19. 2. 113.

BOSTON
MEDICAL LIBRARY
& THE FENWAY.

PHYSIOLOGIE

DE

L'HOMME ALIÉNÉ.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 33.

198

PHYSIOLOGIE

DE

L'HOMME ALIÉNÉ,

APPLIQUÉE A L'ANALYSE

DE L'HOMME SOCIAL.

PAR SCIPION PINEL,

MÉDECIN SURVEILLANT DES ALIÉNÉS DE LA SALPÊTRIÈRE, CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE
DE POLOGNE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE, ETC., ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES
DE JUST ROUVIER ET E. LE BOUVIER,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 8.

—
1853.

2613

19.8.113

AVANT-PROPOS.

Jamais , dans les sciences , époque ne fut plus immobile que la nôtre ; c'est un calme à rebuter les plus entreprenans ; c'est un terre-à-terre se traînant sur les redites , se gonflant de détails , et faisant encore jactance de son servilisme inquiet et raisonneur : on n'ose plus rien ; plus de création grande , téméraire si l'on veut , mais au moins qui secoue et réveille. Sont-ce les hommes qui manquent ? non sans

doute ; mais ce qu'on ne trouve guères , c'est l'audace d'esprit : on a peur d'être soi, et de s'avancer hardiment à travers la foule, parce qu'il faut heurter tout ce qui entoure, et la masse vous étouffe et vous écrase : on juge bien plus sûr de s'accomoder au train commun, que de s'aventurer le premier dans les voies où il y a nouveautés, périls et difficultés de tous genres.

Malgré cette perspective, et peut-être même à cause de ses risques, l'auteur veut au moins tenter quelque chose d'iusité ; il veut faire servir les infirmités humaines à un usage nouveau, et par elles décomposer et recomposer l'homme, tel que nous le voyons agir et penser aujourd'hui. De là le titre de son livre : *Physiologie de l'homme aliéné, appliquée à l'analyse de l'homme social*. Quoi que advienne de son entreprise, elle aura toujours le mérite de la résolution, et il faudra lui savoir gré de ne pas s'être laissé décourager par tout ce

qu'elle osait ; car bien souvent elle s'est sentie défaillir en son œuvre. Commencer par décrire les désordres de l'intelligence chez les aliénés, puis les maladies physiques de leurs cerveaux, les altérations trouvées sur leurs cadavres, pour arriver ensuite à l'analyse des fonctions humaines, de leurs nécessités morales, de leurs conséquences religieuses et politiques ; ne pas craindre , en cette investigation nouvelle , de les démontrer comme inhérentes à l'homme , comme inévitable accomplissement de tout son être , libre et grand , une telle exécution doit paraître , au premier aspect , décousue , incohérente , impossible. Mais ceux qui la suivront avec attention dans tous ses développemens , y verront autre chose , et c'est à leur jugement seul que l'auteur peut se soumettre.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition.

Ceci est un livre grave, fait avec les misères humaines. Il s'adresse à ceux qui pensent, à ceux qui se cherchent et s'étudient : il devrait donc avoir peu de lecteurs, en toute autre époque que la nôtre. Mais, par aventure, il vient dans un moment de décomposition sociale, où le vieux monde s'en va, et où le nouveau a besoin de refaire ses liens, ses idées, ses croyances, et de s'en créer qui lui soient propres. Cette considération est rassurante ; elle doit aussi donner confiance en un avenir que notre précipitation semble compromettre ; car, on a beau dire, nous voulons aller, et nous allons trop vite ; nous courons à perdre haleine : nous avons gagné trop et trop rapidement : aussi, comme

aux enrichis d'un jour, l'esprit souvent nous manque, et la fatigue, le dégoût de nous-même nous arrivent.

Et pourtant notre âge est admirable à voir grandir ! Il s'est développé, il a mûri de deux siècles en seize années. Depuis seize ans tout change, tout est changé par lui, autour de lui : institutions, morale, habitudes, délassemens mêmes, tout s'est fait nouveau, tout a l'instinct de se faire meilleur. Si, comme les nouveau-nés, cette époque s'ébat encore en tout sens incertaine et vigoureuse, tantôt crieurde, tantôt ayant l'air de dormir, elle veut cependant marcher d'elle-même, et s'indigne des vieilles entraves qu'elle a brisées ; mais sur-tout la masse s'échauffe aux sentimens de raison et de grandeur. Ceux mêmes qui nient ce temps nouveau et se débattent contre lui, prennent, malgré eux, ses allures libres, son franc parler, ses généreuses inspirations. Il subjugue, à leur insu, peuples et rois ; et comme la lave qui descend lentement, mais toujours, il dévore ses obstacles, et va s'étendre sur la terre en masse indestructible.

Que deviendra la science de l'homme au milieu de ce grand acheminement du siècle ? Elle qui devrait marcher en tête, se traînera-t-elle,

toujours honteuse et surannée, sur les pénibles traces de la métaphysique ou du matérialisme ? Entre les rêveries de l'une et les outrages de l'autre, il y a la vérité : cette vérité est l'homme tel que nous le voyons fait, changeante et périssable fraction d'un ensemble immortel. C'est donc avec l'homme, avec tout ce qu'il porte d'infirmités et de noblesses, qu'il faut confondre de mensonges les vieilles doctrines ; et leur faisant toucher au doigt des vérités dont elles ont eu peur, faute de les comprendre, rompre, par d'inflexibles rigueurs, leurs orgueilleuses prétentions, et humilier enfin la gothique science dans tous ses délires, pour la relever ensuite de ce salutaire abaissement, nouvelle, certaine d'autres forces, et fière d'une autre grandeur qu'elle paraissait ignorer.

La tâche est périlleuse et faite pour décourager les mieux résolus : il faut s'attendre à briser bien des idées humaines. C'est moins encore la nécessité du sujet, que le devoir d'une conviction qui doit vouloir mieux que ce qui existe : telle est la mienne ; et en cas d'impuissance, qu'au moins mes intentions légitiment mes efforts dans une réforme devenue si nécessaire aujourd'hui.

Car, d'une part, l'idéalisme tombe en lambeaux sur la terre des régions élevées où d'intrépides rêveurs ont été le placer. Personne n'est tenté de les suivre, ni encore moins d'aller le refaire si haut : la tête tourne à regarder de là l'humaine nature, et à peine si l'on peut encore l'apercevoir. Et, d'autre part, les doctrines matérialistes ne sont plus qu'impuissance et abjection : les lumières les ont tuées, comme elles tueront tous les fanatismes. De toutes les idées qui ont fini par convulsionner le dernier siècle, le bien seul reste ; le mal, comme sa fin formidable, est passé, et pour toujours. Le nôtre s'était annoncé mathématique ; la raison, agitée si violemment, avait besoin de se rasseoir avec calme et dignité, et depuis, les sciences sont devenues plus rigoureuses. Mais savoir ; n'est qu'un luxe du vivre ; tous ne peuvent être savans, et tous sont forcés de vivre. C'est là la première des sciences et sur laquelle reposent toutes les autres, parce que bien vivre est se bien connaître, se bien connaître est savoir se comparer, et se comparer est préluder aux vertus humaines, et monter à Dieu.

Tout se tient et s'enchaîne dans cette grande étude ; il n'y a plus à rêver, à supposer. Je veux

une science facile , claire , dans les mains et à la portée de tous , ne touchant que ce qu'elle peut sentir , mais habile à l'interpréter dignement. Les temps nouveaux ont fait cette science ; il ne reste plus qu'à l'écrire : chacun porte avec soi une philosophie vague et pratique, qu'il faut rattacher aux connaissances grandes et généreuses ; chacun a ses petites vérités , ses superstitions , son petit système ; mais aussi chacun veut savoir.

Cette disposition d'esprit, inquiète et curieuse à la fois , se plaît aisément aux plus hautes inspirations. Mais , à rebours des vieilles méthodes, et au lieu de descendre du créateur à la créature, elle doit remonter de l'œuvre à l'ouvrier. Cette logique d'en haut a déjà eu trois grands maîtres : Newton dans les sciences , Fénelon dans la morale , et Francklin dans la pratique : Newton , dont le nom seul est l'honneur de l'intelligence ; Fénelon , modèle de savoir , de profondeur et d'harmonie ; Francklin , aussi grand pour avoir détrôné la tyrannie que la foudre , et riche de tous les savoirs , dont il a fait science de la vie ! Avec de tels guides ne craignons pas de nous égarer. Rassurons-nous sur-tout en nous-mêmes en regardant la fin , le but moral vers lequel nous

allons , et que doivent toujours avoir devant les yeux , ceux qui ont une conscience d'écrivain.

Car s'il faut commencer par montrer notre nature en ses pitoyables infirmités, s'il faut d'abord que les désordres de l'intelligence , et la mort elle-même , donnent de salutaires leçons à l'arrogance humaine, nous serons heureux d'enseigner ensuite que l'homme ne perd rien de ses droits pour être mieux connu , et qu'il ne peut que gagner à se mieux connaître encore. Ceux qui, dans l'impuissance de le mesurer ou de l'approfondir , ont couru de suite à ce qu'il a de plus élevé , et une fois là , n'ont pas cru pouvoir redescendre sans rougir , ont été contre le sens et contre la vérité. Pour gravir une montagne , il faut bien d'abord aller à son pied , à son plus bas ; mais à mesure que l'on monte , l'horizon se déploie , les pensées , comme l'air , s'épurent ; on respire d'autres idées ; et lorsque , prêts à toucher le sommet , nous sentons l'atmosphère manquer à nos poumons , comme notre intelligence à cette Immensité , c'est là qu'il faut s'arrêter : l'homme n'a pas pouvoir d'aller plus avant. Si quelques privilégiés peuvent monter quelques degrés encore , ils vont , pour la première fois , se trouver seuls devant UN GRAND QUELQUE CHOSE , qu'ils re-

connaîtront à ne l'avoir jamais vu , sentiront à ne pouvoir le saisir, concevront à ne pouvoir le comprendre : Leurs fronts s'attacheront à la terre , et la conscience de leur néant fera toute leur grandeur.

Cette science que j'annonce aura les deux pieds dans la tombe de l'homme , et sa tête sera aux cieux. Entre ces deux points la distance n'est grande que pour notre vue : les cieux commencent au niveau de la terre, et la tombe n'est que leur entrée , peut-être.

C'est donc par l'homme , et par tout ce qu'il a de plus repoussant, que je dois débiter, pour marcher ensuite aux vérités sociales et divines. Quelque étrange que paraisse un tel point de départ , qu'on me suive avec confiance à travers les épreuves que j'ai eues à subir, et sur-tout qu'on ne juge qu'à la fin. Placé de bonne heure en présence des infirmités humaines , arrivant devant les désordres de l'intelligence encore tout rempli de la philosophie métaphysique des collèges , je fus long-temps à comprendre ce qu'on m'avait appris devant ce qui était sous mes yeux : le premier effet fut dégoût, le second, vide affreux. Cette fragile intelligence , si fière et si raisonneuse dans les livres, et que je voyais si pitoyable

en ses paroles comme en ses actions , me désespéra par ses travers, et me fit douter de tout. De découragement, je m'attachai à l'étude seule des altérations physiques de l'organe pensant; j'entrevis quelques résultats positifs, et je voulus m'expliquer les troubles de la pensée par les maladies que j'observais. Mais étudier un tel sujet, c'était voir de près l'envers de la raison. J'essayai de la décomposer, de la pénétrer par l'analyse de ses infirmités : passions, conscience, entendement, furent ainsi interrogés par leurs désordres et leurs pauvretés. Arrivé à ce point ; je me trouvais devant l'homme social. J'osai croire que la morale, la politique, la religion, avaient aussi leur base aux profondeurs de l'homme ; que c'était à l'analyse humaine à les chercher, et à reconnaître leurs fondemens, tels que la main divine s'est plu à les poser. C'est ainsi qu'ayant commencé sur un cadavre, je fus forcé de marcher de difficultés en difficultés jusqu'à ce que l'homme me manquât. Cet enchaînement je ne l'ai ni prévu ni imaginé; il s'est développé nécessairement et m'a tenu malgré moi.

Si dans cette exécution laborieuse, plusieurs points de mes recherches rebutent ceux qui ne sont pas médecins, et qui par conséquent n'ont

pas fait une étude spéciale de l'organisation physique de l'homme , ils devront cependant se résoudre à les approfondir , parce que leurs résultats forment un nouveau système : j'ai fait en sorte de rendre ces connaissances accessibles à tout le monde. Du reste, il est temps que toute éducation libérale soit complétée par la science de soi-même: Savoir comment on est construit, est une supériorité facile, et qui met plus de logique en tête que bien des raisonnemens.

De quelque façon qu'on juge cette œuvre, elle veut le bien , elle est dans le siècle ; elle ressort des temps qui commencent , et dont on ne soupçonne pas la majesté. L'époque est décisive et solennelle ; les temps nouveaux sont désormais à nous , et les restes du précédent âge ne sont plus qu'une ombre. Honorons-la , c'est celle de nos pères ; respectons jusqu'à ses erreurs , puisque nous leur devons ce que nous sommes ; et , sûrs de nous, avançons, pleins de confiance, au grand avenir qui nous attend. Nous, génération nouvelle, impatiente de s'asseoir à ce grand siècle, monnaie du siècle précédent , frappée au coin régénérateur de bouleversemens inouis de mémoire de peuples, honorons enfin tous les honneurs , et flétrissons toutes les flétrissures , de

quelque nom que les passions les parent. La vérité est à nous, parce que la vérité est enfin libre; qu'elle soit notre unique loi.

C'est à elle à me soutenir dans une entreprise dont le moindre écueil n'est pas pour moi la difficulté du sujet. J'ai une responsabilité spéciale et cruelle, j'ai un nom à justifier, et là, tout est danger. Si celui qui prétend porter un nom célèbre a du mérite, à peine si l'on veut lui en tenir compte, il ne remplit qu'une obligation; s'il est ordinaire, il obéit à la commune destinée: le génie ou la médiocrité sont pour lui seul des torts que l'envie est ingénieuse à ne pas pardonner. Se taire est le plus sage; le silence est aisément défiance de soi-même; et puis l'on n'a qu'à marcher à la trace d'une célébrité pour devenir quelque chose: vous passez sans peine, parce que chaque avancement est une satire de plus. Ce n'est pas sans connaître toute ma position que j'accepte les conséquences de ma témérité. Au début d'une vie déjà sillonnée par plus d'un orage, je leur dois plus que je ne saurais dire; je leur dois peut-être quelque maturité, mais sur-tout un juste dédain des vanités humaines, une indépendance qui m'est chère, et un brûlant amour du vrai, auquel ma vie entière sera con-

sacrée. Et puis, quand on en vient à se jeter en travers d'un monde, il ne faut pas craindre d'être sali et trépigné par lui, et de ne s'en relever qu'au jour d'équité, au jour de mort : c'est encore noble espérance. Il y a dans l'injustice, comme dans l'adversité, je ne sais quoi qui brise ou fortifie, abaisse ou élève : les faibles y succombent ; les forts en sortent meilleurs. Alors, de hautes pensées s'éveillent, et d'un sort ordinaire peuvent faire une destinée.

CHAPITRE II.

De l'intelligence et de son développement chez les animaux : Facultés propres à l'homme seul.

L'ancienne philosophie ne va plus qu'à tâtons ou à pas chancelans ; on la dirait aveugle ou frappée au cœur ; on la voit se mourir de vétusté. En vain des hommes à rares mérites voudraient lui donner une marche plus ferme, ou couvrir ses vieilleseries d'habillemens modernes : sa décrépitude perce à travers le voile ; elle ne peut aller loin , et ses nouveaux ornemens ne serviront qu'à parer son lit funèbre. Laissons-la finir en paix, et sans fatiguer son agonie d'inutiles reproches , adressons-

nous à ceux qui lui ont préparé une si triste fin.

De tout temps, les penseurs abstraits, traitant l'organisme humain avec un dédain superbe, se sont fait honneur de le répudier ou de le méconnaître : suivant eux, les organes ne sont qu'instrumens fort secondaires et à peine nécessaires à la vie et à des facultés, qu'ils vont observer dans les livres. C'est d'après les livres qu'ils parlent de l'homme, le commentent ou l'expliquent ; ils y trouvent tout, excepté l'homme ; et c'est ainsi qu'ils font et défont sans cesse leurs systèmes, dont les élémens sont toujours les mêmes, bien que l'arrangement varie au gré de leur imagination.

D'autres observateurs, qui se prétendent philosophes, tentent, dans leur aveuglement, de rabaisser l'homme au-dessous de lui-même ; ne voyant, ou ne voulant rien voir au-delà des organes, ils crient à tue-tête qu'au-delà il n'y a rien, prétendant sans doute imposer la courte portée de leur vue comme le dernier terme humain, et leur désespérant système comme le mieux fait pour consoler l'homme ou le perfectionner.

Abjurons toutes ces doctrines : les unes re-

gardent trop haut, et les autres trop bas : cherchons une voie plus vraie ; nos incertitudes , nos chutes mêmes apprendront combien elle est difficile à trouver et à tenir.

D'abord il faut s'expliquer sur la valeur de deux mots , dont on a fait le plus étrange abus , *âme* et *intelligence* , souvent confondus ensemble , ou pris à dessein l'un pour l'autre. Réserveons le mot *âme* pour désigner ce principe inconnu qui donne la vie au corps. L'école spiritualiste veut que l'âme soit une essence immortelle , une émanation divine , un bienfait de la toute-puissance, une fraction sublime du grand tout. Écoutons maintenant les physiciens : à leur dire , le principe animateur n'est qu'une certaine combinaison de l'électricité et du calorique , et quand ils seront parvenus à trouver les justes proportions de ces deux fluides , ils feront de la vie tant qu'on voudra.

Comme dans l'une et l'autre hypothèse nous en sommes encore réduits à croire , embrassons avec force la croyance spiritualiste , comme la seule capable de soutenir notre fragilité. Du reste , un tel sujet revient de droit à la métaphysique , c'est son lot : qu'elle

s'empare de ce vague indéfini où elle peut errer tout à son aise. Comme nous ne voulons pas l'imiter, comme nous pensons que le plus grand effort de l'intelligence est de savoir où elle finit de comprendre, et sa plus grande sagesse de ne pas aller plus loin, arrêtons-nous devant un abîme tant à craindre et à respecter. Concevons seulement comment le sentiment religieux a dû pénétrer profondément deux intelligences, telles que celles de Newton et de Pascal. Ces deux hommes chez lesquels la pensée avait franchi les limites humaines, que sont-ils devenus, lorsque s'élevant aux grandes vérités qui régissent l'Univers, ils sont arrivés devant leur majestueuse harmonie ? Écrasés de leur faiblesse, effrayés de leur ignorance, ils sont retombés anéantis sur eux-mêmes, en se voyant si petits devant tant de grandeurs, si aveugles devant tant de merveilles, et leur vie entière n'a plus été qu'une hymne au Créateur.

Imitons-les au moins dans leurs profonds respects pour tout ce qui nous échappe, et sachons nous renfermer dans l'étude de ce que nous pouvons toucher ; appelons *âme* ce principe inconnu qui est vie, et soyons sobres

d'en parler : réservons le mot intelligence pour désigner l'action de l'organe pensant ; ne craignons pas sur-tout d'abord tout ce qu'elle a de plus noble comme de plus abject ; et pour la bien suivre dans tous ses variables phénomènes, commençons par aller voir à son origine, sous quelles formes elle s'annonce dans l'animalité.

La nature , marchant , dans toutes ses créations , du simple au composé , a marqué le passage du règne végétal à celui des animaux , par l'apparition d'une faculté nouvelle , qui consiste à exécuter des mouvemens volontaires , et à se mettre en rapport avec les objets nécessaires à la vie. Pour cette faculté , il a fallu de nouveaux organes , et quelques filets ou centres nerveux suffisent déjà aux premières classes animales , pour les rendre irritables , sensibles et capables de mouvemens réitérés , mais instinctifs. Dans l'immense série des êtres si diversifiés , jusqu'aux premiers animaux vertébrés , l'observation peut reconnaître que le développement des facultés nerveuses se proportionne au nombre et au volume des organes nerveux. Arrivée aux animaux vertébrés , la faculté de sentir et de se

mouvoir, déjà si grande dans des êtres si petits, se prononce en formes tranchées et saillantes ; les mouvemens prennent une volonté énergique et violente ; l'intelligence est prévoyance admirable : aussi trouvons-nous chez eux un appareil nerveux plus compliqué. Dans les poissons, par exemple, une moelle épinière considérable, terminée vers la tête par deux tubercules simulant le cerveau, devient l'instrument de forces musculaires souvent énormes : ces deux tubercules sont presque un entendement complet, avec sensations, mémoire, discernement et finesse surprenante dans quelques sens. Chez les reptiles, les tubercules cérébraux étant plus nombreux, la moelle épinière s'allongeant plus forte et plus étendue, le développement intellectuel et moteur y paraît encore plus remarquable. La même progression peut être observée dans l'intelligence des oiseaux ; leur mémoire, leur jugement, leur attention sont merveilleux : chez les chouettes, dont l'angle facial est très-prononcé, on peut, suivant Cuvier, reconnaître une réflexion attentive. Nous retrouvons dans les quadrupèdes l'ébauche imparfaite des penchans, des facultés, des passions, qui se

dessinent à grands traits dans l'espèce humaine. Et que par ce rapprochement comparatif, on ne m'accuse pas de chercher à rapetisser l'homme ? Est-ce ma faute , si l'on a placé sa grandeur où elle n'est pas ? (1)

Observez les animaux que vous avez chaque jour sous les yeux , et vous verrez croître un rapport constant entre l'organe nerveux et ses fonctions ; dans certaines espèces , le chien par exemple , l'intelligence s'élargir quand la masse cérébrale augmente en volume proportionnellement au reste du corps ; certains penchans, certaines aptitudes suivre le développement ou la prédominance de certaines masses de l'organe, et souvent la mémoire, le jugement et d'autres facultés acquérir une rare perfection. La multiplicité des organes dans le cerveau (2) n'est devenue erreur , que parce que son auteur a fait abus d'une obser-

(1) Voyez ce que dit Fénelon à ce sujet , en traitant des preuves physiques de la Divinité. *Mélanges*, tom. 1.

(2) On trouve, dans la correspondance de Grimm, une idée de femme qui n'a peut-être pas été sans influence sur le système allemand : madame Geoffrin prétend que les hommes sont composés de plusieurs petits pots ; il y a le petit pot d'esprit , le petit pot d'imagination, le petit pot de raison et la grande marmite de

vation réelle , qu'il a trop généralisée en voulant l'ériger en système : mais il est bien constant que le développement des parties latérales , antérieures ou supérieures de la tête , observé chez l'homme sain , comme dans tous les animaux, fournit des données positives, dont la science humaine doit enfin profiter. Il faut bien se garder d'en conclure, que ce développement fasse des organes nouveaux , isolés les uns des autres : cette explication n'est que sophisme ; car en bonne logique , un cerveau reste toujours un cerveau , mais , comme tous les autres organes , il acquiert de plus grandes fonctions, en augmentant de volume.

Entre l'homme et le singe la distance est immense sans doute : aussi quelle différence d'organisation ? Pour la première fois vous trouvez proportion entre la tête et le tronc : quelle masse pensante à la partie frontale ? voyez les

pure bêtise : le destin prend de chacun de ces petits pots ce qui lui plaît , et en fait une tête humaine.

Je crains fort que le système *Gallique* ne soit qu'un réchauffé de ces petits pots, et sur-tout de la grande marmite. Quant à la doctrine phrénologique, qui n'est que l'amplification outrée d'un système déjà fort aventureux, et dont cependant elle diffère en bien des parties , nous aurons bientôt occasion de l'examiner en détail dans un travail sur le cerveau.

hommes supérieurs, ou du moins leurs statues, puisqu'ils sont si rares ? c'est toujours au front qu'on les regarde d'abord, et qu'on veut les deviner. En vain Buffon définit le génie, l'aptitude à la patience ; sa définition n'est qu'à demi-vraie : il est certain que dans les arts, ou dans les sciences, une organisation ordinaire pourra, avec une ferme et patiente attention, faire d'importantes découvertes de détails, ou exceller dans un sujet ; acceptons dans ce cas la définition du naturaliste. Mais un homme ordinaire, de quelque patience qu'il soit capable, sera-t-il jamais un être supérieur ? ne le croyez pas : ce n'est pas la patience qui fait les inspirations soudaines, fortes et sublimes. Il y a deux génies ; l'un factice, celui d'attention, donné presque à tous, fait seulement pour briller sur quelques points ; et l'autre si rare, de grandeur, natif, de tous les momens, prompt et rapide comme l'éclair, entraînant, subjuguant les hommes, voyant d'en haut l'immensité, enfantant à toutes les époques, à travers tous les obstacles, ces grandes conceptions, ces actions héroïques, ces gigantesques pensées, qui marquent un siècle. Il est aisé dans tous les genres de compter ces génies-là ; ils sont sur les hau-

teurs : derrière , bien loin , la foule les suit comme un troupeau. César , Corneille , Mirabeau , est-ce la seule patience qui les a faits grands ? ils ont agi , pensé , parlé grandement , parce que leur cerveau était vaste. Un être ordinaire , quelque tenace que soit sa patience , sera-t-il jamais Racine , Molière ou Bossuet ? Il ne s'agit donc pas que de vouloir : à ce compte , nous aurions des grands hommes à bon marché ; il faut pouvoir d'abord , et là est le rare et grand privilège. Disons aussi que sans la puissance de l'attention et de la persévérance , le plus heureux génie avorte et se perd.

Il faut compter dans l'homme trois grandes facultés inconnues aux animaux , et qui font la distance entre eux et lui.

La première est la possibilité d'articuler les sons , d'exprimer les sensations ou de les réduire en signes ; la parole , les gestes , l'écriture ne sont que trois modes différens d'un besoin unique , celui de l'expression : ce sont des idées parlées , signifiées , ou écrites. Si un singe pouvait dire ou écrire tout ce qu'il sent , ou tout ce qu'il veut , il serait déjà au-dessus de bien des hommes.

La seconde faculté, une des noblesses de notre nature, est ce sentiment intime que nous avons de tout notre être : non-seulement nous avons des facultés et des sentimens, mais encore nous avons la conscience de ces sentimens et de ces facultés. Il est donc en nous une fonction spéciale, qui fait que nous nous sentons ; c'est la conscience, non cette conscience abstraite et idéale, dont la philosophie moderne n'a pu que pressentir encore quelques-uns des bienfaits, mais cette conscience, si heureusement physique, une des plus grandes merveilles de l'organisation (1), que plus tard l'analyse nous montrera siégeant au cœur, comme au cerveau ; dans le cœur amour du vivre, et morale profonde que nul n'outrage impunément ; dans le cerveau, conscience de l'intelligence, pouvant comme elle, être malade, pervertie, anéantie, ou grandir en nobles inspirations. Et pour l'indiquer en passant, on peut déjà, chez les aliénés, observer les misères de cette conscience cérébrale : vous en verrez qui se croient morts, qui s'imaginent avoir une

(1) Chapitre neuvième.

tête étrangère, ou un corps de verre, qui ont enfin perdu la conscience d'eux-mêmes, et dont, sur tous les autres points, la mémoire, le jugement, l'attention s'exercent dans leur plénitude : ils pensent, ils agissent, ils parlent, d'une manière toute conforme à la perte de cette conscience : par contraste, vous observez dans d'autres folies, les exaltations, les délires de cette conscience : c'est elle qui exagère les souffrances de l'hypochondriaque, qui donne aux furieux le sentiment d'une supériorité dominatrice, ou aux visionnaires la certitude mensongère d'apparitions dont ils conservent la conviction intime.

Une troisième faculté sépare à jamais l'homme des animaux : c'est l'étonnante perfectibilité de ses sens et de ses organes ; et bien que Condorcet ait exagéré ses résultats futurs, je pense qu'il est difficile d'assigner à cette perfectibilité des limites certaines.

Voulez-vous encore aller plus loin ? imaginons maintenant des êtres supérieurs à l'homme : concevons un instant des individus, qui, outre tous nos sens et toutes nos facultés, auraient encore des sens et des facultés qui nous manquent ; supposons-les doués d'un

appareil d'organes tellement disposés que , malgré la distance, ils pourraient être avertis de ce qui se passe loin d'eux , comme les yeux nous avertissent de ce qui se passe dans l'horizon visuel : supposons encore à ces individus d'autres appareils organiques , destinés à les mettre en rapport, soit avec l'électricité (ainsi que l'on rencontre les traces d'une pareille organisation chez certains animaux), soit avec quelques-uns de ces fluides qui nous pressent , dont l'analyse physique ou chimique peut seule nous démontrer la présence (1); supposons même à ces individus autant d'organes qu'il y a de ces fluides, de même que nous avons l'ouïe pour les sons , l'odorat pour les odeurs , la vue pour la lumière. Eh bien ! ces êtres ainsi faits nous seraient aussi supérieurs, que nous le sommes

(1) Dans ces milliards de mondes qui roulent sur nos têtes ou sous nos pieds, ne peut-il pas exister des êtres aussi supérieurs à nous, que nous le sommes aux animaux ? La physique nous apprend que l'absence de l'air atmosphérique empêche que le soleil et la lune aient des êtres pareils à nous : soit ; mais croyez-vous que notre manière de vivre soit la seule par laquelle on puisse exister ? Croyez-vous la création aussi étroite que votre cervelle ? Pauvres atômes ! Encore , si vous saviez douter !

aux animaux ; ils auraient des idées, des besoins, des facultés dont il nous est impossible d'avoir le moindre soupçon. Que dirait l'orgueil humain à voir son Roi de la nature n'être plus qu'une bête de somme pour de tels individus ? Confessons au moins notre vaniteuse impuissance , et rentrons avec humilité dans l'étude de nous-mêmes.

CHAPITRE III.

Analyse des fonctions intellectuelles par leurs désordres.

Ainsi, voilà l'homme seul, debout au milieu de la nature, avec ses facultés, ses penchans, ses passions, avide d'intelligence et de bien-être, marchant dans l'inévitable développement de lui-même, et poussé malgré lui vers un mieux, qu'il n'a pas souvent la force de saisir, mais qu'il ne peut s'empêcher de vouloir et de respecter. Tel est l'homme de la civilisation actuelle, quoiqu'en disent ceux qui ne la veulent pas comprendre; et la meilleure réponse à leur faire, serait de

le suivre et de le représenter dans ses efforts continuels d'amélioration : ce n'est ici ni le lieu, ni le sujet ; autre est la tâche qu'il nous faut remplir. Nous devons descendre d'abord aux profondeurs des misères humaines, pour en rapporter une leçon forte et nouvelle, et c'est par l'analyse des désordres de la pensée que nous allons commencer cette œuvre difficile.

Jusqu'à ce jour, l'histoire de l'entendement n'a été que spéculation et théorie : Condillac seul voulut au moins la réduire à quelque certitude, en animant une statue de toutes nos facultés successives ; n'osant, ou ne pouvant prendre l'homme, il s'est adressé à son froid simulacre ; c'était beaucoup pour son temps, ce n'est plus rien pour le nôtre. Il reste mieux à faire : il faut pénétrer dans l'intelligence par ses désordres, l'analyser, et la recomposer dans son ensemble, avec ses débris et ses restes souvent hideux, qu'on ne peut rencontrer que dans les asyles consacrés aux aliénés. A la vue de la folie, il y a plus que douleur ; on sent je ne sais quel frisson de néant, qui glace, à contempler cette mort au milieu de la vie, à ne

retrouver qu'un sac digérant, là, où quelque temps avant, on connaissait de nobles pensées, ou des sentimens généreux. Ce spectacle porte tant d'effroi dans l'âme, que tout avertie qu'elle est, elle ne voudrait même pas admettre la possibilité d'un tel état. Si la première impression est désolante, l'observation, en s'y habituant, peut chercher de nouveaux enseignemens dans les infirmités intellectuelles.

Il existe à l'hospice de la Salpêtrière, un vaste établissement destiné au traitement des femmes aliénées (1). Sur quinze à seize cents malades qui s'y trouvent renfermées, quatre cents environ forment une division particulière, qui se compose des personnes devenues incurables, des imbécilles, des idiots de naissance, ou de celles, qui, parvenues à l'état complet de démence, présentent peu de chances de guérison. Ayant été chargé, peu-

(1) C'est dans cet hospice, ainsi que dans celui de Bicêtre d'abord, que mon père recueillit les matériaux de son traité sur l'*aliénation mentale*, et fit entendre le premier cri de douleur et d'humanité, qui a retenti dans toute l'Europe, et a fait traiter ces sortes de maladies avec plus de douceur et d'attention.

dant huit années , du service médical de cette division , la vue continuelle de ces malheureuses , et un instinct d'inquiète curiosité , me les fit observer de près : je ne tardai pas à reconnaître qu'avec ces fragmens informes de l'intelligence , on pouvait faire beaucoup mieux que la statue de Condillac , et réaliser en faits vivans , ce qu'il n'avait essayé qu'en faible théorie : voici le résumé de mes observations , qui ne sauraient être rapportées ici , mais dont les principaux résultats se reproduiront en plusieurs endroits de cet ouvrage.

Échelle ascendante des désordres intellectuels.

PREMIER DEGRÉ.

Abrutissement (*amentia*).

Je place au dernier terme de l'abrutissement intellectuel , ces êtres plus qu'idiots ,

qui ne sont plus que des machines vivantes : ces exemples sont rares, mais on en rencontre quelques-uns à la Salpêtrière. Chez ces malades, tous les sens paraissent morts ; les perceptions sont nulles, ainsi que le sentiment des besoins physiques ; ils sont tombés dans une telle nullité morale, qu'ils mourraient de faim, si on ne les faisait pas manger : ils restent là où vous les placez ; ils digèrent, ils respirent, c'est toute leur vie : intelligence, instinct, penchans, tout est mort ; ils sont pour les facultés, même au-dessous d'une huître, puisqu'au moins *elle* sait se nourrir.

DEUXIÈME DEGRÉ.

Stupidité (*stupiditas*).

Dans une série un peu plus élevée, on peut ranger ces idiots, qui présentent quelques fractions intellectuelles ; ils ont au moins le sentiment des besoins physiques : ils crient quand ils ont faim, ou peuvent aller prendre leurs alimens, bien que souvent ils se meuvent sans but déterminé : il en est d'autres qui

exécutent le même mouvement pendant des années entières. Accroupis presque toujours à côté les uns des autres, ils sentent déjà le besoin de se réunir; souvent aussi ces réunions ont pour but de vicieuses habitudes; on observe dans cette classe abrutie, quelques traces de perceptions; mais la mémoire, l'attention, la parole, la volonté, la conscience, sont entièrement abolies.

Observons, dans cette classe si dégradée, les traces informes de l'instinct puissant et conservateur, par lequel la nature pousse tous les êtres à se nourrir d'abord, puis à reproduire: à peine découvrons-nous, chez ces idiots, quelques perceptions bien obscures, que déjà leur instinct les fait servir brutalement à ces deux fonctions. C'est qu'en petit, comme en grand, une idée mère domine toute la création, vivre et donner la vie. Et avec quelle profusion de moyens elle sait assurer ainsi la mobile éternité des êtres vivans? Devant cette sagesse, rien ne peut mourir; les individus seuls finissent, les espèces sont immortelles; et encore cette fin des individus n'est qu'un bienfait, une conséquence prévoyante et forcée de leur formation. Que ces phénomènes de vie et de

mort se succèdent en une heure , en un jour , en un mois , un an , un siècle , c'est toujours la même scène ; les acteurs seuls sont changés.

TROISIÈME DEGRÉ.

Bêtise (*stultitia*).

Si nous montons un degré plus haut , nous arrivons à une classe d'idiots susceptibles de quelque éducation , de quelque intelligence , de quelques penchans. Ces individus comprennent les questions relatives à leurs besoins ; ils se meuvent vers un objet déterminé , en font l'usage qu'on leur indique , s'il est manuel ; ainsi , ils exécutent fort bien tout ce qui est relatif au nétoyage , au balayage , etc. Ils peuvent articuler quelques syllabes , quelques mots , ou même des portions de phrases. Chez eux , les penchans sont très prononcés ; il en est qui excellent à voler , même de plus intelligens qu'eux ; d'autres se livrent à des accès de fureur sanguinaire : ils ont assez d'intelligence pour reconnaître leurs supérieurs , pour se cacher quand ils font mal , et peuvent

même prendre en affection certains individus. J'ai dit qu'ils étaient susceptibles de quelque éducation ; en voici un exemple , entre mille que j'ai eus sous les yeux. Une jeune fille, hydrocéphale de naissance, et ayant conservé un développement énorme des os du crâne , fut amenée à la Salpêtrière , à l'âge de seize ans , dans un état d'abrutissement complet, le regard hébété , les yeux ternes , les membres petits, non développés, semblables à ceux d'un enfant de six ans. Elle était aussi incapable de comprendre que d'agir. Après quelques mois de soins et de persévérance , une infirmière, qui l'avait prise en affection , parvint à lui apprendre à tenir des aiguilles , puis à tricoter , enfin à pouvoir articuler des mots et des phrases. Au bout d'un an , elle causait de tous sujets, et finit même par acquérir une certaine malice. Quand je lui demandais : Comment te portes-tu ? elle répondait : *Je por bian* (1). Si je lui disais : Es-tu malade ? elle répondait toujours : *Oui* , et montrait son côté avec la main : elle espérait, en se plaignant d'une douleur de côté , obtenir un

(1) Je me porte bien.

loock, ou un médicament sucré, qui lui était bien souvent accordé. Il y avait donc, dans cette tête infirme, une combinaison d'idées, devenue d'autant plus remarquable, qu'à son arrivée, c'était une machine brute et paraissant n'avoir aucune sensation. Pour son tricot, elle n'a jamais pu apprendre où il fallait s'arrêter; ses mains étaient un vrai métier : pour les nombres, c'était même incapacité; elle ne pouvait pas apprendre à compter un ou deux, ni les distinguer l'un de l'autre.

Dans cette classe d'idiot, il y a perception, mémoire et jugement, mais à de bien faibles degrés; l'attention est presque impossible, l'articulation des sons fort pénible, la conscience de leur état nulle. Chez eux, les penchans se montrent d'autant plus à découvert, que l'intelligence n'est pas là, pour les cacher ou les corriger. La possibilité de parler est, pour moi, le trait distinctif de cette classe, et met une grande distance entre elle et les précédentes. Cette faculté est donnée aussi à quelques oiseaux, sur-tout à ceux dont le front est le plus prononcé; ils peuvent dire des mots, des phrases, ou chanter des airs entiers. Le perroquet ne parle que par imitation : cepen-

dant , à force de lui répéter le nom d'un individu , il finit par dire ce nom de lui-même , lorsque l'individu vient à paraître , et alors il y a , dans l'intelligence de ce perroquet , perception , mémoire , jugement , et expression de toutes ces opérations par le mot articulé : c'est aussi par imitation que l'enfant apprend d'abord.

Les quadrupèdes n'ont pas la faculté d'articuler les sons ; mais aussi , chez eux , le front est absent ; les animaux qui , comme l'ours , ont la dépression de cette partie de la tête presque horizontale , peuvent à peine faire entendre quelques cris. Le Caraïbe ne prononce que des mots très brefs. Les sauvages ont aussi des mots courts , et n'auront jamais d'autre langue que celle de leurs besoins : en vain vous voudriez en faire des peuples à institutions ; pour arriver là , il faudrait commencer par croiser leur race avec une race supérieure , puisque notre vaniteuse civilisation tient tant à ne pas leur laisser leur liberté et leurs déserts. Parmi les hommes instruits , le talent de la parole annonce toujours une organisation peu commune. L'éloquence est la puissance d'une grande organisation : aussi voyez sa rareté et son influence.

QUATRIÈME DEGRÉ.

Imbécillité (*imbecillitas*), débilité intellectuelle.

Nous quittons enfin les idiots , les êtres stupides de naissance , pour arriver à ceux dont la perte de l'intelligence est la suite de quelque maladie : je donne à cette classe le nom d'imbécilles. Des altérations physiques , qui seront décrites au cinquième chapitre , ont causé leur déchéance intellectuelle : ils ont pu jouir de la plénitude des facultés , dont ils ne présentent plus que les restes ; c'est là leur trait distinctif. Ils voient , entendent et sentent ; mais leur intelligence n'est que momentanée ; la mémoire n'est plus dès que l'impression disparaît ; l'attention , pour être un peu continue , a besoin d'être à chaque instant stimulée ; le jugement semble assez juste , mais l'exécution est nulle ou contraire. C'est l'intelligence , si l'on veut , mais engourdie , inerte , sans action , sans conscience. Ces malades parlent avec répugnance , travaillent un peu , vivent paisibles , se rendent utiles , et n'ont pas les penchans vicieux aussi prononcés que les idiots ; ils peuvent même

éprouver des sentimens d'amitié, de jalousie, de pudeur; on voit que l'intelligence a passé par là.

Cet état d'engourdissement moral ne fait qu'empirer avec le temps : leurs facultés déjà si faibles, s'éteignent par degrés : leurs membres se paralysent et se contractent; ils meurent dans le marasme.

CINQUIÈME DEGRÉ.

Démence (*dementia*), déraison.

Cet état est le passage presque insensible du délire calme à l'imbécillité; il a, comme les autres classes, sa physionomie originale; il se distingue par des efforts inutiles de mémoire, de jugement et d'attention; et sur-tout par un trait tout nouveau, la conscience de cette dégradation morale : les individus en démence ont une volonté, mais impuissante; ils sentent cette impuissance, et ce sentiment cruel s'exhale en plaintes et en lamentations continuelles; leurs idées traînantes et décousues, s'échappent en un flux de paroles à peine articulées; on

voit chez eux l'intelligence lutter en vain contre le désordre qui l'entraîne ; quand cette lutte cesse, et que s'éteint la conscience de leur état, ils tombent dans l'imbécillité.

Dans cette classe, la conscience apparaît pour la première fois, mais lugubre et désolée, comme la frêle machine qui se sent, pièce à pièce, tomber au néant intellectuel ; elle ne semble être venue que pour rendre plus douloureuse cette triste décomposition, et nous allons désormais la voir, sous d'autres formes et d'autres attributs, accompagner les désordres de l'intelligence.

SIXIÈME DEGRÉ.

Monomanie : délire sur un seul sujet (*luxatio, distorsio mentis*).

Avant d'être aussi généraux et aussi profonds, les troubles de la raison s'annoncent en symptômes légers et partiels : chez les monomanes l'intelligence paraît saine, seulement il y a trop forte tension du cerveau sur un seul sujet, et fausseté de jugement sur une seule ou quelques

idées : par contre , la conception est vive , pénétrante et rapide , l'imagination ardente , les paroles rares , mais d'une justesse et d'un à propos qui confond. Ces individus ont toute la conscience de leur trouble moral ou intellectuel ; non-seulement ils se sentent , mais encore ils s'observent déraisonner ; ils se plaignent et s'étonnent de ne plus se retrouver au cœur les affections qu'ils y connaissaient ; leurs attachemens ont fait place à des sentimens de répugnance ou de haine , qu'ils ne peuvent concevoir. Ils s'exagèrent toutes les sensations , sur-tout en mal , interprétant contre eux-mêmes , les événemens les plus simples : parfois on les voit pleurer sans motifs , ou se livrer à des accès de sensibilité fougueuse ; c'est un signe de faiblesse de plus.

SEPTIÈME DEGRÉ.

Manie , fureur (*delirium furens et divagans*).

Chez les furieux les troubles intellectuels présentent une exaltation remarquable ; la force musculaire , comme l'intelligence sortent des

proportions ordinaires ; la mémoire et le jugement sont continuelles extravagances , l'attention ne peut être fixée un instant ; les sensations sont vives , profondes , et les perceptions fausses ; les paroles elles-mêmes ne s'accordent pas avec leurs fausses idées ; ils déraisonnent sur tous les souvenirs, sur toutes les impressions.

Ce sont tous les élémens intellectuels exaltés , mais sans liaison , sans frein , rompus , et dans le cahos : la volonté a disparu. Si elle était capable de maîtriser ou de gouverner cette exaltation , les furieux seraient des êtres supérieurs , tant que durerait leur effervescence nerveuse. Cette exaltation à laquelle ils se complaisent , dont ils sentent toute l'énergie , leur donne une haute idée d'eux-mêmes ; ils ont conscience de leur folie et en font orgueil ; voilà encore la conscience dégénérant en vaniteux délires.

Entre l'homme raisonnable et celui qui extravague , il n'y a de différence que la volonté (1) : Dans toutes les altérations intellec-

(1) Napoléon avouait à l'un de ses médecins , à mon père , qu'entre un homme de génie et un fou , il n'y a pas l'épaisseur

tuelles que nous venons d'exposer rapidement, les élémens de raison sont toujours les mêmes ; seulement les maladies les désharmonisent plus ou moins, et pervertissent sur-tout la volonté, l'exaltent, ou l'anéantissent.

Je définirais la raison , *volonté saine et en action* : pour faire comprendre ce que j'entends par ces mots en *action* , je dirais , par exemple , que dans le sommeil , la volonté s'endort , et que de suite commence , dans les rêves , l'extravagance des souvenirs , du jugement , de la conscience ; mais à l'instant du réveil ce tumulte cesse et disparaît , parce que la volonté reprend son empire.

Si l'homme, même le plus intelligent, n'avait pas assez d'empire sur lui-même pour retenir l'expression de ces milliers d'idées qui dans une minute , passent par son cerveau , il paraîtrait et serait aliéné ; voyez d'ailleurs ce qui arrive dans l'ivresse , car l'observation trouve à profiter partout.

d'une pièce de six liards ; et , ajoutait-il , il faut que je prenne garde de tomber entre vos mains. (Historique).

HUITIÈME DEGRÉ.

Déraisonnement (*divagatio*). État passager, intermédiaire entre la raison et la folie, en général produit par les boissons fermentées, et par d'autres substances.

A peine le vin ou les liqueurs commencent à agir sur le cerveau, déjà les idées s'échappent involontairement ; voilà la volonté vacillante au milieu d'un peu de fumée vineuse ; les penchans de l'homme vont se montrer à nu ; il devient trop gai ou trop triste, affectueux, ou méchant et querelleur ; il lutte en vain contre ce trouble de lui-même, dont il a la conscience. Disons encore que cet état de vague et légère déraison n'est pas sans jouissance : c'est le repos de la volonté, et presque la fête du cerveau.

Si l'ivresse se prolonge, si de nouvelles libations viennent entraîner l'intelligence déjà chancelante, elle ne sera plus qu'un délire complet, roulant sur une seule idée, ou sur une série d'idées, et présentant les illusions les plus bizarres de sensations, les plus étranges alliances de souvenirs, ou les erreurs les

plus grotesques de jugement : les paroles, les gestes, les actions n'exprimeront que trop ce désordre momentané des facultés, qu'un sommeil réparateur rendra, en quelques heures, à leur intégrité première. Ici, comme dans la folie, le délire n'est que faiblesse ou absence de volonté.

NEUVIÈME DEGRÉ.

Raison. Volonté et conscience, saines et en action, commandant aux autres facultés et aux passions.

Je vais maintenant résumer cette analyse en un seul tableau, formant aussi bien une échelle ascendante de la folie, qu'une échelle descendante de la raison. Cette investigation analytique donne plus de rigueur et de précision aux mots destinés à exprimer les différens degrés des troubles de l'intelligence, en appliquant à la nature vivante des distinctions, que l'auteur des synonymes est obligé de chercher en théorie : de plus, elle renferme les élémens d'une science entière et nouvelle, dont les points fondamentaux seront développés au chapitre neuvième, par l'analyse de la conscience.

RAISON.

9° DEGRÉ.	RAISON. Volonté et conscience saines et en action.	9° deg.	Volonté libre : sa présence et sa force font tout l'homme.
8° DEGRÉ.	DÉRAISONNEMENT. <i>Divagatio ; ebrietas</i> , quand elle résulte du vin.	8° deg.	Le déraisonnement comprend toutes les altérations intellectuelles ; mais il a peu de durée.
7° DEGRÉ.	MANIE, FUREUR. <i>Delirium furens et divagans.</i>	7° deg.	Exaltation de toute l'intelligence ; volonté disparue ; conscience exaltée ; erreurs de toutes sensations.
6° DEGRÉ.	MONOMANIE. Délire partiel ; (<i>distorsio mentis.</i>)	6° deg.	Intelligence pénétrante : attention trop fixée sur un sujet ; volonté impuissante : conscience exagérée en mal ; jugement faux : insensibilité morale.
5° DEGRÉ.	DÉMENCE. (<i>Dementia.</i>)	5° deg.	Volonté inerte : conscience désolée. Efforts inutiles de mémoire , de jugement, d'attention.
4° DEGRÉ.	IMBÉCILLITÉ. (<i>Imbecillitas.</i>) Débilité intellectuelle.	4° deg.	Mémoire, attention, jugement momentanés : paroles rares ; affections douces ; penchans assez prononcés.
3° DEGRÉ.	BÊTISE. <i>Stultitia.</i>	3° deg.	Perceptions et mémoire très faibles : possibilité de parler, penchans violens.
2° DEGRÉ.	STUPIDITÉ. <i>Stupiditas.</i>	2° deg.	Sentiment des besoins physiques. Quelques perceptions.
1 ^{er} DEGRÉ	ABRUTISSEMENT. (<i>Amentia.</i>)	1 ^{er} deg.	Nul sentiment des besoins physiques. Nulles perceptions.

IDIOTISME.

ABRUTISSEMENT.

Si l'on compare entre eux ces différens degrés des altérations intellectuelles, on verra que leur distinction repose sur des signes bien sensibles.

L'idiotisme est une maladie de naissance , caractérisée par la nullité morale et intellectuelle , mais présentant , dans cette dégradation , trois variétés fort distinctes :

1° L'abrutissement , état de dernière abjection humaine , où il n'y a ni sensations , ni sentiment de besoins physiques ;

2° La stupidité , où l'on trouve quelques perceptions , et au moins sentimens des besoins physiques ;

3° La bêtise se distinguant des deux états précédens par quelques fragmens d'intelligence , et notamment par la possibilité de parler.

Ces trois degrés forment l'idiotisme , qui , bien que de naissance et incurable , est néanmoins susceptible de quelque amélioration , et presque d'éducabilité.

4° L'imbécillité a un caractère tout inverse , c'est-à-dire qu'elle affecte des individus qui ont eu leur raison , et va toujours en s'aggravant ;

5° La démence diffère de l'état précédent par des efforts inutiles de mémoire et d'attention, et sur-tout par un trait unique, le sentiment, la conscience de cette impuissance et de sa propre dégradation. C'est un fait psychologique à graves conséquences ;

6° La monomanie, comme l'indique son nom, n'est qu'une folie partielle, un délire sur un seul objet ;

7° La manie, la fureur est l'exaltation des principales facultés intellectuelles, sur-tout de la mémoire et de la conscience : en éprouvant le sentiment intime de leur exaltation, les maniaques en font une vanité de plus : mais chez eux pas de volonté ; elle n'est qu'une explosion mobile et passagère, comme la rapidité des sensations ;

8. Entre ce délire complet et la raison, se place naturellement le délire de quelques momens ; de quelques heures, le déraisonnement, dont l'ivresse comme les violentes passions, présentent tous les variables degrés ; *ira furor brevis* ;

9° Vient enfin la raison, c'est-à-dire la volonté, maîtrisant toutes les facultés et même la conscience, qui sans elle, se laisse aller

aux plus étranges illusions , quoiqu'en dise notre école platonicienne.

Voilà les faits , tels qu'on peut les vérifier chez les aliénés. Viennent maintenant les conséquences , dont nous allons de suite exposer une des principales.

CHAPITRE IV.

Cette analyse tue l'idéalisme intellectuel.

C'est sur l'homme malade, et sur-tout sur les profondes altérations de son intelligence, que cette échelle a pu être levée, et nous montre le degré où finit, où commence la raison. Dans un pareil sujet, les faits parlent plus haut que les explications, et c'est par eux seuls qu'il faut commencer. Cependant, je m'arrêterai un instant sur une première et grande vérité, niée avec tant d'assurance par le spiritualisme, et qu'il doit subir enfin avec toutes ses conséquences, qui sont loin d'être aussi formidables qu'il se l'est imaginé : *Pour que l'entendement soit intact, et s'exerce dans*

toute sa plénitude , pour que les facultés et les sentimens soient ce qu'ils doivent être , il leur faut des organes sains ; dès qu'ils sont altérés, commence le trouble des facultés et des sentimens.

Frappés du merveilleux des attributs intellectuels et moraux, les observateurs abstraits ont voulu que de tels phénomènes relevassent d'un ordre supérieur, et les ont placés hors de l'organisme, que, sans doute, ils ont trouvé trop infirme pour de si nobles fonctions. De telles assertions ne feraient que pitié, si elles n'étaient que faute d'ignorance ou de logique ; mais si elles prétendent honorer l'homme aux dépens de la divinité, en l'associant ainsi aux pauvretés humaines et en la faisant responsable de leurs misères, elles ne sont que monstrueux blasphème. Pour avertir cette coupable témérité, commençons par rappeler les grandes paroles d'un homme dont il faut accepter le témoignage, de Massillon, qui anéantit tant d'indignes prétentions en disant : *Qu'une vaine philosophie avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, ou l'avait follement élevé à la ressemblance de Dieu* (1).

(1) *De l'Excellence de la Doctrine Chrétienne*, 1^{re} part.

Suivant vous, l'intelligence est une faculté indépendante de l'organe, et le cerveau n'est que l'instrument nécessaire à sa manifestation. Ici il y a première faute de raisonnement, premier abus de mots, d'où vont découler toutes les autres erreurs : effet inévitable d'une curiosité qui veut tout expliquer avant de connaître, et dont le raisonnement doit à son tour faire justice.

Je dis que le mot intelligence est un terme abstrait, désignant l'action de l'organe intelligent, comme le mot *rondeur* est un terme abstrait, désignant une forme particulière, propre à tous les corps ronds : or, quand je dis *caillou rond*, je parle au positif, et chacun sent ce que je dis : quand je parle de la *rondeur d'un caillou*, je parle par abstraction : j'attribue à ce caillou une forme résultant de la conformation des objets ronds, et que nous sommes convenus de désigner par ce terme général et abstrait *rondeur* : or, dirai-je que la *rondeur* est indépendante des objets ronds, et que ces objets sont seulement les corps nécessaires à sa manifestation ? Il faut bien, en conscience, reculer devant cette assertion. Appliquons maintenant le même raisonnement au mot intelligence : quand je dis organe intelligent,

je parle au positif et d'un fait physique que chacun comprend : quand je dis *intelligence* , je parle par abstraction , et me sers d'un terme générique , mais sans valeur réelle , puisqu'il n'indique qu'une généralité.

Mais vous allez chercher des similitudes là où il n'y en a pas : qu'ont de commun vos comparaisons d'objets bruts , avec les plus hautes facultés de l'homme ? Eh bien ! écoutez encore :

Que diriez-vous , si d'un ton inspiré je venais vous révéler que la digestion , la respiration , la génération , sont chez l'homme des fonctions indépendantes des organes ? Vous ririez peut-être : cependant c'est votre manière de parler , ne vous y trompez pas. Ces fonctions sont tout aussi merveilleuses , tout aussi incompréhensibles que celles du cerveau : seulement il vous manque de les connaître : quand vous aurez pu m'expliquer comment un morceau d'aliment introduit dans mon estomac , va , en quelques minutes , passer de l'état brut à l'état de vie , devenir moi , devenir pensée , alors je vous accorderai tout ce que vous voudrez : quand vous aurez pu me dire comment quelques gouttes de liquide peuvent , en un instant , et par un incompréhensible mys-

rière, s'animer et devenir un être pareil à vous, alors je me tairai devant vos prétentions ; mais jusque-là, j'ai le droit de vous interroger, et de vous montrer à chaque coin de l'organisme, un merveilleux que vous n'avez pu voir au cerveau, parce que ses fonctions, comme sa structure vous sont entièrement inconnues. Or, si tout est merveilleux dans l'homme, que vais-je gagner à faire de toutes ses fonctions des idéalités, des êtres à part, indépendans de lui ? Qu'y gagnerez-vous aussi ? car il faut admettre cette spiritualité, cette indépendance dans tous les organes, que dis-je, dans tous les animaux. La digestion, avec toutes ses conséquences, va devenir aussi spirituelle que l'intelligence, puisque la merveille est aussi incompréhensible : la mémoire de mon chien est aussi bien mémoire que la mienne, et souvent, plus encore ! ce n'est plus là votre compte : où allons-nous nous arrêter ? Ne vaut-il pas mieux reconnaître, que nous prenons des abstractions pour des réalités, et que ces mots digestion, respiration, génération, ne sont que des termes convenus pour désigner l'action des organes qui digèrent, respirent ou reproduisent ? Maintenant, que va devenir l'intelligence idéale ?

Pent-elle être autre, que l'action de penser, et doit-on encore isoler le cerveau des ses fonctions? les dirons-nous indépendantes de lui, quand ces mots abstraits ne sont que des conventions, désignant tel ou tel organe en action, comme les chiffres représentent tel ou tel nombre d'objets? Sentez-vous enfin où mène l'abus des mots, et le défaut de raisonner! Et si l'intelligence est profondément inhérente à l'homme, si même elle est l'homme en action, la croyez-vous déshonorée, la croyez-vous moins merveilleuse, que celle que vous aviez imaginée? Vous pâlirez peut-être à sentir votre chimère favorite prête à s'évanouir; peut-être allez-vous croire la nature bouleversée: rassurez-vous; votre erreur, tout erreur qu'elle est, je l'aurais encore respectée, si je ne devais à sa place, vous montrer une dignité moins fragile, une noblesse moins douteuse, fortes d'une sanction plus qu'humaine. Mais vous, commencez à sentir ce qui est vrai, et apprenez à pénétrer dans le sanctuaire humain, où tout ce qu'on touche, tout ce qu'on écoute, révèle en précision et en harmonie l'œuvre auguste d'une toute-puissance, qui dans nous, comme dans notre alentour, se laisse partout deviner

et sentir, sans qu'on puisse jamais l'atteindre ni la comprendre.

Cette grande sagesse est déjà parlante dans les végétaux ; elle leur donne leur vie , leurs amours, et leur fin : par elle , au printemps, la plante s'élance de la terre , et bientôt sa tige se parant de mille couleurs, porte le lit nuptial de la fécondation ; puis cette enveloppe de fraîches fleurs se flétrit, se décolore et tombe ; la plante sèche et retourne à la terre, mais elle sème autour d'elle, en mourant , mille germes nouveaux , qui , le printemps prochain , grandissant et reproduisant comme elle , perpétuent d'âge en âge son espèce.

Les êtres animés ont aussi leur vie, leurs amours et même fin ; mais de plus , ils se meuvent : se mouvoir, c'est établir des rapports avec les objets extérieurs. Pour juger leur distance et leur forme , il fallait les voir et les toucher : la vue et le tact leur ont été donnés. Ces objets devaient ensuite rester en souvenir, et s'imprimer au cerveau : voilà la mémoire ; elle est la clé de l'intelligence ; sans elle , les facultés seraient fermées pour toujours. Suivant l'attrait ou le déplaisir de l'impression, il résulte besoin de la rechercher ou de l'éviter :

telle est l'origine éloignée des passions dans les animaux : ces facultés sont communes à tous les êtres vivans ; leur organisation particulière en fait les différences.

Maintenant commence l'homme ; il parle , il a la volonté et la conscience de lui-même ; il perfectionne ses sens : son intelligence , ses sentimens , ses passions, vont recevoir de cette supériorité une force , un caractère à lui propres ; il s'avance au milieu de ce qui l'entoure , avec des facultés qui semblent merveilles en lui seul , mais , qui , à des degrés variables, appartiennent encore aux êtres animés , et que l'analyse de leurs infirmités va nous apprendre à estimer à leur juste valeur.

Je veux mouvoir mon bras droit , je le meus : vient une attaque d'apoplexie dans le lobe gauche de mon cerveau ; je veux mouvoir de nouveau mon bras droit , et je ne peux plus le mouvoir : la portion de mon cerveau qui , avant ma maladie , voulait , ne peut plus exécuter , et pourtant je veux encore : c'est une impuissance et une contradiction qui semblent difficiles à concevoir ; cependant la logique physique peut aisément en rendre compte.

Rappelons d'abord que mon cerveau est com-

posé de deux moitiés distinctes , parfaitement semblables , l'une à droite , l'autre à gauche , et que la portion gauche commande aux membres droits , comme la portion droite commande aux membres gauches : et ici , ce n'est pas hypothèse , c'est vérité anatomique confirmée chaque jour par l'observation. Or , la portion gauche du cerveau étant altérée , reste sans influence sur les membres droits , et ne peut plus les faire mouvoir ; mais la portion droite qui est saine , veut encore , a encore la volonté libre ; mais comme son action est nulle sur les membres droits , il en résulte en moi volonté sans exécution ; volonté du côté sain , et impuissance du côté malade.

C'est un fait dont on a méconnu toutes les conséquences , que cette disposition de l'organe intelligent en deux moitiés pareilles : le cerveau ne se compose pas de deux parties égales , l'une droite et l'autre gauche , mais il y a réellement deux cerveaux à côté l'un de l'autre ; chacun de ces cerveaux est une intelligence tout entière , d'où il résulte positivement , que j'ai deux volontés , deux mémoires , deux jugemens , deux consciences , comme j'ai deux yeux et deux oreilles ; elles agissent ensemble

et à notre insu ; l'éducation peut leur apprendre à agir isolément comme, par exemple, dans le jeu du forté-piano(1), chacune de ces volontés fait exercer aux deux mains des mouvemens fort différens : de même qu'en regardant un objet avec les deux yeux je ne le vois pas double pour cette raison, bien que je puisse l'apercevoir avec un œil, de même les facultés des deux lobes ne produisent qu'une seule pensée, bien que la mémoire, l'attention, la volonté d'un seul lobe puissent s'exercer intactes, quand elles sont anéanties dans le lobe opposé. C'est encore une des grandes prévoyances de la création ; elle s'est plu à nous donner tous les organes, toutes les facultés

(1) L'analyse de ce qui se passe dans cet exercice est des plus curieuses : on voit la main droite exécuter le chant, quand la main gauche fait la basse, et des mouvemens souvent inverses de ceux de la main droite, dans le même instant : la volonté, l'attention, le jugement du lobe cérébral droit dirige les mouvemens de la main gauche, pendant que la volonté, l'attention, le jugement du lobe gauche dirigent les mouvemens de la main droite : voilà deux intelligences agissant différemment et ensemble : c'est affaire d'habitude ; car dans les premiers jours, les deux mains sont toujours tentées d'exécuter les mêmes mouvemens.

doubles, pour qu'en cas d'accident, l'une pût remplacer l'autre : bien plus, les organes qui nous semblent uniques (1), ne sont encore que deux moitiés jointes ensemble. Quant au cerveau et à ses fonctions, cette double disposition n'a été appréciée ni en santé, ni en maladie, et cependant elle seule peut expliquer ces phénomènes étonnans qui semblent échapper à toute solution scientifique, mais qui, par elle, peuvent devenir clarté et certitude.

Car dans l'exemple que je viens de citer à dessein, pour réfuter une des objections les plus spécieuses du spiritualisme, entendez-le

(1) On dit les yeux, les poumons, les reins, et on dit le cerveau; vice de langage qui indique assez la faute de mal connaître; il faut dire les cerveaux : cette manière de parler seule est une nouveauté, une révolution à grandes conséquences. C'est pourtant à l'ignorance de cette duplicité anatomique de l'organe, que la théorie et la superstition doivent leurs erreurs principales.

Il n'y a pas d'organes simples; le cœur, la langue, les intestins mêmes sont formés de deux moitiés plus ou moins régulières: on peut donc dire anatomiquement, que dans l'homme, il y a d'abord deux hommes, l'un à droite et l'autre à gauche; et qu'ensuite dans cet homme droit et gauche, il y a l'homme qui se nourrit, et l'homme qui se meut; c'est un fait mal connu, mais dont les développemens soulèveraient les questions les plus intéressantes d'anatomie comparée, et de physiologie humaine.

répondre : « votre volonté n'est-elle pas indépendante de votre organe , puisque dans votre exemple même , elle survit à l'altération du « cerveau ? ne voyez-vous pas chaque jour dans « les lésions profondes de cet organe , la mémoire , la conscience et les autres facultés « conserver toute leur intégrité ? »

Je nierai d'autant moins cette vérité , que d'abord chacun peut la vérifier au lit des malades , et qu'ensuite les explications que je viens de donner sur la double disposition du cerveau , réfutent l'objection , en nous montrant qu'un lobe de cet organe suffit à l'expression de ses facultés , et que cette réfutation est sans réplique : je pourrais encore , à son défaut , invoquer le témoignage des maladies profondes du cerveau , telles que l'apoplexie , dont les effets anéantissent l'intelligence et les mouvemens d'un côté , quand le côté opposé conserve toutes ses fonctions ; je pourrais démontrer que la vue , la mémoire , la parole même , subissent la même altération , et que souvent aussi les facultés acquièrent plus d'énergie du côté resté sain , aux dépens du lobe devenu malade ; mais je consens à abandonner ces palpables vérités , dont l'observation n'est pas

donnée à tout le monde , pour me renfermer dans le simple raisonnement.

Dites - moi ; lorsque vous avez perdu un œil , vous ne voyez plus de l'autre ? Or , de ce que vous voyez encore , irez-vous en conclure que la vue est une faculté indépendante des yeux ? vous êtes trop bien convaincu que votre vue ne s'opère plus que par l'œil resté sain , pour faire une telle supposition , et encore plus pour l'ériger en système : si vos deux yeux étaient perdus , pourriez vous voir ? que serait devenue la vue ? la croyez-vous une substance immortelle , un être à part , indépendant des yeux ? allez convaincre un homme devenu aveugle , qu'il n'a pas besoin de ses yeux pour voir , que sa vue est spirituelle , que ses yeux ne sont que des instrumens dignes de pitié ? Ici l'évidence vous accable , et votre façon de raisonner se montre à nu. Appliquant ce faux raisonnement aux phénomènes de la pensée , vous avez pris les mots pour des faits , l'ombre pour le corps : c'est avec ces mots creux , vides de sens , que vous avez bâti tous vos systèmes , que la moindre analyse eût plus tôt renversés de fond en comble.

Mais poursuivons encore : que cette fois une

large et profonde attaque d'apoplexie vienne au même instant sillonner mes deux lobes cérébraux : alors non-seulement je n'ai plus ni mémoire ni jugement, ni parole, ni conscience, mais tous mes membres sont insensibles, paralysés; ma peau elle-même n'est plus irritable. En un instant, du faite de l'intelligence me voilà tombé au dernier degré de la vie, s'il faut encore appeler ainsi mon anéantissement physique, ma respiration stertoreuse et bruyante, et les pulsations inégales et tumultueuses de mes artères. Si par hasard, ou par malheur, je ne succombe pas à ce rude coup, voyez ce qui va se passer dans mon cerveau : à mesure que le sang épanché dans son intérieur est absorbé, ou que l'art en diminue le volume par une large saignée, mon intelligence renaît par degrés, j'éprouve quelques sensations; je reconnais ceux qui m'entourent; ma mémoire se débrouille; mes paroles tremblantes et infidèles expriment quelques idées confuses et mal assurées; je sens mon état; un peu de conscience m'est rendu pour me sentir mieux mourir. Malheureux métaphysiciens ! venez à l'entour de mon lit; rappelez-vous quel j'étais il y a une heure; voyez quel je suis, et

venez me soutenir que mes facultés sont indépendantes de mes organes !

Abîmes et mystères de l'homme !!! fallait-il ne recevoir assez d'intelligence que pour sentir toute l'impuissance de ne jamais vous pénétrer !!!

Est-il possible de rien imaginer de si ridicule que cette misérable et chétive créature qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se dit maîtresse et impérière de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander.

MONTAIGNE.

Pensent-ils qu'une apoplexie n'étourdisse aussi bien Socrate qu'un porte-faix ? les uns ont oublié leur nom par force d'une maladie ; une légère blessure a renversé le jugement des autres, tant sages qu'on voudra : mais enfin, cet homme, est-il plus caduc, plus misérable, plus néant ?

MONTAIGNE.

CHAPITRE V.

Les infirmités humaines sont fécondes en toute espèce de leçons.

Ce n'est pas à l'idéalisme seul que les infirmités de l'homme peuvent donner de salutaires instructions : avant-coureurs de la mort et ses ministres nécessaires, à chaque instant, elles arrivent, pour l'avertir ; il est temps que par une juste et tardive compensation, leurs causes et leurs effets servent à le former au meilleur emploi de ses facultés ; il est temps que l'histoire, comme la morale, viennent apprendre et se fortifier aux douleurs humaines. Cette science des travers et des folies

serait aussi salutaire, que nouvelle et je vais en esquisser quelques traits.

Les gens du monde ne voient dans le Don Quichotte que l'amusante satire d'une chevalerie, d'ailleurs noble et généreuse : mais l'observateur reconnaît à ce caractère si bien tracé, si soutenu, si vrai dans ses moindres dires et gestes, le vivant tableau de ces malades qui ne délirent que sur un sujet. Dans l'œuvre espagnole, il n'y a pas jusqu'au sol, qui par sa couleur ne soit en harmonie avec les pensées du héros aventureux, dont le cerveau, exalté par les livres de chevalerie, ne peut plus retenir l'exécution de l'idée qui le travaille nuit et jour. Une fois lancé, voyez comme toutes ses sensations deviennent erreurs, en traversant son idée fixe ? les moulins sont géans, un plat à barbe est une armure et l'armure de tel chevalier, une grosse villageoise se change en beauté ravissante : et avec quel esprit, quel génie même, ce preux monomane sait interpréter toutes les évidences qui, même pour lui, viennent à chaque instant détruire sa chimère!!! Quiconque a pu voir de près les aliénés et entendre leurs étranges aveux, ou leurs jugemens si profonds, doit

reconnaître dans Cervantes une finesse d'observation , et une sûreté d'exécution , avec lesquelles il aurait aisément monté au plus haut comique : son siècle et son pays l'ont étouffé ; c'est déjà beaucoup qu'à l'aide de son paysan , il ait pu faire passer tant de philosophie et de saine logique.

C'est par leurs idées fixes qu'on fait rire les hommes ; c'est par leurs défauts et leurs caractères qu'on les corrige ; et comme il est plus facile de les amuser que de les convertir , il n'est pas surprenant qu'ils se plaisent mieux aux folies des monomanes , qu'aux leçons de leurs propres vices ; les premiers sont aussi plus aisés à mettre en scène , et quand ces fous parlent et agissent d'après nature , rien n'est plus risible et plus divertissant. Pourquoi les Plaideurs , le Malade imaginaire , sont-ils toujours si nouveaux , et toujours si comiques ? c'est que gestes , paroles , affections , leur vie entière enfin , sont concentrés dans la seule idée qui les domine. Parmi les peuples civilisés tous les sujets , même les plus respectables , peuvent tourner en idées fixes : les sciences , la morale , la politique , la religion , la vertu même ont leurs extravagans ; la dansomanie , la métromanie , la

mélomanie, ne sont que de faibles esquisses des mêmes travers s'attaquant à de frivoles sujets. Frappé de cette misérable disposition de l'esprit humain, Molière seul sentit tout ce qu'elle renfermait de grandes leçons ; dès lors il dédaigna ces petits travers de mœurs, de société, d'esprit, première flagellation d'un bras qui ne connaissait passa force : il osa plus ; il s'empara d'un homme tout entier, et pénétrant avec l'analyse dans le rigorisme et l'excès de la vertu, il fit grand et nouveau spectacle de la sainte et comique indignation d'une ame par dessus les autres, désespérée de ne rien trouver à son niveau, heurtée et mal comprise en ses chauds élans, et qui, se plaçant ainsi seule au milieu de l'humaine nature, se fait si comiquement imposante, si comiquement avide d'un isolement impossible à l'homme et ridicule à la civilisation. Le Tartuffe est moins une peinture de caractère que de mœurs : la dissimulation, voilà tout le caractère ; mais le plus difficile, le plus philosophique était l'enveloppe qu'il fallait dérouler ; aussi jamais effet de scène fut-il pareil ?

Vienne maintenant parmi nous un génie puissant, et jaloux d'élever à notre époque un

monument digne d'elle : il devra faire pour la fausse politique ce que Molière a exécuté pour la fausse dévotion : le fonds est le même, l'objet seul diffère; les modèles ne manquent pas : mais un tel sujet veut être vu d'en haut.

Il est encore une autre maladie propre au temps, quoiqu'elle commence à s'éteindre; c'est de l'esprit de parti; jamais travers ne fut, pour la scène, plus comique et plus dramatique à la fois. L'homme qui ne veut pas se coucher sans avoir une cocarde à son bonnet de nuit, est frappé au même coin que l'hypochondriaque ne mangeant pas d'œufs, si les grains de sel sont impairs : l'ambitieux ou l'homme faible sacrifiant tous les liens du sang et de la nature à une idée politique pourraient effrayer de leurs déchiremens mérités, et faire au siècle une terrible leçon : tous les travers d'esprit sont comiquement ou cruellement ridicules.

Et si, justement alarmée de tant de faiblesses et d'égaremens, l'histoire voulait un jour pénétrer dans cette enceinte de misères, et que là, s'animant d'inspirations nouvelles, elle se complût à faire le récit des peuples par le récit de leurs démences, ses enseignemens seraient-ils moins profitables? Qu'elle remonte si elle veut à cette Grèce si poétique, et, ne s'arrêtant plus

devant le brillant prestige de ses beaux jours , qu'elle entre bien avant regarder le revers du tableau ? que verra-t-elle ? déjà la philosophie , déchirée en sectes parées de ses lambeaux , dégénère en délires de tous genres ; le doute , la métempsychose et le cynisme sont érigés en maximes absurdes , et en pratiques plus absurdes encore ; l'un ne sait pas s'il vit , et s'il reçoit les coups de bâton dont on l'assomme ; l'autre craint , en mangeant un légume , d'avaler quelque parent , et se souvient d'avoir été au siège de Troie , dans le corps de tel guerrier : celui-là enfin , tournant la civilisation en abrutissement , fait publiquement parade de sa crapule ignorante et orgueilleuse. Quel nom donner encore à cette politique étrange , qui s'en prenant à la vertu , à la justice , à la gloire les condamne , et les proscriit par jalousie , ou les fait périr par caprice , pendant que ses grandes victimes subissent sans murmurer les arrêts de sa déraison ? Sommes-nous parmi des sages , ou parmi des fous ?

Que passant ensuite à la chétive naissance de cette Rome , pleine de la destinée du monde , l'histoire , par opposition avec cette grandeur toujours croissante , évoque la brutalité despotique de ses rois , la rudesse sau-

vage et fanatique de sa république , l'ambition grande et plus souvent funeste des Consuls ; qu'elle s'incline un instant devant toutes les gloires du naissant empire : mais qu'à sa décadence rapide, elle nomme ses adorations délires , ses goûts perversions , ses passions monstruosités , symptômes certains et funestes de sa décomposition prochaine.

L'univers semble ainsi vouloir s'éteindre , lorsque le Christianisme vient enfin rajeunir de morale la terre vieillissante , et faire du vieux monde un monde nouveau. D'autres idées , d'autres peuples naissent ; d'autres travers , d'autres folies vont naître aussi.

Aux premiers siècles , la force et la beauté de la parole évangélique suffisent pour subjuguier en éclairant : mais lorsque plus tard , par un aveuglement qui devait un jour lui être si funeste , l'ambition veut faire d'une influence divine une puissance de domination , alors le fanatisme religieux paraît , et fait entendre ses grincemens de dents ; par lui , la charité n'est que trop prompte à devenir égoïsme , l'humilité arrogance , le prosélitisme persécution , la persuasion menaces et supplices.

Les travers de la raison vont subir cette

triste influence : l'abstinence voudra se laisser mourir de faim , la chasteté se mutilera , la croyance deviendra servilité stupide , jusqu'à ce que dégénérées folies complètes , elles finiront par descendre en d'infests cachots , où elles pourront sans contrainte blasphémer les choses les plus saintes , et mêler de religieux souvenirs à des malédictions et à des hurlemens forcenés.

Ainsi la folie prend toujours la teinte du temps ou de l'événement qui la voit naître. Lorsque de pieux prélats s'en allaient par le monde convoquant aux croisades tout ce qui avait foi et honneur chrétiens , on voyait à leur suite la monomanie religieuse , outrant leur zèle et leur mission , marcher les pieds nus , une corde pour ceinture , se rouler dans la poussière , et stupéfiant les peuples par ses convulsions fanatiques , s'annoncer comme le malheur et l'anathème descendus sur la terre. Aux jours de la chevalerie , les travers humains raffolent d'aventures et de romantisme. D'autres fois , et par un de ces contrastes si bien faits pour avertir notre vaine raison , une folie viendra sauver un peuple. Ainsi l'heureuse vierge de Vaucouleurs ranime

d'inspirations surnaturelles le courage d'un roi trop faible, en délivrant la France, périt martyr de sa foi, par la jalouse superstition de l'Anglais qu'elle a vaincu. Et lorsque de nos jours (1), le paysan de Dammartin voulut renouveler une scène à peu près semblable par ses inspirations politiques et visionnaires, qu'il parvint à faire entendre au roi d'alors, on se contenta de le renvoyer à sa charrue : autre temps, autres idées ; en tout, même en folie, il faut savoir venir à point.

Il est encore un résultat que la science des travers humains ne doit pas craindre de proclamer ; c'est que plus les peuples sont civilisés, plus leurs folies deviennent nombreuses. On ne trouve pas d'aliénés parmi les sauvages ; il en est peu chez les Chinois, chez les Indiens et chez tous les peuples immobiles et monotones, dont la vie est un cercle étroit, dans lequel tournent des générations. Par contraste,

(1) En 1818, un paysan de Dammartin, nommé Martin, disant avoir rapport avec l'ange Gabriel qui lui avait prédit qu'il paraîtrait devant le Roi Louis XVIII, pour lui donner de sages conseils, fut en effet présenté au Roi qui s'en amusa : j'ai vu plusieurs fois cet homme, qui n'était qu'un aliéné.

regardez l'Angleterre, première terre de la liberté légale? Le nombre des aliénés y est prodigieux, et sur-tout aux sommités sociales : regardez la jeune Amérique plus libre encore , et dont l'enfance est la sagesse des nations : la quantité de ses fous est à peine croyable ; mais là , l'extrême liberté de vingt cultes trop différens doit en être signalée comme une des principales causes. Voyez enfin la France , qui a tant de fois acquis et perdu cette liberté , que maintenant elle a conquise pour jamais? le nombre de ses fous est loin de diminuer? Or, que conclure de résultats si positifs? Faut-il en accuser la civilisation? dignes blasphêmes de l'ignorance ou du fanatisme ! La cause , il la faut dire , parce qu'elle n'est que trop réelle , c'est la seule vanité ; c'est ce sentiment d'inquiète et jalouse ambition , qui , fier de sentir le mérite et la liberté lui ouvrir toutes les voies de la gloire , s'y précipite avec ardeur , sans songer que les succès comme les chutes , les prospérités comme les revers retentissent violemment dans l'intelligence et la brisent de leurs ébranlemens : le mal est donc dans la vanité , et par cela seul incurable.

Qu'on cesse alors de s'étonner si la folie est l'affliction privilégiée des peuples qui pensent, et que, thermomètre de leur avancement, elle monte ou décroisse avec lui : qu'on ne se désole pas davantage, si elle est la noble infortune des intelligences les plus fortes, ou des sentimens les plus purs et les plus exaltés : elle porte avec elle sa consolation et le respect des grandeurs tombées ; chez les peuples, elle marque le progrès, comme chez les individus le privilège de l'esprit et du cœur ; et il est dans la destinée de tous de pécher ou de périr par ce qu'ils ont de meilleur.

Si, à son premier début, Rousseau eût pu connaître de tels résultats, de quels nouveaux et brillans sophismes se fût électrisée cette éloquence d'entraînant paradoxes ? comme il se fût écrié : « Mortels ! voilà donc les fruits » amers de cette civilisation arrosée de tant de » larmes et de sang ! voilà donc les affreux bien- » faits de ces institutions poursuivies avec tant » de fureurs ? C'est pour vous dégrader que vous » vous perfectionnez ; c'est pour vous abrutir » que vous vous éclairez ! Ah ! mille fois plutôt, » retournez au fond de vos forêts pour n'en ja- » mais sortir, et soyez les hommes de la na-

» ture , puisque vous ne pouvez être ceux de
» la civilisation , sans tant de honte et de ca-
» lamités ! »

Sophiste dangereux , cesse de maudire cette civilisation dont tu fus, par tes erreurs mêmes, une des plus vives lumières ! Apprends-nous plutôt par ton exemple, à savoir vivre de peu , et à braver l'opinion des hommes, pourvu qu'on les éclaire et qu'on les rende meilleurs !

CHAPITRE VI.

L'enfance et la décrépitude se rencontrent
en l'imbécillité du cerveau. MONTAIGNE.

Causes physiques qui, dans le cerveau, produisent
les troubles intellectuels.

Abordons maintenant la plus grande difficulté de notre sujet ; car ces premiers et généraux aperçus sur les désordres de l'intelligence , ne sont que préparation à des résultats plus précis , et qui seraient incomplets , s'ils ne nous montraient clairement les causes physiques, qui, dans le cerveau, produisent ces désordres : procéder ainsi , c'est

descendre au fond de la raison. Comme elle , le délire avait eu long-temps ses superstitions , et l'ignorance en avait fait une maladie surnaturelle , ou un fléau qu'il fallait craindre et respecter ; devant de telles idées , l'observation s'était vue condamnée au silence , jusqu'à ce qu'enfin , au commencement de ce siècle , la science de l'homme vînt enseigner que la folie n'était qu'une maladie qu'il fallait observer et guérir comme les autres. Mais elle s'entint à cette vérité première , et les causes physiques , dont le délire n'est que le symptôme , lui furent complètement inconnues.

Ce n'est plus maintenant par des considérations générales , qu'un tel sujet veut être expliqué , mais bien par les faits les plus positifs : il n'en est pas de plus certain que les lésions physiques que l'observation retrouve sur le cadavre. C'est donc à la nature morte à éclairer la nature vivante , comme la folie vient déjà d'instruire la raison. Qu'on ne craigne pas de pénétrer avec confiance dans ces ruines éloquentes de l'homme , dont la faiblesse seule se fait des spectres et des monstres : là , comme partout , à côté de la leçon de misère est aussi la leçon de grandeur.

J'ai lu , en 1826 , à l'Académie des Sciences , un travail dans lequel était décrite avec soin et pour la première fois l'espèce de maladies qui dans le cerveau produit les différens degrés du délire , de la fureur, ou de la démence. Ces lésions physiques étant encore peu connues, je vais prendre dans ce travail ce qui peut convenir maintenant à mon sujet.

Recherches d'anatomie morbide sur les cerveaux d'aliénés (1).

Dès 1825 , deux jeunes et studieux observateurs, MM. Foville et Pinel-Grand-Champ, avaient imprimé que les cerveaux d'aliénés

(1) Je crois devoir donner ici une explication nécessaire aux personnes étrangères à l'anatomie, et qui cependant devront lire et comprendre ce chapitre. Voici quelle est la disposition anatomique de l'organe cérébral : le crâne contient dans sa presque totalité le cerveau, et à sa partie postérieure le cervelet ; ces deux organes se réunissent en une base commune (dite protubérance annulaire) qui, se prolongeant dans le canal vertébral forme ce qu'on appelle moelle épinière (ou rachidion).

Or, le cerveau, le cervelet, le rachidion, tous les nerfs enfin, sont composés de deux substances, l'une grise ou corticale, l'autre blanche ou médullaire. Dans le cerveau et le cervelet, la substance grise est répandue en couche extérieure, mince, et

présentent, après la mort, des lésions presque constantes, bien que d'un aspect variable. Suivant eux, on observe des marbrures et des plaques irrégulières à l'extérieur de l'organe, d'un rouge plus ou moins vif, soit avec mollesse et diffluence de cette partie, soit avec adhérence partielle à la membrane sus-jacente, sur-tout vers la région frontale : ou bien la membrane adhère si intimement au cerveau dans toute son étendue, qu'on ne peut la détacher qu'en enlevant avec elle des portions de substance cérébrale : ils ajoutent ensuite que la coloration rouge du cerveau correspond aux symptômes maniaques et furieux, au lieu que dans la démence et la débilité intellec-

forme aussi quelques centres intérieurs : dans le rachidion, au contraire, la substance grise est interne et entourée par la substance blanche.

De plus, tous ces organes sont enveloppés par deux membranes : l'une mince, transparente, sécrète la sérosité nécessaire à leurs mouvemens ; c'est la méningine ; l'autre dure, résistante, adhérente à la voûte du crâne, contient les organes dans leurs limites naturelles ; c'est la méninge.

Avec ces notions, quoique bien imparfaites, le lecteur qui ne sait pas l'anatomie, doit pouvoir lire avec fruit, les recherches que je vais exposer.

tuelle , cet organe ne présente plus à l'extérieur que des marbrures légères et disséminées ; que dans cet état d'anéantissement moral , la pulpe grise se décolore , devient blanche , et que tout le cerveau perd sa mollesse accoutumée et durcit sensiblement. Ces investigations morbides sont les seules notions qu'on ait eues sur ce sujet ; ce sont elles qui m'ont aidé à descendre dans le détail d'observations plus précises, et qui ne sont en partie que la confirmation de ces idées premières.

En effet, après plusieurs années d'étude et d'attention ; j'ai reconnu que les altérations du cerveau , comme les troubles intellectuels , leurs symptômes , peuvent se diviser en deux grandes classes :

Ou il y a excitation générale , développement surnaturel de l'organe et des facultés ;

Ou bien , les symptômes sont inverses : on n'observe que faiblesse , débilité , décomposition toujours croissantes de l'organe et des facultés.

La première classe renferme tous les délires furieux , toutes les exaltations intellectuelles , et la seconde , la démence , l'imbécillité , et tous les degrés variables de la stupidité.

Ces deux états , dont le second n'est que la conséquence du premier , se rapportent à la marche soit aiguë, soit chronique, de la folie; et ils proviennent d'une dégénérescence particulière de la substance (1) du cerveau, que nous devons maintenant faire connaître avec détails en ces deux états fort différens.

(1) On sentira aisément de quelle importance devient, pour le traitement de la folie, la connaissance précise de ses causes physiques : si, comme j'espère le démontrer, elle dépend d'une maladie particulière de la pulpe cérébrale, d'un vrai *catarrhe* de la substance du cerveau, soit local, soit général, mais d'abord aigu, il est de toute nécessité de traiter ce *catarrhe*, avant qu'il ne devienne chronique, ou que la substance cérébrale ne subisse une déformation incurable. Ce ne sera plus seulement par des soins hygiéniques, seuls remèdes actuellement en vigueur, mais par une médication active, largement dérivante, et combinée avec d'autres moyens analogues, qu'on fera disparaître du cerveau la prédisposition physique qui doit un jour y reproduire le délire : si la folie est si sujette aux récidives, c'est qu'on se contente d'abandonner sa guérison à des moyens doux, et surtout à la réclusion et au temps; mais par le nombre et la fréquence des rechutes, il m'est démontré que ces derniers moyens sont insuffisans. C'est un fait grave, dont les conséquences sont d'une importance extrême, puisque notre devoir est de non-seulement guérir, mais de guérir pour toujours.

ARTICLE PREMIER.

Marche aiguë de la folie. — Lésions physiques qui la causent dans le cerveau. — Observations et faits particuliers.

Les aliénés furieux et les maniaques les plus agités , après plusieurs mois ou même plusieurs années d'un délire continuél , deviennent parfois brusquement silencieux et tranquilles ; une taciturnité et un calme trompeur succèdent tout d'un coup à la plus extravagante exaltation. Quelques jours après, on est tout étonné de voir leur figure se décomposer, la peau devenir jaune et terreuse, les yeux ternes et immobiles, enfin toute leur constitution présenter les signes d'une décomposition générale : ces symptômes s'aggravent rapidement en quelques jours, et les malades s'éteignent dans la stupeur et la paralysie.

Voici comment j'explique les symptômes de la fureur et sa terminaison rapide et funeste : il y avait dans le cerveau de ces aliénés un

état de rougeur et d'irritation particulier, qui va bientôt être décrit avec soin : cette irritation produisait tous les phénomènes de la fureur et de la manie : après un certain laps de temps, cette affection première devient rapidement une véritable inflammation ; il succède, dans le cerveau, la même série de phénomènes qu'on observe dans les maladies des autres organes, c'est à dire, qu'une irritation déjà intense passe aisément à l'état inflammatoire : alors les symptômes suivent les progrès du mal ; ils ne sont plus fureur, extravagance ; ils deviennent plus profonds, ils sont anéantissement, paralysie ; et après la mort, on reconnaît dans le cerveau, outre l'injection générale de la substance grise et blanche, première cause de la fureur, une décomposition purulente de quelque portion de l'organe cérébral, décomposition qui anéantit l'intelligence et la vie.

Cette succession rapide de phénomènes les plus graves est la plus propre à faire connaître ces obscures altérations du cerveau, que des exemples particuliers rendront plus faciles encore à pouvoir apprécier.

1.^{re} *Observation.* Une femme, nommée Pey-

ronin , âgée de 69 ans , et malgré cet âge , douée d'une forte constitution , est amenée le 20 octobre 1821 , à l'hospice de la Salpêtrière , par ordre de police. Elle est dans un état d'agitation et de fureur extrêmes ; ses yeux sont brillans et animés , et ses cris violens ; son délire roule sur toute espèce de sujets : aucun renseignement ne vient jeter quelque jour sur les causes et le début de cette manie furieuse. Pendant six mois , cet état d'exaltation persiste au même degré d'intensité , sans le moindre intervalle de calme.

Le 15 mars 1822 , cette malade , si agitée la veille , est étendue sur son lit , sans pouvoir se lever ; elle est dans un calme profond , la figure est jaunâtre et décomposée , les yeux fixes et entre ouverts , la tête penchée sur l'épaule droite : la respiration est bruyante , le pouls dur et fréquent : le soir , il y a redoublement fébrile , paroxysme violent , pendant lequel la malade s'agite et tombe de son lit.

Le lendemain les symptômes sont plus graves encore ; les membres gauches sont entièrement paralysés ; le troisième jour , la stupeur et l'insensibilité deviennent de plus en plus profondes , et pendant la nuit la malade expire.

Examiné le lendemain son cadavre présente les altérations suivantes : la boîte osseuse , le crâne est fortement injecté d'un sang noirâtre ; la méningine est saine , seulement elle se trouve soulevée par une sérosité assez abondante ; enlevée avec facilité du cerveau , cette membrane laisse apercevoir une très forte injection dans toute la périphérie de l'organe : la substance grise , examinée avec soin , est d'un rouge écarlate dans les circonvolutions supérieures , et affectée de plusieurs taches noirâtres (ecchymoses) dans les circonvolutions latérales : ces taches noirâtres , dont l'intérieur est plus livide encore , pénètrent jusque dans la substance blanche sous-jacente. Le centre du lobe cérébral droit , et sur-tout *le corps strié* est entièrement désorganisé , et converti en une bouillie noirâtre : ce lobe présente encore une altération fort profonde à sa partie postérieure ; là il est encore tout-à-fait diffluent et converti en une matière verdâtre , comme purulente , qui s'écoule aussitôt que la méningine est enlevée , et qui laisse dans le cerveau une cavité assez considérable , dont les parois semblent granulées , et sont recouvertes de parcelles de substance grise et blanche , désorganisées.

Tout le lobe gauche du cerveau présente une disposition contraire : malgré une injection sanguine , générale et fort prononcée , il conserve sa densité ordinaire. Tous les autres organes de la poitrine et du ventre sont parfaitement sains.

Analyse de cette observation.

Choisi entre un grand nombre de faits analogues , celui-ci est d'autant plus intéressant , qu'il présente , sans complications étrangères , les altérations du cerveau sur lesquelles doit en ce moment porter toute notre attention , d'abord l'injection générale de la superficie du cerveau , ensuite la désorganisation inflammatoire d'une portion du lobe droit. Remontons aux antécédens.

Chez cette malade , l'état de fureur dure six mois et se termine par un calme subit , suivi d'une prompte mort. Si je rapproche les symptômes observés pendant la vie , des lésions trouvées après la mort , je reconnâtrai dans l'injection générale du cerveau , les traces d'une congestion sanguine , produisant

dans l'organe cérébral, une véritable irritation, dont la manie et la fureur ne sont que les symptômes extérieurs. Cet état dure six mois, et alors une portion de ce cerveau, déjà si violemment irritée, s'enflamme tout-à-fait, et se désorganise en peu de jours : aussitôt se déclarent les symptômes les plus graves, l'assoupissement comateux, la paralysie, signes d'une fin prochaine.

On voit, dans ce cas, arriver dans le cerveau, la même succession série de phénomènes qu'on observe dans les affections des autres viscères; c'est à dire, une irritation intense passer enfin à l'état d'inflammation complète, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer. Cette brusque et fréquente terminaison de la manie furieuse avait été déjà signalée par un digne observateur, par M. Esquirol, mais sans être rapportée à son vrai caractère et à sa cause première. C'est ce que les médecins appellent encore apoplexie séreuse ou nerveuse, parce que ne trouvant pas après la mort, dans le cerveau, l'épanchement sanguin qui caractérise l'apoplexie, et cependant tous les symptômes extérieurs étant ceux de cette affection, ils aiment mieux se payer d'un mot à peu près

vide de sens, que d'observer de plus près. Du reste, l'étude de telles lésions est encore trop récente, pour que leur cause réelle soit généralement admise et reconnue.

Je vais encore citer une observation à peu près semblable, bien que, dans ce cas, la terminaison de la manie, soit moins promptement funeste.

2° *Observation.* Magdeleine Miret, d'une constitution faible et délicate, avait toujours été bizarre, quoique très raisonnable : à l'âge de 40 ans, vers son époque critique, elle commence à donner de fréquentes preuves de dérangemens intellectuels : appelée alors comme témoin dans un procès intenté à ses parens, elle s' imagine qu'elle va être poursuivie comme criminelle ; sa raison, déjà si faible, se perd entièrement, et à la suite de quelques extravagances, elle est conduite, en 1812, à l'hospice de la Salpêtrière.

Son délire, peu bruyant, roule principalement sur des contentions litigieuses ; parfois elle s'agite, et parle avec véhémence, de jugemens, d'injustice, de condamnations. Plus de huit années s'écoulent ainsi, sans

qu'on puisse obtenir dans son état d'autre amélioration , que de courts intervalles de tranquillité et de raison. En 1821, elle est prise d'un accès de manie furieuse très violent; elle déraisonne sur tous les sujets , et passe ainsi près de trois mois sans dormir, et poussant jour et nuit des cris continuels. Le 3 octobre 1821, elle devient brusquement tranquille , son état paraît entièrement changé ; ses réponses sont calmes et justes , mais lentes et pénibles ; elle se plaint de découragemens et de pressentimens sinistres ; elle est dans un état d'assoupissement continu : la peau est chaude, le pouls dur et fréquent, et les autres fonctions ne semblent pas dérangées.

Le septième jour de cette somnolence fébrile, survient, le soir, un violent paroxysme, marqué par une vive coloration du visage, par le brillant des yeux et quelques cris aigus et plaintifs : le huitième jour , les membres inférieurs sont paralysés et insensibles ; l'assoupissement est tellement profond, que la malade n'entend ni ne répond plus : cet état d'anéantissement dure encore cinq jours, et se termine par une mort assez calme.

L'ouverture du cadavre est fait le lendemain , et présente les altérations suivantes : le crâne est mince et blanc ; la méninge adhère en plusieurs endroits à la méninge, qui est soulevée par une sérosité limpide, assez abondante, et s'enlève avec facilité de la surface du cerveau. La substance grise de cet organe semble, à l'extérieur, comme criblée de points noirâtres, pendant que son tissu même est d'un rouge-violet ; dans quelques parties latérales du cerveau, elle est ramollie et noirâtre ; au centre de l'organe *les deux corps striés*, gauche et droit, sont entièrement désorganisés ; là, le cerveau n'est plus qu'une matière purulente, jaunâtre et diffluyente : le reste de la substance blanche est fortement injecté d'un sang noirâtre, et plusieurs endroits sont livides et ramollis, sur-tout à la partie supérieure des ventricules. En général, tous les vaisseaux de la tête sont gorgés de sang. Le cervelet est mou, mais d'une blancheur qui rend plus sensible la rougeur morbide de tout le cerveau. Le cœur est petit, décoloré, ferme ; les poumons adhèrent en plusieurs endroits à la plèvre costale : l'estomac est crispé, mais sain, ainsi que tous les autres viscères.

Comparons ce qui s'est passé pendant la folie de cette malade, avec les altérations trouvées sur son cadavre, et expliquons l'une par les autres. Son délire maniaque reste plus de huit années à peu près au même degré; après ce long laps de temps, éclate un violent accès de manie, qui, pendant trois mois, conserve toute son intensité et s'arrête brusquement pour faire place à un calme profond : c'est le début d'une nouvelle maladie, bien plus grave que la première; et le 7^e jour un violent paroxysme annonce le redoublement de cette affection, qui d'abord, bornée pendant huit années à une irritation chronique de la substance corticale, change tout d'un coup de nature, devient une vraie inflammation de toute la substance du cerveau; alors la substance corticale se désorganise en plusieurs endroits, l'inflammation pénètre dans l'intérieur du cerveau, détruit le centre de l'organe, et détermine, d'abord l'assoupissement profond, puis la paralysie générale, et enfin la mort. On voit ici un nouvel exemple de cette terminaison funeste de l'irritation cérébrale par une inflammation aiguë, cause d'une prompte mort. Remarquons, de plus,

que tous les vaisseaux de la tête sont gorgés de sang, au lieu que les autres organes sont décolorés, signe nouveau d'une violente congestion de sang vers le cerveau.

Je regarde la rougeur générale de la substance corticale, et les points noirâtres dont elle est criblée, comme cause du délire maniaque, qui a duré si long-temps, et j'attribue le même effet aux adhérences des membranes entre elles, adhérences qui indiquent que le pourtour de l'organe a été long-temps, et à plusieurs reprises, siège d'une irritation intense.

Il serait aisé de rapporter beaucoup d'observations à peu près semblables ; je regarde, en ce moment, ces deux comme suffisantes pour mettre à jour les causes physiques du délire aigu ; je vais seulement exposer en général les caractères anatomiques de l'irritation dans le cerveau et dans les autres organes formés par les nerfs.

Dans tout le système nerveux, les maladies et les dégénérescences organiques se présentent sous des signes semblables.

Dans le cerveau, on reconnaît qu'il y a irritation, en trouvant, après la mort, une coloration rouge ou rosacée de la substance

grise, et une injection violette de la substance blanche : dans les nerfs, cette rougeur et cette injection sont encore plus faciles à saisir ; car en assistant aux expériences que faisait Béclard sur les plaies des nerfs, j'ai pu reconnaître maintes fois dans les cordons nerveux des animaux expérimentés, que la section produisait sur ces nerfs des phénomènes analogues à ceux de l'irritation cérébrale : c'est-à-dire que la cicatrisation ne s'opérait que par un travail d'irritation en tout semblable à la rougeur et à la coloration rosacée des cerveaux d'aliénés.

Or, une fois que la substance même du cerveau est devenue le siège d'une telle affection, il arrive que l'irritation, après être restée stationnaire, ou avoir produit plusieurs accès de violence et de fureur, guérit complètement, ou dégénère en incurabilité.

Dans le premier cas, et sous l'influence des moyens thérapeutiques que l'art sait employer, la rougeur, l'injection morbide du cerveau se résout, disparaît ; l'organe retourne à sa coloration naturelle, à ses fonctions physiologiques, et l'intelligence reparaît saine avec lui. Dans les momens d'exaltation furieuse et d'accès

maniaques, la substance grise rougit, et ses vaisseaux sanguins sont fortement injectés : la substance blanche devient le siège d'une concentration sanguine semblable, mais qui lui donne un aspect livide tout particulier.

Quand l'irritation tend à devenir incurable, alors la substance grise se décolore, s'affaisse, et la substance blanche, en durcissant, acquiert une densité et un éclat inaccoutumés ; la démence, l'imbécillité et enfin la nullité intellectuelle, sont produites par cette déformation organique.

Ces premiers aperçus peuvent déjà faire entrevoir quelques vérités, qui vont bientôt être plus évidentes : toutefois je ferai remarquer qu'il faut, non-seulement, beaucoup de soins et d'attention pour apprécier les signes anatomiques de ces lésions, mais encore une longue habitude pour en saisir toutes les nuances. Il en est de même de toutes les autres maladies ; et une des plus funestes erreurs de la médecine est de vouloir que toutes les altérations aient un aspect semblable, de vouloir que tous les tissus s'irritent et s'enflamment de la même façon, au lieu de les observer chacun dans leurs modifications spéciales : il n'y a pas

de vérité plus banale , et dont on profite le moins , sur-tout dans l'étude des altérations nerveuses , et c'est là cependant que ces applications sont les plus nécessaires et les plus difficiles.

ARTICLE II.

Marche chronique de la folie. — Observations et faits particuliers.

On a décrit depuis long-temps cet état d'affaiblissement intellectuel et moral qui caractérise la tendance incurable de la folie : la perte de la mémoire , l'indifférence pour le présent et l'avenir , l'apathie , une légère difficulté dans la prononciation annoncent ce triste prélude. Plus tard , la démence est profonde : plus de besoins , plus de désirs , plus d'idées ; la parole est tremblante et pénible : les malades n'articulent qu'avec effort certains mots ou des parties de mots ; le reste d'un nom expire sur leurs lèvres , comme dans leur intelligence ; leur marche est chancelante et incertaine ; ils s'appuient , ou cherchent à s'appuyer contre tous les objets à leur portée ;

ils marchent pliant les jambes, et souvent tombent au moindre choc ; ils laissent échapper ce qu'ils tiennent à la main, ou le serrent d'une force convulsive. Leur physionomie est un singulier mélange d'étonnement et d'attention stupide; ils regardent, écoutent et répondent sans voir, sans entendre, sans comprendre la moindre émotion leur fait verser des larmes. Plus tard encore, leur paralysie est complète; ils ne vivent plus qu'au lit ou sur une chaise, les membres se retirent et se contractent, des eschares gangreneuses se forment, le marasme avec son sinistre cortège envahit cette frêle machine, et une longue et pénible mort vient terminer cette lente agonie.

La marche, le développement et la durée de tous ces phénomènes successifs embrassent l'espace de plusieurs années : souvent ils durent quinze et vingt ans.

Peut-on rapporter les causes de cet anéantissement intellectuel à une altération physique et constante du cerveau ? Existe-t-il pour cette marche chronique de la folie, une déformation également chronique de l'organe, qui serait l'inverse de celle produisant les symptômes aigus, que nous venons d'exposer dans l'article

précédent ? voici ce que les recherches cadavériques m'ont appris sur ce point.

L'altération propre à cet état est un endurcissement particulier du cerveau, une déformation spéciale de la pulpe cérébrale, produisant chez les idiots une véritable atrophie de l'organe, et que j'ai signalée et décrite le premier dans un mémoire à l'Académie des sciences, en mai 1822. (1)

Dans cette altération, qui a ses divers degrés, soit dans la démence, soit dans l'idiotisme complet, le cerveau, qui, à l'état sain, est d'une consistance assez molle, change de nature, acquiert une blancheur remarquable et devient dur, compact, fibreux, et presque élastique : je considère cette induration comme une maladie toute particulière du cerveau, qui altère lentement une partie ou la totalité de l'organe, anéantit l'intelligence et paralyse les membres. Je vais en rapporter quelques exemples, avant d'exposer en détail les caractères physiques de cette altération nouvelle.

(1) Imprimé dans le journal de Physiologie expérimentale, 1822,

Une jeune fille, nommée Marie Lenfant, d'une constitution saine et robuste, se marie à l'âge de 16 ans : vive, alerte, d'un caractère enjoué, elle devient, dans l'espace de huit années, mère de cinq enfans bien constitués : pendant sa dernière grossesse elle perd son mari : le chagrin et l'abandon la jettent dans un délire mélancolique, qui devient plus violent à la suite de sa couche : elle est amenée à l'hospice de la Salpêtrière, le 15 octobre 1817 : taciturne, refusant toute nourriture, évitant la société de ses compagnes, elle s'obstine à ne pas répondre aux questions relatives à sa santé : sur les autres sujets, ses réponses sont justes, mais brèves : au milieu des craintes puériles, des terreurs vagues et des idées sinistres qui l'obsèdent, son intelligence conserve une apparence de raison : pendant dix-huit mois, tous ces symptômes ne présentent que très peu de changement : dès la seconde année, elle commence à perdre la mémoire, parle avec difficulté ; sa physionomie devient hébétée ; cet état ne fait que s'aggraver encore pendant trois années consécutives ; à cette époque l'intelligence est nulle, et les membres sont paralysés. Pendant le printemps un

état général de scorbut venant compliquer cette triste position , la malade succombe le 25 mai 1824.

Examen du cadavre. La boîte osseuse de la tête est mince , non injectée , la méninge est dans son état ordinaire , la méningine adhère si intimement à la substance du cerveau , qu'elle ne peut en être détachée ; toute la substance grise de cet organe est pâle , solide , confondue partout avec la substance blanche ; celle-ci , plus blanche qu'à l'ordinaire et comme enduite d'un vernis éclatant , est dure , solide et résistante dans toute la masse cérébrale ; cet endurcissement est encore plus prononcé à la base du cerveau , dans les couches optiques , et à la partie supérieure des ventricules. Dans ces endroits le bistouri , au lieu d'opérer des incisions faciles , comme à l'ordinaire , crie et a peine à entamer la substance cérébrale , qui est changée en un vrai tissu fibreux , presque cartilagineux. Cette altération est si complète , que les fibres cérébrales s'allongent par la distension et reviennent avec élasticité sur elles-mêmes : dans l'état sain , le simple toucher désorganise le cerveau.

Dans la poitrine , le poumon gauche est profondément altéré et renferme une cavité considérable en suppuration ; au bas-ventre , les intestins sont affectés d'ulcérations nombreuses.

Analysons encore cette observation : elle est un nouvel exemple des désordres lents et gradués que détermine dans l'organe intelligent l'induration morbide de son tissu : chez cette malade des craintes sinistres , des idées peu cohérentes produisent pendant dix-huit mois un délire léger. Après ce temps, l'intelligence s'altère plus profondément, et au bout de trois années, l'imbécillité et la paralysie sont complètes. En rapprochant les symptômes des lésions trouvées sur le cadavre , je dirai que l'adhérence de la méningine à la périphérie du cerveau annonce qu'il y a eu là une forte irritation, qui pendant dix-huit mois , a produit les premiers symptômes du délire ; ensuite, que cette irritation devenue chronique, et pénétrant profondément dans le cerveau , commence, au bout de quelques années, à dénaturer la pulpe cérébrale , qui s'affaisse , se décolore , devient dure et fibreuse : le développement de cette altération porte une atteinte de plus en

plus funeste à l'intelligence et aux mouvemens : c'est alors qu'une affection accidentelle , le scorbut vient terminer l'existence , qui se serait prolongée quelques années de plus , puisque l'endurcissement n'avait encore attaqué qu'une partie du cerveau.

La maladie profonde du poumon gauche , comme les ulcérations intestinales , ne sont encore que des complications accidentelles , mais dépendantes l'une de l'autre , et venant très souvent se mêler , comme le scorbut , aux dernières phases de la démence.

Je vais rapporter un second exemple de cette altération lente du cerveau.

Anne Montigny , d'une constitution assez robuste , fait à l'âge de dix-huit ans une chute , dans laquelle le côté gauche du corps est atteint au-dessus des côtes par un morceau de bois fort aigu , qui pénètre assez avant ; il en résulte une plaie , par laquelle la nature souvent bizarre , quoique toujours profonde , fait apparaître la première menstruation : chaque mois cette plaie se r'ouvre pendant quelques jours , et laisse écouler un sang vermeil. Cette fille se marie à l'âge de vingt-cinq ans , a une couche heureuse , et dès lors toute chose re-

prend son cours naturel. Ce n'est que vers l'âge de quarante ans qu'elle commence à devenir inquiète, ombrageuse, s'agitant et pleurant sans motifs, ne voyant autour d'elle que des intentions ou des actes hostiles : six mois plus tard, sa mélancolie dégénère en manie furieuse, et c'est dans cet état qu'elle est conduite à la Salpêtrière en 1815. Après cinq mois d'agitation maniaque, elle devient plus calme ; mais on remarque que sa mémoire est fort altérée, et que chaque jour son intelligence devient plus obtuse ; elle vit encore sept années dans un état complet de nullité intellectuelle, et perd, dans les deux dernières années, l'usage de ses jambes. Le 3 février 1823, elle est atteinte d'une fluxion de poitrine, à laquelle, malgré les secours les plus actifs, elle succombe le troisième jour.

Examen du cadavre : Le crâne est mince et blanc, les membranes du cerveau sont saines et sans adhérence aucune : le cerveau présente un aspect tout particulier ; au lieu d'être, comme à l'ordinaire, marquée de sillons profonds, sa surface est unie : les circonvolutions qui, dans l'état sain, s'isolent facilement les unes des autres, sont collées ensemble, et ne

forment de tout le cerveau , qu'une masse compacte et arrondie : une légère couche de substance grise semble envelopper uniformément la masse cérébrale , sans pénétrer dans aucun sillon ; à l'intérieur , toute la substance blanche est changée en un tissu solide , entièrement fibreux , sur-tout à la base du cerveau. Comme dans le cas précédent , la pulpe cérébrale se déchire en faisceaux longitudinaux , s'allongeant et revenant avec élasticité sur eux-mêmes.

Les deux poumons sont à leur base entièrement enflammés et solides (hépatisés).

Je reconnais à l'adhérence des circonvolutions les unes aux autres , les traces inflammatoires de l'ancienne irritation cérébrale , cause des premiers troubles de l'intelligence : passant ensuite à l'état incurable , cette irritation pénètre dans la profondeur du cerveau , et pendant sept années , dénaturant par un travail lent et gradué la pulpe de l'organe , finit par lui donner la consistance d'un tissu fibreux : les désordres de l'intelligence et de la locomotion suivent les progrès de l'altération morbide , à laquelle l'inflammation des poumons , vient , par une mort prompte

mettre un terme, qui ne pouvait être fort éloigné.

Il serait superflu de rapporter un plus grand nombre de faits, dont les détails pourraient différer plus ou moins de ceux-ci, mais qu'on verrait, dans leur ensemble, présenter des résultats uniformes et constans : ce n'est que sur une multitude d'observations, recueillies avec persévérance pendant plus de huit années, que j'établis dans la folie deux distinctions : sa marche aiguë et curable, sa marche chronique et incurable ; toutes deux caractérisées dans le cerveau par des lésions physiques, que l'article 5^e va faire connaître avec plus de précision. Cependant avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'observer que ces deux états de la folie, peuvent se trouver réunis chez le même malade. Ainsi on voit souvent des aliénés, affectés de démence, éprouver parfois des accès de manie furieuse, plus ou moins longs, dont les retours sont même périodiques et reparaissent à des époques presque fixes. Or, si chez les malades, on trouve après la mort, unis l'un à l'autre, les deux phénomènes organiques auxquels j'attribue le délire aigu et chronique, ces nouvelles preuves ne doivent-

elles pas sanctionner par leur double autorité les considérations que je viens d'exposer ? Je ne puis m'empêcher d'en rapporter un exemple bien remarquable.

Une femme, nommée Mairet, avait jusqu'à l'âge de 45 ans, joui d'une assez bonne santé, malgré une constitution faible et délicate : vers cette époque des chagrins domestiques lui font perdre la raison, et elle est amenée en 1809, à l'hospice de la Salpêtrière : atteinte d'une manie furieuse, dont l'accès dure 7 à 8 mois, elle devient calme ensuite pendant quelque temps. En 1810 et 1811, nouvel apparition de l'accès maniaque, suivi également de tranquillité quelques mois après : les mêmes accès se renouvellent régulièrement chaque année, jusqu'en 1818. A cette époque, l'intelligence restée presque saine, au milieu de ces secousses périodiques, devient lente et paresseuse, la mémoire se trouble, et la malade a peine à articuler quelques mots : toute sa constitution semble atteinte d'un affaissement général. Pendant cinq années, cet état de démence devient de plus en plus alarmant, et cependant il ne survient, pendant ce long laps de temps, aucun accès de manie. En

1822, nouvelle explosion de la fureur, accompagnée d'une extrême agitation ; quinze jours après l'invasion de ce nouvel accès, la malade devient brusquement tranquille, et deux jours après, elle succombe dans un état de léthargie profonde.

Examen du cadavre : Les membranes du cerveau, les deux méninges sont saines à la partie postérieure ; mais vers la région frontale, la méningine est épaissie, opaque, soulevée par une exsudation albumineuse, fortement adhérente à la substance du cerveau sous-jacente : dans cette région frontale, la substance grise est d'un rouge très foncé, désorganisée et ramollie en plusieurs endroits ; cette rougeur et cette mollesse s'étendent également à toute la périphérie du cerveau, bien qu'elles n'y soient pas aussi prononcées qu'à la région frontale ; cependant, vers la partie postérieure des deux lobes, plusieurs circonvolutions sont aussi entièrement ramollies et réduites en un putrilage livide. Cet état inflammatoire de tout l'extérieur du cerveau, en lui donnant une rougeur et une mollesse qui ne lui sont pas ordinaires, contraste bien plus sensiblement avec la blancheur et la du-

reté de la substance intérieure, qui, vers les couches optiques et dans les corps striés, est convertie en un tissu entièrement fibreux et élastique. Cette dernière désorganisation ressemble en tout point à celle décrite dans la précédente observation.

Comparons maintenant les résultats de l'autopsie avec les symptômes et les phases du délire, et analysons les uns par les autres.

Chez cette aliénée il y a deux délires fort différens : l'un revenant par accès de fureur périodique et conservant jusqu'à la fin son intensité, l'autre dégénéré en démence et en un affaissement moral, toujours croissant.

Je reconnais la cause physique du premier délire dans l'irritation dont le pourtour du cerveau est le siège, irritation tantôt aiguë, tantôt chronique, s'exaltant en accès presque réguliers, et dont je démontre l'ancienneté et la *chronicité* par l'épaississement de la méninge vers la région frontale, et son adhérence inflammatoire à la substance cérébrale. De plus, je vois, dans la rougeur de la substance grise et dans la décomposition purulente de certaines parties les traces du dernier accès ma-

niaque, se terminant par une inflammation cérébrale subite éclatant le quinzième jour de l'accès, et causant d'abord le calme, puis la mort au bout de deux jours : et je résume tout ce qui regarde ce premier point, en disant que le pourtour du cerveau a été long-tems le siège d'une irritation, tantôt plus vive, tantôt plus calme, mais périodique ; et qu'il a fini par s'enflammer dans le dernier accès, comme l'attestent les ramollissemens partiels dont la substance grise présente de nombreuses traces.

Or, pendant qu'à l'extérieur cet organe était ainsi affecté d'une maladie produisant les accès du délire maniaque, il devenait vers sa base et dans sa profondeur le siège d'une affection toute contraire, d'une induration fibreuse, qui pendant longues années envahissant successivement les parties centrales indiquées plus haut, faisait croître à l'intérieur la démence, pendant qu'à l'extérieur le délire aigu conservait sa première intensité : et il est probable que l'état de démence serait devenu plus complet encore, si l'irritation extérieure du cerveau ne s'était pas, dans le dernier accès, terminée par une inflammation rapidement mortelle.

Les faits que je viens d'exposer, et qui chaque jour s'offrent à l'observation quand elle a su, par une attention continue, se familiariser avec les difficultés de ces recherches, suffisent en ce moment, pour mettre dans tout leur jour, les deux principales lésions produisant les troubles intellectuels : 1° la rougeur et l'injection morbides du cerveau, signes de son irritation ; 2° l'induration plus ou moins fibreuse de cet organe, causant l'affaissement intellectuel. Il faut maintenant indiquer quels sont les caractères anatomiques de ces deux altérations.

ARTICLE III.

Caractères anatomiques de l'irritation et de l'induration du cerveau.

Dans chacune des deux substances qui forment le cerveau, dans la substance grise et la substance blanche, les altérations présentent un aspect différent.

I. *Altérations de la substance grise.* Dans cette substance, l'afflux du sang nécessaire à produire une irritation capable de causer le délire, détermine une décomposition toute

particulière en vertu de laquelle on peut y distinguer trois couches :

1^o La première de ces couches, en procédant de dedans en dehors , contiguë à la substance blanche, conserve sa teinte grisâtre , à peu près naturelle :

2^o La seconde , plus épaisse, d'un rouge vif ou violet , semble uniquement formée de vaisseaux sanguins fortement engorgés : c'est dans cette couche que je place le siège de tous les phénomènes d'exaltation intellectuelle , lorsqu'elle est très rouge : sa consistance varie suivant l'état plus ou moins avancé de la maladie ; dans le début , elle est plus ferme , et vers la fin elle devient plus molle :

3^o La troisième couche , beaucoup plus mince est pâle , blanchâtre et ressemble à une exsudation albumineuse : elle s'enlève facilement , en la grattant avec le dos du scalpel , et laisse apercevoir sous elle la seconde couche , ordinairement très rouge.

Dans l'état sain , on ne saurait distinguer ces trois couches dans la substance grise : et si dans son Anatomie, Vicq d'Azir en décrit deux pour cette substance , il est fort douteux que ses observations aient été faites sur des cerveaux sains.

Le phénomène le plus remarquable est cette coloration rouge ou violette de la seconde couche, résultat d'une concentration active du sang dans ce tissu vasculaire, où sa présence exalte l'énergie de ces parties et produit le délire et toutes les explosions de la manie. Quand le délire s'affaisse et devient chronique, cette coloration rouge subit aussi une modification remarquable ; elle devient brunâtre, et la substance est presque ramollie : je regarde ce moment comme le passage à une résolution favorable, et c'est sur-tout alors que l'art doit favoriser cette tendance à la guérison et en profiter habilement (1) : si on laisse écouler ce tems, l'irritation va passer au type incurable ; la substance grise, altérée, décomposée par le long séjour du sang, s'affaisse, perd de sa couleur, devient blanchâtre, puis blanche, et finit par subir l'induration générale du cerveau : l'intelligence suivant à la trace la déformation organique, d'exaltée qu'elle était devient faible, se trouble, s'altère, s'anéantit.

(1) Je ne puis qu'indiquer ici cette vérité qui doit ouvrir les yeux sur le vrai traitement de la folie ; elle sera développée ailleurs.

II. *Altérations de la substance blanche du cerveau.* Nous observons ici le même rapport entre la nature des lésions et celle du délire : seulement la substance blanche étant plus compacte que la substance grise, l'injection sanguine a plus de peine à y pénétrer, et produit des phénomènes d'irritation moins appréciables que dans l'autre substance : cependant voici à quels signes on peut les reconnaître : la couleur blanche est remplacée par une couleur livide, il y a commencement de ramollissement brunâtre, ou quelquefois jaune, et l'on observe des taches noires, des ecchymoses plus ou moins étendues : un des effets les plus constans de l'irritation dans la substance blanche, est d'y détruire la disposition des fibres cérébrales, assez apparente dans l'état sain.

Si ce premier degré de maladie ne s'arrête pas, arrive une véritable inflammation de la substance blanche qui se ramollit entièrement, devient verdâtre et diffluente, et dont la suite est une prompte mort, avec tous les symptômes apoplectiques : les deux premières observations que j'ai rapportées en sont de frappans exemples : si l'irritation rétrograde et se dissipe,

le délire se calme, et l'intelligence reparait saine ; quand au contraire l'irritation dégénère en incurabilité, la substance blanche subit la même induration que la substance grise, mais à un degré bien plus prononcé, comme on l'a pu voir dans les 3^e, 4^e et 5^e observation.

Résumons les résultats de ces recherches :

Le cerveau, comme tous les autres organes, s'irrite, s'enflamme, se désorganise : comme eux, il est malade partiellement, ou en totalité : l'action du penser, la fonction cérébrale est troublée, exaltée, anéantie, suivant la nature, l'étendue, la profondeur des altérations du cerveau.

L'irritation de la pulpe cérébrale, telle que nous la venons de décrire, est l'affection spéciale produisant : 1^o le délire furieux, lorsqu'elle est violente, lorsqu'il y a rougeur et injection morbides de cette pulpe ; 2^o les monomanies, lorsqu'il n'y a qu'une partie de l'organe affecté ; 3^o le délire chronique, la démence, l'imbécillité, lorsque l'irritation est dégénérée en une déformation incurable, que je nomme induration du cerveau ; déformation notable, sur-tout chez les idiots.

En remontant ainsi des lésions de l'organe vers les symptômes de ses maladies, il n'est plus permis de regarder ce qu'on appelle manie, mélancolie, démence, comme trois affections différentes, mais comme trois périodes de la même maladie, périodes qui cependant embrassent toujours un espace de temps considérable.

Il faut reconnaître encore qu'un des caractères particuliers de l'irritation cérébrale, est sa facilité à devenir chronique, et par là incurable; cette disposition est inhérente au cerveau lui-même : il n'est pas d'organe plus disposé aux impressions et aux habitudes.

Si l'on étendait les mêmes recherches aux différentes parties du système nerveux, et qu'on embrassât d'un seul coup d'œil l'ensemble de leurs fonctions, de leurs maladies et de leur structure anatomique, on arriverait à des résultats aussi nouveaux que positifs : on verrait que l'inflammation, ou même l'irritation de la pulpe nerveuse, qui sont, dans le cerveau, délire et état comateux, sont tic douloureux de la face dans le nerf maxillaire, sciatique dans le nerf sciatique, etc. J'ajouterai ici une réflexion relative à l'épilepsie :

je suis en droit de penser qu'elle est produite par deux lésions bien différentes, quoique leur siège soit le même. Je crois pouvoir dire qu'il y a des épilepsies qui reconnaissent pour cause une irritation chronique des portions nerveuses les plus sensibles de la protubérance annulaire et du commencement du rachidion ; et qu'il est d'autres épilepsies résultant d'une induration incurable et plus ou moins avancée de ces mêmes parties : or, l'induration faisant toujours de nouveaux progrès, multiplie le retour des attaques, et cause enfin la mort. Et si l'on me demande comment une altération organique peut être intermittente, causer des accès périodiques, elle qui est toujours continue, je répondrai que l'intermittence et le repos sont inhérens à tout le système nerveux de relation, qui n'agit que pendant la moitié de la vie de l'homme, etc., etc.

Mais quittons ce sujet qui nous mènerait trop loin, pour ne nous occuper que des désordres intellectuels : ces investigations morbides serviront au moins à donner plus de sévérité au langage propre à désigner ces désordres : ainsi, au lieu de se servir du terme folie, alié-

nation mentale , on devra désormais dire la cérébrie , une maladie du cerveau ; de même qu'on appelle une maladie d'estomac gastrite, une maladie des poumons pneumonite , etc. Cette rigueur des mots est l'expression forcée de la certitude des connaissances.

Disons plus : la précision des termes en toutes choses , science , morale , politique , est la logique parlée et en action : jusqu'à présent les termes abstraits et figurés ont été des nécessités qu'il a fallu subir , parce qu'on a parlé avant de connaître ; et pour désigner ce qu'on ne connaissait pas , on a fabriqué des termes approximatifs , supposés , ou vides de sens , qui ont eu force de science , et ont tué le raisonnement.

Les temps sont venus de penser autrement : et pour ne pas nous écarter de notre sujet actuel , nous verrons au chapitre suivant , et sur-tout au 9^e , combien est salulaire cette rigueur des mots dans les recherches difficiles , puisqu'en voulant classer les désordres de la pensée d'après leurs causes physiques , nous arriverons presque malgré nous à mettre en ordre la raison.

CHAPITRE VII.

Classification anatomique des désordres intellectuels.

De la cérébrie et de ses divisions.

Certes il faut rendre hommage aux observateurs généreux, qui, sans se décourager du désolant spectacle de l'homme en délire, osèrent croire les premiers, qu'il y avait là de profondes leçons, et les commencèrent, peut-être sans le savoir, en soumettant à une classification régulière tant d'égaremens et de fureurs. Il faut encore reconnaître qu'ils firent beaucoup pour la science humaine, en classant et en dénommant tous ces désordres, soit d'après leur allure et leur aspect extérieurs, soit suivant le sujet même

du délire : lorsqu'il fut sombre ou gai , forcené ou calme , extravagant ou presque raisonnable , lorsqu'il roula sur un seul ou sur tous les sujets , des désignations différentes exprimèrent ces divers états ; et il y eut la mélancolie , la fureur maniaque , la démence , la monomanie , et mille autres distinctions qu'on pourrait multiplier à l'infini , puisque l'homme a le privilège de raisonner , et par conséquent de délirer sur tous les sujets.

Mais au point où nous sommes parvenus , ces distinctions ne sont plus suffisantes : après être descendus au fond du délire , et avoir reconnu ses causes physiques , il faut partir de cette base nouvelle , pour nous élever à de nouveaux résultats.

Nous allons , dans ce chapitre , exposer la classification qui nous semble la plus conforme aux investigations anatomiques auxquelles nous venons de nous livrer : nous considérerons les troubles de l'intelligence comme conséquences et symptômes de l'irritation et de l'induration cérébrales , que nous avons décrites.

Cette exposition sera courte , parce qu'il y a peu de développemens à lui donner dans cet

ouvrage : mais au chapitre neuvième, nous serons heureux de pouvoir faire connaître une classification plus large et plus élevée, en distinguant les désordres de l'intelligence d'après leurs rapports et leur dépendance avec la conscience : tout bizarre qu'il puisse paraître, ce mode d'investigation n'en est pas un des moins sûrs pour pénétrer tout l'homme intelligent ou en délire.

La première classification est plus minutieuse et se traîne sur les organes : la seconde est plus psychologique et nous plaît davantage : elle trouvera sa place naturelle à l'article conscience, dont-elle sera l'analyse.

Ajoutons que notre tableau indicatif des différens degrés des infirmités mentales, pourrait encore servir de classification, si l'on tenait beaucoup aux dénominations anciennes ; au moins il leur aura donné une signification plus précise.

*Classification des désordres intellectuels d'après
l'irritation et l'induration cérébrales.*

Anciennes dénominations correspondantes.

La cérébrie est (folie). (1)	1° AIGUE : Irritation violente du cerveau.	1° Manie furieuse.
	2° CHRONIQUE : Induration <i>id.</i>	2° Démence, imbécillité, idiotisme.
	3° PARTIELLE : Irritation d'une partie du cerveau.	5° Monomanie, suicide, manie sans délire, mélancolie.
	4° SYMPATHIQUE : Réaction des viscères sur le cerveau.	4° Hypochondrie, hystérie.

Maintenant, donnons quelques développemens à chacune de ces distinctions.

ARTICLE PREMIER.

Cérébrie aiguë : manie furieuse.

D'après la nature et le caractère de l'affection morbide, qui, dans le cerveau, produit le

(1) Je donne le nom de cérébrie à la folie, à l'irritation du cerveau, réservant celui de cérébrite pour désigner l'inflammation du même organe, son ramollissement.

délire furieux, j'appelle cérébrie aiguë, l'état maniaque dans lequel les désordres de toutes les facultés apparaissent les plus violens :
« Le prélude des accès de manie se marque
» par des gestes insolites, par des irrégularités
» dans la contenance et dans les mouvemens
» du corps : l'insensé tient quelquefois la tête
» élevée et ses regards fixés vers le ciel ; il
» parle à voix basse, se promène, s'arrête
» tour à tour avec un air d'admiration ou de
» recueillement profond. Dans d'autres alié-
» nés, ce sont les vains excès d'une humeur
» joviale, ou des éclats de rire immodérés,
» quelquefois, comme si la nature se plai-
» sait aux contrastes, il se manifeste une taci-
» turnité sombre, une effusion de larmes sans
» cause connue, ou même une tristesse con-
» centrée et des angoisses extrêmes : dans d'au-
» tres cas, la rougeur subite des yeux, le
» regard étincelant, le coloris des joues, une
» loquacité exubérante, font présager l'ex-
» plosion de l'accès : c'est par des visions exta-
» tiques durant la nuit, que préludent souvent
» les accès de dévotion maniaque ; c'est aussi
» quelquefois par des rêves enchanteurs et
» par l'apparition de l'objet aimé sous les

» traits d'une beauté ravissante, que la manie
» par amour éclate avec fureur, après des
» intervalles, plus ou moins longs, de calme
» et de raison : » (PINEL : *Traité de la Manie*.
1800.)

Frappant de vérité, ce tableau des préludes de la cérébrie violente est également vrai pour toutes les phases de cette affection : quel qu'en soit le sujet ou la cause, son trait distinctif est l'exaltation : il y a extravagance dans tous les souvenirs, comme dans les impressions ; l'attention est nulle, et la volonté n'est plus qu'une explosion mobile et passagère, comme la rapidité des sensations qui se heurtent et se succèdent : il est encore un autre symptôme distinctif, mais obscur et difficile à observer : c'est que le furieux ne parle jamais de la cause primitive de son délire, et l'indique en allusions plus ou moins éloignées. Ainsi, lorsque l'amour et ses funestes angoisses font éclater la manie, sa triste victime ne prononcera jamais le nom de celle qui fait tout son mal ; la nommer, penser à elle, serait un effort d'attention dont le malheureux est incapable : mais s'il embrasse ou frappe un arbre, un mur, croyez

bien que c'est encore à elle que , malgré lui , s'adressent ces extravagances : s'il prononce un nom quelconque , c'est encore elle qu'il nomme en croyance , pour oublier à l'instant le nom qui vient de lui échapper ; on dirait sa douleur si vive qu'il ne peut plus la sentir , qu'elle semble se répandre hors de lui et s'exhaler en folies : quand elle rentrera, quand il commencera à en avoir conscience , il sera moins délirant : il gagnera d'autant plus en intelligence, que sa souffrance deviendra plus profonde et mieux sentie.

La marche , les intermittences, les complications , la durée de la cérébrie aiguë sont décrits , sous le nom de manie , dans tous les ouvrages élémentaires ; aussi je ne puis les reproduire ici : je n'ai dû m'arrêter que sur deux points nouveaux , d'abord les altérations physiques, ensuite les désordres psychologiques de la cérébrie : entre ces deux sujets se trouve l'histoire des symptômes , dont le tableau est si bien tracé dans l'ouvrage *sur l'aliénation mentale* , qu'il serait aussi inutile que dangereux de s'exposer à quelque comparaison.

ARTICLE II.

Cérébrie chronique : démence , imbécillité , idiotisme.

Tous les symptômes que nous venons de voir dans toute la force de leur exaltation, vont présenter maintenant des traits affaissés et à peine reconnaissables; ce sont ceux des débilités intellectuelles , de la démence , de l'imbécillité et de l'idiotisme.

Symptômes de la démence : « Succession » alternative d'idées isolées, d'émotions légères » et disparates, de mouvemens désordonnés et » d'actes extravagans : oubli de tout état antérieur; abolition ou diminution marquée » de la faculté de percevoir les objets ; oblitération du jugement : inertie ou activité continue sans dessein, propos sans suite et » sans cohérence, oubli des mots propres à » rendre les idées : » (PINEL , ouvrage cité.)

Les symptômes de l'imbécillité ont beaucoup d'analogie avec ceux que je viens de transcrire : « Oblitération plus ou moins ab-

» solue des fonctions de l'entendement et des
» affections du cœur : quelquefois rêvasseries
» douces avec des sons articulés : d'autres fois
» taciturnité et perte de la parole par défaut
» d'idées : certains imbécilles sont doux, et
» d'autres sujets, à des emportemens de violence : » (Même ouvrage).

On reconnaîtra sans peine combien est grande la ressemblance de ces deux maladies, qui même se confondent ici l'une avec l'autre. Je crois avoir été plus rigoureux en assignant à la démence, comme signe caractéristique, la présence de la conscience, dont on observe encore les traces dans cette dégradation : on ne la rencontre plus dans l'imbécillité : c'est ce sentiment de leur décomposition qui donne aux individus en démence leur air luctueux et plaintif.

Dans un sujet aussi difficile, on ne saurait trop s'attacher à des signes bien évidens, afin de fixer aux mots une valeur incontestable.

Le dernier terme de la cérébrie chronique est l'idiotisme, l'anéantissement de la raison, quand même il vient de naissance : car il ne peut être alors que le produit d'une inflammation, qui dans le fœtus, ou dans l'état

d'enfance, a désorganisé le cerveau; puisqu'il résulte de la même altération organique que la démence et l'imbécillité, mais seulement à des degrés variables, il ne peut être séparé de ces deux affections. Cependant il faut reconnaître dans les causes plus profondes, dans son incurabilité innée, et dans la déformation si complète de l'organe cérébral; des raisons suffisantes pour qu'on lui ait assigné une place à part. Je pense que mon tableau analytique, qui marque dans cet état trois degrés différens, la bêtise, la stupidité et l'anéantissement intellectuel, servira mieux que des descriptions, à fixer le sens et la valeur de ce terme, si souvent appliqué à des états bien différens.

ARTICLE III.

Cérébrie (1) partielle. Mélancolie, monomanie, suicide, manie sans délire.

Dans la monomanie, le délire ne porte que

(1) Cérébrie mélancolique, monomane, suicide sans délire.

sur une idée , ou sur une série d'idées constantes : à ce signe unique , ajoutez l'irascibilité de caractère , l'aversion pour le mouvement , la recherche de la solitude , une défiance ombrageuse , une disposition cruelle à donner à tous les événemens de sinistres interprétations , et vous aurez le tableau d'un monomane , livré à toutes ses terreurs maniaques , et tel qu'on le rencontre dans les maisons d'aliénés. Il n'est pas de maladie plus générale dans la société , mais elle n'est là qu'une occulte et légère déraison ; chez les gens du monde , atteints de monomanie , l'occasion fortuite peut seule la faire reconnaître , d'autant plus que chez ces malades , l'intelligence est plus lucide sur tous les sujets , hors un seul , sur lequel il y a fausseté de jugement : j'en connais un exemple bien frappant. Un homme , qui avait rempli et rempli encore des places importantes , s'était imaginé pendant les premiers temps de l'empire , avoir régné , être empereur. Peu de personnes connaissaient ce délire partiel , parce qu'il avait grand soin de le dissimuler : parlait-on beaux-arts , littérature , sciences ? ses idées étaient lumineuses , précises , savantes : si la conversation tombait sur la po-

litique, il se taisait au milieu des personnes qu'il ne connaissait pas : mais s'il se trouvait près de quelque ami initié à son secret, ou de quelque parent dans sa confidence, il lui contait sa grandeur maniaque, et s'en expliquait avec tant d'esprit et de conviction, qu'on ne pouvait que gémir d'une telle infirmité, dans un caractère des plus honorables.

Et remarquons chez cet homme le plus judicieux discernement joint à une volonté presque raisonnable : car s'il eût eu la force de taire entièrement sa chimérique croyance, et de la garder pour lui seul, il n'eût pas été monomane ; s'il l'eût dit au premier venu, il eût été aliéné. C'est donc la volonté surtout qui fait la raison (1).

La monomanie dont nous venons de voir dans la société un exemple à peine sensible,

(1) La volonté suppose un effort continu, une contraction permanente de la fibre cérébrale, de même qu'il n'y a pas de mouvement sans contraction musculaire ; et la fibre musculaire qui se contracte est mouvement, comme la fibre cérébrale qui se contracte est intelligence : concevoir l'un ou l'autre est impossible ; le mieux, est de l'observer et de se taire ; mais j'insiste sur ce mot de contraction, parce qu'il pourrait bien être vrai à la lettre.

se montre à nu dans les maisons d'aliénés ; ils éprouvent le besoin de répéter jusqu'à satiété le sujet de leur délire : les moins fous le cachent encore sous une apparence de bon sens.

Monomanie suicide.

Cette funeste et fréquente maladie ne roule que sur un point, l'irrésistible besoin de se détruire : c'est une subversion monstrueuse, un bouleversement affreux de toutes les lois de l'organisation, qui font de la vie un besoin des plus impérieux, dans tous les êtres qui l'ont reçue. Cependant il ne faut pas s'y tromper : le vrai suicide est bien plus rare qu'on ne pense : car on ne doit pas attribuer à l'envie de se détruire tous les suicides qui reconnaissent pour cause, chez les aliénés, des erreurs de jugement, ou des terreurs paniques ; et ce sont les plus fréquents, comme l'a très bien observé maintes fois M. Esquirol. J'irai plus loin, et je dirai que le besoin raisonné de se détruire est impossible : beaucoup de malades, ou de gens réputés sains de corps et d'esprit, raisonnent, il est vrai, long-

temps d'avance le genre de mort qu'ils se donneront ; mais ils raisonnent déjà sur un délire , ou sur un faux jugement. Un homme est ruiné ; il se tue : existe-t-il quelque liaison, quelque raisonnement entre ces deux événemens ? il n'y a que fausseté d'idées : il s'en prend à sa vie d'un événement où elle n'est pour rien : sa débile intelligence ne peut résister au brisement de son orgueil ; il se tue parce qu'il ne raisonne plus juste : il serait tout aussi raisonnable de s'en prendre à un arbre , ou au premier venu. Qu'on cesse ainsi de couvrir de mots de pitié, ce qui n'est que lâcheté, crime ou délire. Je ne puis admettre qu'une résolution intelligente et généreuse de perdre la vie ; c'est celle qui est dévouement , ou héroïsme ; mais ses noms sont alors bien différens. D'ailleurs il est une loi immortelle , inhérente à chacun , écrite dans tout ce qui a vie , nous enseignant que l'homme n'a pas le droit de défaire ce qu'il ne peut refaire ; (1)

(1) Cette grande loi s'applique aux punitions sociales , et surtout à la peine de mort.

Un homme a tué un autre homme , la société veut être garan-

c'est envain que vous invoquez l'usage ; il n'est que brutalité, et abus de force contre les êtres animés , comme le suicide n'est contre soi qu'une infamie, pour laquelle à défaut des

tie et vengeance, elle a droit de le punir. Mais comment doit raisonner son châtement ? Pour être logique, il devrait dire : Je vais te forcer à refaire ce que tu as défait, ensuite je te punirai pour l'avoir défait ; mais ici il y a impossibilité de réparer la mort ; dans l'impuissance de la réparation, il faut un équivalent : vous, vous tuez le coupable ; c'est plus court ; mais c'est raisonner de travers. Pour être conséquens, vous devriez faire servir au moins la vie entière du criminel à réparer envers la société l'outrage qu'il lui a fait. Le punir par la mort, c'est le punir un instant ; car, mourir est un parti bientôt pris, quand il n'y a plus à reculer ; c'est donc un supplice de quelques heures, peut-être moins encore.

Cette première faute de raisonnement en amène de suite une autre non moins grave, c'est qu'en le tuant, au lieu d'une réparation, vous avez une perte de plus, vous enlevez à la société, comme au criminel, tout moyen de réparation ou de repentir.

Tels sont les premiers effets de la faute de logique, et les autres vont suivre et se développer dans leurs funestes conséquences. Vous voulez effrayer, prévenir, vous ne faites qu'exciter une lâche curiosité, et qu'habituer au sang. Si vous inspiriez la terreur, chacun fuirait épouvanté, et le jour du supplice, il n'y aurait que le bourreau, sa victime, son consolateur, et le silence, premier pas vers l'éternité. Voyez au contraire la foule se ruer avide à vos exécutions ; elle n'aura pas assez d'yeux pour voir ! Les angoisses d'un mourant, la chute d'une tête, le jail-

lois , l'opinion devrait inventer une nouvelle flétrissure. S'il y a quelque honneur sur la terre, réservons-le aux âmes fortes qui luttent contre les grandes infortunes, et finissent par

lisement du sang , digne et noble spectacle que vous donnez à un peuple à former et à instruire. Sachez donc que punir par la mort, c'est autoriser la mort, c'est l'enseigner, peut-être ! Ah ! mille fois honneur à cette législation dont la sagesse n'avait pas voulu prévoir le parricide ! elle voyait plus loin que vous.

Mais c'est peu d'être immorale, votre peine de mort est encore criminelle ; souvent elle frappe ou peut frapper un innocent , et de tels exemples retentissent encore d'une funeste célébrité : de terribles noms sont sortis de leurs cercueils , pour venir vous apprendre que les preuves peuvent avoir une apparence mensongère. Et croyez-vous peut-être , qu'il suffise , quelques vingt ans plus tard , de réhabiliter la mémoire de la victime ? Ce repentir d'appareil , cette désolation de commande rendront-ils la chair à ses os , et les feront-ils renaître de la tombe ? Je veux bien que vous soyez absous aux yeux des hommes ; mais l'êtes-vous à vous-mêmes ? Et parce que vous vous serez réunis douze ou quinze , en robes noires ou rouges , et que de bonne foi , et croyant bien faire , vous aurez envoyé à l'échafaud un homme , que plus tard on reconnaîtra innocent , serez-vous moins coupables à votre conscience , que si vous l'aviez tué vous-mêmes , que si , de votre propre main vous lui aviez enfoncé le glaive dans le flanc ? Votre justice ne pèsera-t-elle pas sur votre vie entière , et une ombre ne viendra-t-elle jamais vous apparaître vengeresse ! Tremblez donc en vos arrêts irréparables : il y a là une responsabilité au-dessus de l'homme. Encore , si vous pouviez rendre

les soumettre. L'histoire a beau vouloir absoudre Caton ; il ne fut qu'un illustre insensé : s'il eût eu au cœur ce brûlant amour de patrie, dont on prétend honorer sa fin , il eût mieux

la vie au malheureux, il n'y aurait que faute ; votre repentir ferait le reste , et vous pourriez entendre au moins votre victime vous pardonner !

Vanité des raisons humaines ! avec quoi sont fait ces arrêts irréparables ? avec des preuves qui peuvent être fausses , avec des probabilités plus incertaines encore ! Et notez que ces probabilités ont été soumises à des calculs mathématiques ; comme si le mot seul n'était pas tout ce qu'il y a de plus anti-mathématique. Un nombre de probabilités, quel qu'il soit , ferait-il jamais une certitude ? Le résultat logique est inverse, et plus il y a de probabilités, plus il y a d'incertitudes ; car jamais des milliers de mensonges ne feront une vérité, jamais des milliers de nuits ne feront un jour. Condorcet et La Place ont essayé en ce genre tout ce qu'on peut tenter. Malgré ces grands noms , c'est abus de mathématiques : la géométrie, l'algèbre, ne calculent pas des incertitudes, et eux-mêmes en ont donné d'immortels exemples.

Osez donc maintenant, avec vos preuves, avec vos probabilités, rendre des arrêts de mort ! Osez donc soutenir que votre peine n'est pas outrage aux lois divines et humaines ! Est-ce en vain que l'Évangile vous dit : tu ne tueras pas ? Et si le cri de Dieu ne peut retentir à votre cœur, au moins raisonnez juste , et reconnaissez que votre punition est immorale, en ce qu'elle habitude au sang, funeste en ce qu'elle peut frapper un être non coupable, absurde enfin, parce qu'elle est faite de logique ; ce qui veut tout dire.

fait sans doute que de donner à l'univers le triste spectacle de son stérile désespoir : croyons plutôt qu'il s'est tué par démence , au moins on pourra le plaindre , mais l'imiter, jamais.

Le besoin de se détruire me paraît, chez les aliénés , dépendre d'une altération profonde des organes de l'instinct ; et le cerveau ne serait alors qu'un agent secondaire et l'exécuteur de déterminations funestes, dont le point de départ serait plus profond : il existe en effet dans le corps un autre appareil nerveux, chargé de veiller sur la vie , et dont aucun physiologiste n'a pu encore bien déterminer les fonctions et les maladies. C'est le système nerveux de la vie nutritive , signalé déjà par Buffon , Bordeu et Bichat, et à l'observation duquel ce dernier doit sur-tout ses plus heureuses inspirations. Au chapitre suivant nous essayerons de nous éclairer de toutes ces lumières.

La manie sans délire , cette incompréhensible et infernale perversion qui pousse l'homme à tuer sans motifs , est une atrocité raffinée , une rage aveugle à faire sur autrui ce que le suicide fait sur lui-même : pour l'honneur de l'espèce humaine , soutenons que cette mons-

truosité n'existe pas , et couvrons-la d'un voile salutaire : il est des choses qu'il faut savoir ne pas écrire, car c'est les enseigner plus qu'on ne pense.

ARTICLE IV.

Cérébrie sympathique chez l'homme. (Hypocondrie.)

Dans la société , rien de plus ordinaire que les symptômes d'hypochondrie légère, que ces soins minutieux, ces plaintes continuelles avec une santé florissante, ces inquiétudes puériles, ou ces terreurs profondes pour des souffrances imaginaires , sujet inépuisable de comique et de raillerie. Mais quand c'est maladie complète, la scène change , et c'est spectacle à navrer l'âme. D'abord les nausées, le dégoût des alimens ou l'appétit vorace, le gonflement et les pulsations irrégulières de l'abdomen , la douleur gravative de l'estomac après le moindre repas , les souffrances profondes dans les entrailles , annoncent assez de sérieux déränge-

ment dans les organes de la digestion : puis viennent bientôt ces sentimens irréguliers de froid et de chaud , ces anxiétés mortelles, ces palpitations de cœur , ces difficultés de respirer, ces étourdissemens, enfin ces sombres et âpres inégalités de caractère, cette terreur et cette désolation concentrées, qui font de la vie une torture de chaque moment.

Ici c'est dans l'appareil nerveux du bas-ventre qu'il faut reconnaître le siège primitif du mal; et le trouble des idées et des autres fonctions ne paraît que secondaire.

ARTICLE V.

Cérébrie sympathique chez la femme. (Hystérie.)

A peine la jeune fille est nubile , un nouvel appareil organique devient à son insu le foyer mystérieux de ses pensées , de ses sentimens les plus secrets, et l'invisible moteur de toutes ses actions. Un instinct confus vient lui révéler

sa vocation, lui en faire deviner toutes les conséquences, et dès lors, le choix de celui qu'elle doit admettre en son cœur devient l'histoire de toute sa vie : plus son intelligence est vive et pénétrante, plus elle s'échauffe en sentimens brûlans, et lui fait désirer en celui qu'elle veut aimer : car elle sent au-delà de l'homme; elle sent en finesse, ce qu'il a en force : bienheureux qui recevra son âme ; il vivra, quand les autres ne font que végéter. Mais , en attendant , la voilà par momens presque folle ; la voilà avec sa pâleur et sa rougeur subites, ses pleurs et ses rires involontaires, ses élans de tendresse vague, de frayeurs , d'espérance , la voilà si mollement bercée de toutes ces illusions de la jeune vie , que la réalité viendra sitôt flétrir.

Chez d'autres , c'est maladie profonde : des vertiges, des engourdissemens, des éclats de rire immodérés, des larmes abondantes, des sanglots convulsifs , une mobilité électrique , une tristesse concentrée, puis le sentiment d'une boule qui remonte à la gorge , et qui étrangle , la perte de la connaissance, les convulsions des membres et du corps, la suspension des battemens du cœur et de la respiration , font une

mort par excès de vie , que la nature est prompte à guérir.

L'intelligence ne reste pas immobile au milieu de cette secousse organique ; elle suit ses oscillations et ses tumultes ; les idées deviennent bizarres , les désirs étranges , le délire léger et rêveur : parfois les impulsions sont tellement irrésistibles , que la volonté ne peut plus les contenir , et c'est alors extravagance et folie. Voulez vous un illustre exemple de ces puissantes et énergiques influences des organes sur l'intelligence , de ces combats internes , de ces désordres si dramatiques , dont le génie de la scène devrait enfin avertir ou effrayer les hommes ? Analysez cette Phèdre si pathétique et si profonde : pourquoi malgré ces emportemens , sa douleur reste-t-elle *vertueuse* ? c'est que son intelligence n'est pour rien dans ce transport qui la bouleverse et qu'elle ignore : c'est que sa volonté , long-temps raidie contre l'impulsion qui l'entraîne , jette un cri de terreur en ne se voyant plus que le servile instrument d'organes irrités et impatiens : la conscience de la chute , la violence et l'impuissance du combat , voilà ce qui fait l'excuse du

crime, et la vertu de la honte? Et voilà aussi tout le génie de Racine : quelle profondeur de science! En vain, elle appelle à son aide la colère et les rigueurs, dernières et impuissantes armes d'une âme qui se sent succomber ; un moment, un regard suffisent à les briser : celui qu'elle veut et qu'elle fuit, que devaient-elle quand elle le voit? Son corps n'est plus que frémissement, sa colère déclaration brûlante, ses invectives passion frénétique, et tout son être obéit en aveugle à de dévorans désirs, contre lesquels sa raison s'est consumée en vains efforts ; c'est Phèdre tout entière à ses fureurs!

On va chercher dans l'histoire ces faits mémorables plus propres à étonner qu'à instruire sur la scène : c'est encore une des serviles traditions de l'art dramatique : qu'il laisse là ses éternels empereurs, rois ou princes, pour descendre dans l'homme de chaque jour; et puisqu'il n'y a plus aujourd'hui de distinction que pour les pensées et pour les actions, qu'il sache y trouver en combats contre lui-même, tout ce qui peut le corriger ou l'ennoblir.

Mais cette science humaine, ce n'est pas dans

les livres qu'on la trouve : il faut tourner et retourner l'homme, en commençant par sa peau, et ne s'arrêtant qu'à ses dernières profondeurs.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil général sur les fonctions de la vie , leur division , leurs influences physiques , et quelques-unes de leurs conséquences morales.

Nous venons déjà de rencontrer quelques-uns de ces grands ébranlemens de facultés , qui présagent les passions , devant lesquelles nous allons bientôt nous trouver : mais , fidèles à notre méthode , faisons pour l'homme moral ce que nous venons de tenter pour l'homme intelligent : observons d'abord , dans les organes eux-mêmes , dans leur disposition , leurs influences réciproques ou leurs réactions sympathiques , l'origine éloignée des excitations ,

et des transports les plus violens , de même que c'est dans le cerveau même que nous avons été chercher les premiers élémens intellectuels. D'ailleurs l'intelligence et les passions tenant ensemble par les liens les plus forts et les plus secrets , et ces dernières formant le passage naturel de notre sujet au développement de l'homme social , auquel nous arriverons ensuite, il devient nécessaire, avant d'aller plus loin , de jeter un dernier regard sur l'homme physique.

Tous ceux qui l'ont étudié de près , ont signalé ces énergiques influences des organes sur le moral ; mais entraînés par leurs propres observations , les uns ont voulu tout attribuer à l'organisme , quand d'autres lui ont tout refusé : reste donc à faire une juste application de ce qu'ils ont pu voir , comme à rechercher ce que cette fâcheuse exclusion a dû méconnaître.

Chez l'homme, le tronc renferme les organes les plus nécessaires à la vie, ceux qui le nourrissent et le font renaître. La fonction de se nourrir se compose d'une série d'autres fonctions secondaires et successives, dont le dernier résultat est de convertir le principe alimentaire

en des conditions telles qu'il devient vie. Ainsi, des viscères digérans où s'opère le premier travail qui décompose l'utile ou l'inutile de l'aliment, le principe nourrissant sorti en substance lactée, va se mêler au sang des veines, et subir dans le foie ses premières élaborations. Dans les poumons, il arrive avec le sang noir; mais là, l'action de l'oxygène de l'air, la respiration lui donne une couleur, une vie nouvelle; il devient sang rouge, sang artériel; il est *chair coulante* (1), et bientôt lancé par le cœur dans les dernières extrémités du corps, il y subit l'inconcevable métamorphose, en vertu de laquelle il devient l'organe qu'il traverse, et se dépouillant de sa qualité vivifiante, il retourne sang noir aux cavités droites du cœur. Ce mécanisme, à confondre la pensée, est d'autant plus merveilleux, qu'il est mécanisme vivant, et, qu'à chaque seconde il est vie nouvelle.

La nutrition porte avec elle sa conséquence immédiate, le besoin de donner la vie, car reproduire n'est qu'un excès de vie. On peut donc dire avec raison que tous les organes de

(1) Borden.

la poitrine, du ventre et du bassin, remplissent des fonctions secondaires à la nutrition, et ne sont qu'une complication ou une conséquence de cette fonction éminemment conservatrice.

Dans sa prévoyance, la nature a su la mettre à l'abri des caprices de l'homme et des écarts de sa volonté. Ainsi la volonté est sans influence sur les mouvemens du cœur, sur l'action de l'estomac, sur l'énergie des organes qui donnent la vie. Elle n'exerce qu'une action momentanée sur la respiration : en vain la volonté seule voudrait suspendre trop long-tems l'action des poumons : une salutaire syncope viendrait bientôt la terrasser; et rendre à ces organes leur libre exercice. Sans cette précaution, l'homme eût fait des plus importantes fonctions déplorable usage, et funeste abus. Pour mourir, il lui aurait suffi de vouloir, et à l'instant les battemens du cœur auraient cessé : du plaisir et de l'attrait nécessaire à reproduire, il aurait bientôt fait dégoût et douleur ; ces fonctions sont sagesse dans les mains de la nature : dans celles de l'homme elles seraient devenues délire et néant.

Ainsi, voilà l'intelligence sans pouvoir sur les organes les plus nombreux et les plus

essentiels à la vie ; elle n'a d'action que sur les sens et sur les membres , instruments nécessaires aux rapports. Maintenant, si le cœur bat sans relâche , si l'estomac digère , si les poumons respirent , si les organes reproducteurs s'éveillent en leur tems à leurs fonctions, si l'ensemble et l'harmonie de ces opérations attestent une précision , une science plus qu'humaines , où est le système nerveux présidant à tous ces mouvemens , et les faisant exécuter sans relâche par son influence permanente ? est-ce le cerveau et ses dépendances ? Envain la physiologie expérimentale nous découvre l'action énorme que ces parties exercent sur le reste du corps : ses investigations sont aussi savantes qu'instructives , sans doute ; mais elles sont loin de démontrer que le système nerveux ganglionaire soit sans influence , sans action directe sur les viscères. Si au contraire on s'élève aux vérités générales de la vie , et à l'ensemble des lois qui la régissent , on arrive à des considérations plus larges ; on peut voir alors qu'il est dans les profondeurs du corps un système nerveux admirable , trop méconnu , dont les obscures et silencieuses fonctions ne peuvent

être , en dernier résultat , que l'instinct , que l'amour de la vie , et la garde vigilante des organes conservateurs : c'est l'appareil nerveux des ganglions dont les ramifications nombreuses unissent tous les viscères , dont les centres multipliés sont de petits cerveaux présidant aux fonctions organiques , petits cerveaux ayant une volonté , des sensations , une intelligence différente de la volonté , des sensations , de l'intelligence cérébrales , et dont l'action interne est continue , sans interruption , perceptible seulement dans les maladies , obscure chez l'homme , évidente chez les animaux. Tel est l'instinct , l'intelligence interne , viscérale , dont le cerveau , au lieu d'être réuni en une seule masse , comme celui de l'encéphale , se trouve disséminé en ganglions dans toutes les parties du corps , et quelquefois aggloméré en lobes considérables , sur-tout au cou , à la poitrine , au bas-ventre : système nerveux non moins étonnant que celui des rapports , d'où partent tous ces phénomènes , surnaturels pour ceux qui ne les connaissent pas , ces états nerveux de somnambulisme , de secousses convulsives , d'hystérie , d'hypochondrie , qui ne sont , dans le fait , que

le réveil de l'instinct , ou ses variables degrés de maladie. C'est encore ce système nerveux qui, dans les premières classes animales, remplace l'intelligence qui leur manque , et fait toute la prévoyance de ces êtres si obscurs, qui cependant feraient souvent honte à l'homme s'il les connaissait mieux.

Si nous observons à ce sujet les animaux plus élevés , nous pourrions reconnaître un exemple bien frappant de leur supériorité instinctive. Pourquoi ont-ils sur l'homme le privilège d'éviter les alimens nuisibles ou les substances vénéneuses ? et pourquoi chez nous ces funestes méprises sont-elles si fréquentes ? Si l'intelligence cérébrale guidait dans ce choix, à nous serait la supériorité comme pour le reste des facultés ; mais il n'en est pas ainsi : chez les animaux , l'instinct libre de l'influence cérébrale et supérieure à l'intelligence, s'exerce dans toute sa plénitude ; par lui , l'animal sait prendre ou rejeter ce qui convient le mieux à sa vie ; tel est le bienfait, le privilège de l'instinct, qui, dans ce, cas ne peut être que le résultat d'une réflexion, d'une attention viscérale. Or, où il y a réflexion et attention , il faut bien des organes nerveux

pour ces opérations ; d'ailleurs voyez la disposition anatomique de cet appareil d'organes répondre admirablement à ses fonctions.

Bichat avait cru devoir séparer de ce système les ganglions vertébraux : loin d'expliquer ses motifs, il dit au contraire que ces ganglions *sont d'un aspect extrêmement analogue à celui de la vie organique* : l'aveu est trop naïf pour être relevé. L'anatomie récente, plus exacte et plus positive, a été moins timide (Meckel et Béclard) ; tout ce système nerveux a été réuni dans le même ensemble de structure et de fonctions. Placés sur les deux côtés de la colonne vertébrale, à l'origine de chaque paire nerveuse, les ganglions envoient les cordons qui accompagnent leurs dernières ramifications dans les muscles, où ils portent la sensibilité contractile, pendant que les nerfs de l'encéphale les soumettent à la volonté du cerveau. D'autres ganglions sont situés profondément près des organes les plus importants, les enlacent de leurs plexus nombreux, et unis entre eux, par d'innombrables filets entrecroisés en tout sens, forment des réseaux et des centres variables en étendue et en grosseur. Le plus volumineux de ces cen-

tres est le lobe abdominal, présidant aux fonctions nutritives et reproductrices : ce système nerveux va s'unir ainsi, à chaque instant aux nerfs des sens, et établit ainsi entre le cerveau et les viscères les énergiques influences que nous allons exposer.

D'après ces aperçus rapides , il faut reconnaître dans l'homme les deux grandes distinctions proclamées par tous les physiologistes , les deux êtres bien différents : l'un qui se nourrit et reproduit , l'autre qui se meut et qui pense. Ces deux grands ordres de fonctions , non pas séparées , mais distinctes , ont été nommés vie organique , végétative , instinctive , et vie de rapports , de relation , vie animale : pour être exact , on doit appeler l'une *vie nutritive* , et l'autre *existence cérébrale*. (1)

(1) Vivre , c'est se nourrir et reproduire : les végétaux et les dernières classes animales *vivent*.

Exister , c'est vivre , plus se mouvoir , *ex stare* , se tenir debout , puis les conséquences de la station , qui sont les mouvemens et les rapports. Cette juste application des mots eût épargné à Bichat bien des erreurs , au lieu que le mot *vie* donné par lui indistinctement à ces deux ordres de fonctions , et dont il avait fait

De tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet , Bichat est celui qui , développant avec le plus de bonheur les idées anciennes et modernes , a poursuivi jusque dans ses dernières applications la distinction de ces deux ordres de fonctions , avec une facilité de génie à laquelle il n'a manqué que d'être philosophique et de vieillir. Plus profond , mais moins entraînant , Cabanis établit sur cette distinction les sensations externes et internes : importante division , rejetée de nos jours avec une suffisance qui n'est que faute de savoir ; premier essai qui , appliqué en grand à l'homme moral , religieux et politique , doit devenir le fondement d'une science grande et imprévue , et dont le reste de ce livre (nous pouvons le dire dès à présent) ne sera que le développement. Sans cette importante distinction , profondément tracée par la nature , la psychologie ne juge qu'à faux les passions et l'entendement , et méconnaît entièrement l'instinct. C'est à

deux manières d'être , séparées , étrangères l'une à l'autre , l'a entraîné beaucoup trop loin.... Les minéraux *sont*, les végétaux *vivent*, les animaux *existent*.

l'oubli de cette fondamentale observation qu'il est trop juste de renvoyer ces divagations obstinées et savantes à s'entêter sur une seule partie d'un ensemble, qu'il faut embrasser en son entier pour ne laisser échapper aucune vérité.

L'intelligence, par son énorme développement chez l'homme, domine l'instinct, le couvre et le rend si obscur, qu'on serait en droit de douter de sa présence, si l'attentive observation ne venait à découvrir ses constantes et silencieuses merveilles ; si elle n'arrivait à le voir sans cesse agissant, veillant à la conservation, présidant enfin à ces mystères de vie, de sentimens, de peines et de joies profondes, qui ne se manifestent au dehors que dans leurs violences ou leurs désordres, mais qui, une fois sortis de leur obscurité, pareils à un coursier sans frein, comme le dit Platon, ébranlent à leur tour l'intelligence, l'exaltent, la pervertissent et l'entraînent dans leurs délires et leurs fureurs.

Cette grande et difficile étude est connaissance profonde de l'homme moral, c'est par elle qu'il faut commencer pour arriver sûrement à la hauteur des spéculations psycholo-

giques , et loin de les rabaisser , elle les élève encore , et leur donne plus de certitude et de confiance.

Il est donc dans la nécessité de notre sujet, et des développemens qui vont suivre, avant de pénétrer dans le désordre des passions, d'étudier dans les organes eux-mêmes ces troubles légers , ces émotions de chaque instant, ces sourdes et mutuelles influences qui ne sont rien, et qui sont tout l'homme, premiers et irritables élémens dont l'intelligence et les sentimens sont habiles à faire des bouleversemens si profonds. Je vais donc prendre l'homme physique, dans la nudité de ses organes, et parcourir rapidement ces phénomènes d'excitation et de maladie, appelés physiologiques, mais qui exercent une action si puissante sur l'entendement.

Des poumons. Les poumons paraissent peu sensibles; cependant dès qu'ils s'enflamment, une douleur sourde, pongitive, inaccoutumée, annonce à l'intelligence la présence et la maladie de ces organes, dont elle ne s'inquiétait guère ; il les a fallu souffrans , pour qu'elle en eut eu conscience, et voilà leur sensibilité nouvelle devenant perception de douleur au

cerveau ; voilà l'attention commençant à réfléchir à la nécessité de respirer , et aux dangers comme aux bienfaits qu'en reçoit la vie : si la douleur des poumons devient plus vive , si ces organes celluloux et aériens continuent à se dénaturer , à devenir une masse solide et compacte, inabile à respirer, les angoisses d'une pressante suffocation redoublent ; l'intelligence elle-même se dérange, et un délire de quelques jours fait oublier au patient l'imminence du danger , qui, du reste, ne peut être de longue durée ; car la violence même de la maladie rend très prompte la terminaison heureuse ou funeste.

Dans les maladies chroniques de la poitrine, dans ces lentes et profondes désorganisations des poumons, les réactions sur l'intelligence ont un caractère tout particulier ; plus la maladie est grave et étendue, plus les erreurs deviennent nombreuses, et c'est en illusions de santé et d'espérance, en rêves d'avenirs qu'elles viennent cacher à la conscience le fatal dénouement. Les phthisiques , parvenus au dernier terme, se bercent encore des projets les plus chimériques un instant même avant de mourir, et semblent s'endormir au bonheur. De tous

les organes, les poumons sont les seuls qui aient le privilège de ces heureuses illusions aux jours de leurs désorganisations les plus profondes. Serait-ce par ce qu'exempts d'appétits et de besoins, libres des entraves des autres organes, ils échappent aussi aux nécessités de ces besoins, dont la perte ou la perversion réagit en souffrance au cerveau.

Du cœur. C'est un muscle, si vous voulez; mais c'est un muscle qui sent, comme le cerveau est une pulpe qui *pense*; à lui appartiennent les sentimens, comme les sensations sont le partage du cerveau. Entre ces deux organes règne une continuité d'impressions, une réciprocité d'actions et d'influences, dont l'étude et l'analyse seraient l'histoire complète de l'homme physique et moral : nous ne devons ici qu'indiquer quelques points physiologiques de ce sujet, que l'article passions développera dans un essor plus élevé.

Les moindres modifications dans l'action physique du cœur influent déjà sur l'intelligence : ainsi, dès que ses contractions sont plus fortes, plus accélérées et que la circulation sanguine devient plus rapide et plus active, le cerveau éprouve une excitation qui donne plus

d'énergie à la pensée , plus de confiance à la force, plus de résolution aux actions : avoir du cœur est une expression plus vraie qu'on ne pense. Si l'énergie de l'organe dépasse certaines limites et que son volume acquiert un développement morbide, comme dans les anévrysmes, son influence sur le cerveau est réaction d'angoisse et de douleur; le caractère lui-même en reçoit une fatale disposition aux emportemens , à l'exaspération et aux ébranlemens les plus forts pour les causes les plus légères : on dirait qu'il existe au cœur un foyer continu de pénibles et obscures étreintes, qui donnent à l'intelligence une morosité habituelle et une violence irascible et inusitée. La pensée est plus acerbe et les sentimens plus déchirans : c'est en extase ou en brisemens qu'ils se font sentir au cœur. Tels sont les symptômes vagues dont certaines personnes ne peuvent se rendre compte au début des hypertrophies de cet organe : lorsque la maladie est déclarée, ces symptômes perdent de leur intensité habituelle, pour revenir en accès presque réguliers. La nuit, à des heures fixes, et par une influence de causes physiques, qui ont jusqu'à présent échappé à l'observation, les malades

atteints de maladies du cœur, éprouvent des accès de palpitations, de violens battemens, de suffocation et d'angoisses qui interrompent le sommeil ou le rendent impossible : si l'accès n'est pas assez violent pour faire naître le réveil, c'est en songes effrayans et sinistres, en apparitions de cercueils, de tombeaux et de sang, que le paroxysme réagit sur l'intelligence et la poursuit encore de sa présence lugubre, long-temps après le réveil.

Voilà encore la maladie d'un organe éloigné devenant pour le cerveau un foyer permanent de sensations obscures, qui déterminent dans cet organe une série d'idées, de raisonnemens ou d'impuissantes déterminations plus ou moins en rapport avec la douleur interne qui les provoque.

De l'appareil digestif. L'estomac a des besoins, des appétits voraces, qui, dans certains cas, peuvent dégénérer en vraie phrénésie. Dans l'état de civilisation, de tels exemples sont rares : cependant les naufragés de la Méduse ont fait voir à quels excès furieux et révoltans, la faim pousse l'homme aux prises avec la mort. Dans certaines maladies, où l'activité de ce viscère acquiert une incroyable

énergie , on a peine à croire aux impulsions désordonnées qu'un tel besoin fait naître

Le moindre dérangement dans les fonctions digestives cause de suite de la pesanteur, de la douleur au front : une tristesse vague , l'inaptitude au travail , une somnolence légère entravent la pensée. Dans les fortes gastrites on ne peut définir les illusions de goût , d'odorat , de sons bizarres qui remontent sans cesse au cerveau, et deviennent pour lui sensations internes et toujours fausses ; mais admirons ici l'instinct, cette intelligence viscérale qui va reprendre, par cette maladie, une énergie inconnue et veiller avec sollicitude contre tout ce qui pourrait l'aggraver. C'est par son influence que l'organe du goût , la langue se couvre d'une saburre épaisse , qui éteint la faim , et repousse les alimens et sur-tout les boissons alcooliques , si contraires à sa souffrance , pour désirer avidement les boissons douces ou acidulées , propres à la calmer. Cette saburre entretient une soif bienfaisante, qui se complaît à s'abreuver d'abondans liquides , dont la présence amortit l'inflammation de l'organe. L'instinct des malades n'est pas une chimère ; c'est le réveil de l'intelli-

gence viscérale, dont les inspirations sont bien plus sûres que celles du cerveau, et lui demandent si souvent envain des soulagemens que sa vanité refuse, ou ne veut pas comprendre.

Lorsque l'inflammation se propage profondément aux autres viscères de la digestion, les douleurs croissent en intensité et les souffrances sont plus sourdes et plus profondes ; il en résulte abattement , dégoût de la vie ; les biens même de ce monde deviennent ce qu'ils sont, vanité et misère ; voilà l'intelligence rendue plus sage par des douleurs contre lesquelles elle sent son impuissance. Pour la première fois nous voyons ces troubles profonds causer le dégoût de la vie : c'est, je crois, le premier pas vers un bouleversement plus complet, vers le suicide. En effet, si l'affection, qui dans les intestins produit déjà ce singulier symptôme, pénètre plus avant et attaque le système nerveux des ganglions, elle fera naître le besoin de se détruire, que toute physiologie rationnelle ne saurait définir ni comprendre autrement. Car il y a chez les aliénés un genre de suicide, qui est une vraie maladie, guérissant, revenant en accès réguliers, et le plus souvent accomplissant par les calculs les

ingénieux sa funeste détermination. Chez ces malades l'envie de se détruire paraît être une vraie phlegmasie : il n'y a pas jusqu'à leur figure qui ne porte l'expression d'une profonde altération abdominale, et l'observation, comme l'analogie, me font placer le siège primitif de ces inconcevables impulsions dans l'appareil ganglionnaire. Tel serait le vrai suicide des aliénés, c'est-à-dire, la subversion de l'amour de la vie : de même que le cerveau, dont la fonction est de raisonner, délire par ses altérations, de même, les ganglions, dont la fonction est de conserver la vie, deviennent, par leurs maladies, foyer de phénomènes inverses, du besoin de se détruire. Quant au suicide, résultat de la démence ou de défaut de raisonnement, il ne mérite par ce nom, puisque l'homme, en se donnant la mort, est inconséquent avec ce qu'il éprouve.

C'est encore à une affection semblable, mais moins profonde, que par induction, j'attribue la cause première de l'hypochondrie : l'appareil nerveux ganglionnaire étant irrité, communique sa souffrance à tout le canal alimentaire, et envoie au cerveau ses obscures et cruelles douleurs : l'hypochondrie violente est le pre-

mier degré du suicide, et souvent il la suit de près.

Dans les maladies chroniques de l'estomac, telles que les gastrites indolentes, ou même les affections squirrheuses de ce viscère, le cerveau en reçoit une continuité d'impressions qui lui donnent une aigreur mordante, une disposition hostile, une morosité habituelle, se plaisant à contredire, à voir tous les sujets sous de fausses couleurs, et à leur donner de mauvaises interprétations.

De l'appareil générateur.

La puberté est pour l'homme révolution dans tout son être : sa voix devient plus grave, sa contenance plus ferme, sa volonté plus énergique : il vient d'apprendre qu'il ne doit pas vivre seul. Celle qu'il aimera, celle qui doit le comprendre, il la rêve, il la cherche, il la voit partout. Qu'il sera fier d'être le guide de son inexpérience, l'appui de sa faiblesse, le dépositaire de toute son âme ! il ne croit qu'à l'honneur, à l'amitié, à tous les sentimens généreux. Douces chimères d'espérance et de volupté, délicieux enivrement,

élans si brûlans et si rapides , votre souvenir doit encore réchauffer le cœur sous les glaces de l'âge ! d'où naissent ces émotions si tendres, ces nobles illusions , cette heureuse audace , cette virile fierté inconnues jusqu'alors ? pourquoi respire-t-il une plénitude de vie et de forces, devant lesquelles l'avenir et tous ses obstacles s'abaissent ? c'est que des organes endormis viennent de sortir de leur sommeil et l'appellent au rôle que lui destine la création : leur réveil est vive et nécessaire excitation, donnant à l'intelligence une force nouvelle et la poussant en tous sens vers le grand acte conservateur , qu'elle a peine à comprendre.

La même révolution développe chez la femme des sentimens plus vifs , mais plus concentrés ; aussi s'échappent-ils en convulsions : ce nouvel état est pour elle une infirmité périodique dont les approches et les retours influent puissamment sur tout son être : à chaque prélude, son caractère est modifié, irascible, triste , tout son corps lui-même est plus irritable : c'est l'annonce de ces dérangemens plus profonds qui l'attendent , quand elle sera mère. Car alors l'appareil générateur devenu le siège d'une concentration de forces et

de mouvemens nouveaux étend sur tout l'organisme les variables effets de ses bizarres influences. Dans l'estomac, l'appétit devient nul, dépravé, insatiable, ou suivi de violens vomissemens; au cœur, ces utérines influences excitent de cruelles palpitations, des douleurs aiguës et lancinantes, de vives et tumultueuses émotions; au cerveau, leurs effets sont plus notables encore : l'intelligence obéit à des impulsions qu'elle ne conçoit pas, et à des actes auxquels elle ne peut résister; et souvent les actions et les idées deviennent assez déraisonnables pour faire croire à une vraie folie.

CHAPITRE IX.

Analyse des passions.

Si, traitant les passions avec la même rigueur dont nous avons dû frapper d'abord la vanité intellectuelle, nous voulons briser le vain prestige de ces mots abstraits, à quels organes, à quels irrésistibles besoins attribuer de si profonds ébranlemens ? Voulez-vous, sur leur définition, sur leurs causes, sur leur siège, interroger les auteurs ? consolante et salubre contradiction ! vous allez voir les spiritualistes s'efforcer de devenir positifs, en s'attachant aux phénomènes les plus sensibles ; pendant que les *organiciens*, si arides dans leurs

raisonnemens , si bornés dans leurs aperçus , combleront par des mots abstraits et par des explications métaphysiques le vide de ce qu'ils ne veulent pas voir : les uns approchent de la raison en approchant de l'homme ; et les autres , dès que l'organisme leur échappe , divaguent pour avoir l'air de raisonner encore.

Interprète de ces devanciers, et sur-tout de Pythagore , Platon , dont la morale , la politique et la métaphysique , ne sont du moins que les rêveries d'une belle âme , frappé de cette lutte violente de la raison contre les désirs , proclama dans l'homme deux parties différentes : l'une raisonnable et tranquille , dans la tête ; l'autre farouche , brutale , indomptable , dans le corps. Grande et profonde pénétration reconnaissant les deux importantes divisions des fonctions humaines , signalant déjà leurs attributs moraux , mais incapable d'entrer plus avant.

Suivant la prédominance de l'une de ces parties , l'homme est sage , héros , ou lâche et vicieux criminel. Fondée sur la structure du corps , cette distinction a été admise par plusieurs Pères de l'Eglise , par Saint Paul et Saint Augustin. Elle a fait depuis la gloire de plus

d'un génie : Bacon l'appuya de la force de sa logique, et Buffon de la puissance de sa parole. Vous la retrouvez, plus ou moins exacte, dans tous les ouvrages modernes ou même les plus récents.

L'ancienne philosophie n'a pas toujours été si sage : peu satisfaits de cette division, quelques-uns imaginèrent trois âmes : la raisonnable dans la tête, l'animale dans le foie, la vitale dans le cœur : étrange explication, mélange confus et bâtard d'abstraction et d'organisme. J'aime mieux les stoïciens, avec leur définition franchement abstraite : suivant eux les passions sont un trouble d'esprit contre nature, empêchant la raison de gouverner l'homme, maîtrisant la volonté, et renversant le libre arbitre. Cette définition, chère aux écoles, règne encore : l'éloquence et la poésie l'ont reproduite sous mille formes dans l'antiquité, comme au moyen âge.

D'autres auteurs leur assignèrent pour causes quatre troubles principaux, deux bons, le plaisir et la joie; deux mauvais, la tristesse et la crainte. Les épicuriens les ramenèrent aux besoins physiques, au plaisir et à la douleur. Hippocrate et le médecin de Pergame n'ont

pas été plus heureux : leur définition n'est que froide répétition des idées de leurs devanciers. Les esprits vitaux de Descartes, l'archée de Vanhelmont, l'ame rationnelle de Stahl, ne sont que d'affligeantes divagations dans des hommes du reste fort supérieurs ! Quelques moralistes, déplaçant la difficulté, n'ont considéré les passions que dans leurs résultats généraux, dans leur influence sur le bonheur des hommes, des sociétés, des nations ; on doit s'étonner de trouver Locke, Condillac et Mallebranche marchant réunis dans une telle voie. Helvétius seul a eu une déplorable audace : il a érigé en système l'abaissement humain : son fatal génie n'a servi qu'à dégrader l'homme, à salir ce qu'il y a de noble et de généreux au cœur humain. Honte et malédiction à cette philosophie de malheur et de perversité !

Arrêtons-nous devant une plus longue et aussi stérile énumération de tant d'opinions et de systèmes : il a suffi d'en apprécier quelques-uns pour reconnaître moins ce qui a été fait, que ce qui reste à faire : il ne s'agit plus de l'histoire des passions, c'est dans leur analyse qu'il faut pénétrer.

Les deux centres principaux de l'existence cérébrale et de la vie nutritive , le cerveau et le cœur , et en style figuré , la vanité et l'amour , sont les deux grands mobiles des passions humaines : le cerveau est intelligence , et l'intelligence n'est que vanité ; le cœur est sentiment , et le sentiment n'est que profond amour de soi. Toute passion est l'exaltation isolée ou simultanée de ces deux centres : voilà sa primitive origine ; ensuite l'intelligence fait de cette exaltation , délire , ou noble raison. Sans intelligence , les passions sont impossibles : en vain les organes seraient le foyer des excitations les plus violentes ; elles ne pourraient pas saillir : l'intelligence est donc l'âme des passions. Elle les exalte , se laisse entraîner par elles , ou les domine , ou les maîtrise : voilà leurs sources , leurs maux , leurs travers ; mais voilà aussi leur beau et leur sublime : la physiologie dira que les passions sont cérébrales ou viscérales ; pour la philosophie , elles relèveront des plus funestes , comme des plus heureuses inspirations de la vanité , ou des sentimens.

ARTICLE PREMIER.

Passions de vanité, ou cérébrales.

Le cerveau n'est que vanité; il ne faut pas craindre de le redire : pour un peu de savoir, dont il a conscience, il s'est cru la plus belle œuvre du créateur : tout ce qui est, tout ce qui l'entoure, doit obéir, doit se soumettre. Il a osé plus encore : il a mesuré Dieu à sa débile organisation ; et le jour où a été enfanté ce monstrueux délire (1), la Divinité outragée

(1) Qui a persuadé à l'homme que ce branle admirable de la voûte céleste, que la lumière éternelle de ces flambeaux roulans si fièrement sur sa tête, que les mouvemens épouvantables de cette mer infinie, sont établis de siècle en siècle pour sa commodité et son service?... Pauvret ! qu'a-t-il en soi digne d'un tel avantage ? C'est par la vanité de cette même imagination, qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue des conditions divines, qu'il se trie et se sépare de la presse des autres créatures, taille la part aux animaux ses confrères et ses compagnons, et leur distribue telle portion de facultés que bon lui semble ! MONTAIGNE.

Les poux sont suffisans pour faire vaquer la dictature de Sylla ; c'est déjeûner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un triomphant empereur ! MONTAIGNE.

n'a pas dit à ce globe , jaillis en éclats , vole en poussière , pour lui apprendre ce qu'il est , et ce que je suis. Voilà déjà la vanité l'homme s'attaquant à ce qu'elle ne peut comprendre , et impatiente d'abaisser à son ignorance la majesté des cieux ! que sera-ce donc , quand elle va s'en prendre à ce qu'elle peut égaler ou dominer ?

Dans l'état sauvage , la vanité tend à la force ou à l'adresse : le premier roi fut le plus fort ; le second dut être le plus adroit ; aujourd'hui ce devrait-être le plus intelligent ; et de fait , c'est l'intelligence seule qui règne. Chez le sauvage , la vanité ne pouvait être qu'influence physique , celle de la force ; chez les peuples monarchiques , où on agit sur les hommes par le pouvoir , chez les nations constituées (1) , chez nous , par exemple , c'est par

(1) C'est le noble privilège des gouvernemens constitués : l'hérédité , voilà la paix de tous ; mais au-dessous , viennent ceux qui administrent ; et on ne peut plus dire où es-tu né ? mais , peux-tu ? voilà la république qui commence : ce sont désormais des hommes nouveaux qui monteront d'eux-mêmes , ceux qui vont venir sortiront de dessous terre. Aussi , a-t-on vu , pour la première fois , des hommes redouter d'être ministres : le métier est rude ; et

l'intelligence qu'on gouverne ceux-mêmes qui gouvernent ; elle seule fait les vrais administrans. Sous le despotisme la vanité aspire donc au pouvoir ; sous les constitutions , elle aspire de plus à l'influence intellectuelle , qui peut seule rester aux premiers rangs. Cette influence est la plus difficile de toutes : elle est personnelle , et , par miracle seul , héréditaire ; elle ne peut se payer en fausse monnaie : les honneurs , loin de la suppléer , ne l'élèvent davantage que pour mieux montrer sa force ou sa faiblesse : la vanité est encore habile à se consoler de ses humiliations en les exploitant à sa manière : les honneurs sont refuge de son impuissance ou moyens pour ses vues. Les auteurs qui ont traité comme passions, l'amour des richesses , des honneurs , les ambitions , Helvétius entre autres , ont pris

comme c'est un métier, ce n'est plus privilège ! c'est par l'intelligence qu'il faut exceller, et par la morale pratique de l'intelligence. Les gouvernemens ainsi constitués sont les moins périssables. L'antiquité n'a rien qui approche de tels gouvernemens. Sachons appuyer de toutes nos forces des institutions qui font chaque jour de nous un peuple tellement nouveau , que nous pouvons être modèle à ceux qui nous en ont servi.

l'action pour le motif, l'effet pour la cause. Le motif est vanité ; les honneurs ne sont que moyens : si la vanité pouvait dominer par tout autre métal que par l'argent, elle s'en prendrait à ce métal ; et quand elle l'a pu par le fer, les peuples abrutis en ont long-tems porté la marque. Ses blessures produisent la jalousie, l'envie et toutes les lâchetés de sa colère ; ses satisfactions font l'égoïsme, l'orgueil, comme tous les délires de la domination et du despotisme.

Chez l'homme en démence, la vanité reste encore vanité ; dans notre tableau analytique des infirmités de l'intelligence, on peut déjà reconnaître ses premières traces chez ceux doués encore de quelques fractions raisonnables ; même chez les imbécilles, on peut la voir déjà jalousie, emportement : les préférences les aigrissent ; le mot imbécille, prononcé devant eux, les révolte : voilà une fraction intellectuelle, renfermant assez de vanité, pour faire une colère.

Chez les aliénés, la vanité apparaît toute nue et dans son grandiose burlesque. Les maisons de fous sont peuplées d'empereurs, de rois, de princes, de ministres, de reines, de prin-

cesses, de saints, de saintes, de millionnaires, de philosophes, de poètes, d'éloquens orateurs. Là, vous rencontrez dans toutes leurs franchises le superbe dédain des hommes, le ton contempteur de la suffisance, les inspirations des prophètes, les extases des visionnaires, les protections hautaines de la supériorité ignorante. Vous en verrez qui d'un mouvement de doigt font voler les nuages et amassent à leur gré les tempêtes; qui craignent en se remuant, de déranger l'équilibre du globe; vous en verrez un qui se dit être le Christ: et lorsqu'on pense le confondre, par cette apostrophe si naturelle, si tu es ce que tu dis, ouvre ta porte, et sois libre: il vous répondra avec une fierté modeste, *frustrà tentabis Dominum tuum! En vain tu tenteras ton Seigneur!!!* c'est le sublime de l'orgueil en délire. Quelles leçons? et que les grands de la terre seraient bien d'aller souvent dans ces asiles, se retremper aux infirmités de la vanité! là, elle règne en despote sur cette raison si fragile; et en la voyant ainsi faire parade d'une nudité, qui n'est que hideuse, ils s'en retourneraient meilleurs, au moins pour quelques heures.

Maintenant , homme pitoyable et vain , lève-toi ! Lève-toi , homme sublime , dont la volonté peut faire de cette vanité l'instrument des plus nobles passions ! Tu veux dominer , tu dois dominer , si tu te sens au cœur : eh bien ! aspire aux nobles et généreuses vanités , qui deviennent alors grandeurs. Il est une suprématie qu'on ne cherchera pas à te disputer , et dans laquelle malheureusement tu rencontreras peu de rivaux. Par-dessus les passions ordinaires , il en est de généreuses , qui , à rebours des autres , sont semées de joies et de noblesses. Ose prétendre dominer tes semblables en générosité d'âme et de sentiment.

Si le sort qui t'a fait naître aux rangs élevés , si mieux encore , tu te sens fait pour y monter par toi seul , c'est la seule prééminence contre laquelle hommes et choses seront impuissans. Si , plus sage et mieux éclairé de toi-même , tu sais vivre dans la retraite , que tu écrives , que tu parles , que tu agisses , que tu sentes , que tu aimes sur-tout , tu vivras d'une vie inconnue aux hommes ; tu seras noble à toi-même , et cette conscience fera ta force.

La vanité n'est qu'une infirmité , une fai-

blesse de cette noble faculté de la conscience. La conscience de soi-même, pleine, forte et entière, devient modeste et grande, en ce qu'elle regarde sans cesse au-dessus d'elle ; et sur la terre, il n'y a pas de mortel, tellement haut placé, qui n'ait toujours quelque chose au-dessus de lui. La conscience, faible, partielle et débile, devient arrogante et pitoyable, parce qu'elle regarde toujours au-dessous de sa petitesse.

Du reste, les grandes passions ne sont faites que pour les hauteurs de l'intelligence, ou les suffisances de la vanité : l'homme ordinaire et simple ne les connaît pas : seulement, chez lui certains penchans, certaines aptitudes pourront devenir encore des sujets exclusifs, et absorber toute son intelligence. Je ne saurais appeler passions, ces goûts, ces aptitudes, quelque violens qu'ils se montrent : ainsi, il est des hommes, qui, suivant le langage ordinaire, ont la passion de la musique, de la chasse, de certains animaux, de certains arts, de l'argent (l'avarice, etc.) : Tous les objets dans la nature peuvent devenir des goûts dominans, des penchans impérieux. Des rapports continuels que l'intelligence établit entre

l'homme et l'extérieur, il résulte prédilection pour certains de ces rapports : ces espèces de passions partielles ne se rencontrent que dans les hommes ordinaires, ou faiblement organisés ; elles font les caractères bizarres.

L'intelligence elle-même peut devenir noble et funeste passion : l'habitude de l'exercer, nécessite le besoin de l'exercer plus encore ; et comme de tous les organes, le cerveau est le plus docile aux coutumes, il contracte celle de penser : le sommeil lui-même n'échappe pas à ce besoin ; la nuit, les idées s'éveillent plus fortes et plus lucides, et ne respectent pas même un sommeil nécessaire et réparateur. Cette excitation, à la fois meurtrière et féconde, sans laquelle il n'y a pas de génie, devient exaltation dans les grands sujets : elle est création sublime ; un pas de plus, arrive le délire ; souvent même il en reste pour la vie une espèce de monomanie : l'homme ne voit plus dans l'univers que le point sur lequel il s'est apesanti. Que les infirmités nous instruisent à être sobres de l'intelligence, pour la conserver saine et vigoureuse plus long-temps : apprendre, c'est cultiver son organe, le fortifier ; produire, composer, c'est le fatiguer

et l'affaiblir (1). Dans l'âge de la force ou de la maturité , les pertes de l'organe se réparent promptement , ou peuvent encore se réparer ; mais au déclin , il n'est plus temps : ce qu'il

(1) *L'homme qui pense est un animal dépravé* : Le génie de Rousseau est frappé d'un travers presque constant, inhérent même à la susceptibilité de son intelligence : peu d'hommes ont été mieux faits pour voir le but de plus loin ; mais lui, de gaieté de cœur et du premier élan, saute toujours par-dessus ; et une fois là , il ne veut plus faire un pas en arrière , il ne bouge plus , et tous ses moyens sont employés à prouver qu'il est sur la vérité. L'éloquence n'est plus alors chez lui que force de pensée , mais sans logique ; il est sophiste ; il lui a manqué le courage nécessaire pour s'avouer à soi-même un excès de raison , pour revenir d'un premier pas trop grand , pour rétrograder devant soi-même ; ce qui , du reste , est l'héroïsme du génie ; car il faut s'immoler dans ce qui plaît le plus à soi et à la foule. L'homme qui pense n'est pas plus dépravé que l'homme qui respire , que l'homme qui digère. Rousseau le sait mieux que personne : lui-même sera le démenti de ses paroles ; un autre jour , dans un bon moment , il dira tout le contraire ; il fera même un livre tout exprès pour apprendre à penser et à agir. Mais ici il a été trop loin. Le mot dépravé une fois lancé , il faut le soutenir , c'est un mot à effet ; de plus , il faut le prouver : et le voilà s'animant , s'excitant , devenant éloquent en proportion des difficultés qu'il éprouve à avoir raison ; ses paroles ne sont pas d'accord avec son observation ; il voit que l'homme en pensant se fatigue , et c'est vrai ; mais il se fatigue aussi à courir , et n'est pas dépravé pour courir. Rousseau part d'une observation juste , pour la fausser en so-

perd alors est perdue pour toujours. Il faut dans l'âge, savoir attendre ce qu'il veut donner, et quand cela lui plaît : vouloir le forcer, c'est l'affaiblir inutilement ; il s'exalte et s'use vite,

phisme ; ce ne sera plus de la fatigue , ce sera de la dépravation ; il verra méchanceté, là où il n'y a que douleur. Et comme les boudeurs tenaces, il n'en voudra plus démordre : d'une inspiration trop vive, il fera une affaire de conscience momentanée ; le voilà cramponné à son idée, s'en prenant à tout ce qui lui tombe sous la main, à la civilisation, qui n'est pour rien dans l'affaire ; car le sauvage pense continuellement à manger, à chasser, à se faire un abri, etc. Le sophisme n'est pas tenable ; mais lui le soutiendra, le poursuivra, le fera tonner en sarcasmes étourdissans, parce qu'avec de la verve et de l'assurance on entraîne, on empêche la réflexion ; et voilà la foule à se pâmer d'admiration devant une absurdité.

Il est peu d'endroits de Rousseau qui résistassent, pour le fonds, à l'analyse ; excepté les morceaux où il est logicien, dans l'Émile, dans quelques lettres d'Héloïse ; alors il est vraiment éloquent ; mais sa politique, son contrat social, sont un tissu d'absurdités effrayantes ; quand il a raison, c'est Rousseau sublime. Logique et force font l'éloquence vraie : la force sans raisonnement, n'est que brillant sophisme. Et il a bien fait d'avoir le sentiment *âcre* : il resterait peu de chose de lui ; au lieu que l'écrivain unique, l'écrivain du sentiment subjugué et fait oublier le sophiste.

Tout est bien dans les mains de l'auteur des choses ; tout dégénère dans les mains de l'homme. Toujours le même Rousseau ; et notez que c'est la première phrase d'un livre, dont tout le

à fortement penser : sachons profiter de bonne heure des bienfaits de l'intelligence , puisque , comme les autres fonctions , et plus vite encore , elle doit un jour , elle doit bientôt s'affaiblir et décroître. Les penseurs périssent par le cerveau : c'est la noble fin de ceux , qui , par le génie , vivent immortels sur les débris des âges ; c'est la seule qui a des jaloux , des désireux , et qui compterait nombre de martyrs , si , pour la mériter , il suffisait de vouloir.

développement en sera la perpétuelle réfutation ; mais peu importe à Rousseau : c'est de l'effet qu'il veut d'abord ; quelques pages plus loin , il dira le contraire , forcé de le faire par le sujet même : *tout est instruction pour les êtres animés et sensibles* , p. 65. Rousseau n'est qu'une perpétuelle contradiction avec ses boutades , dont son éloquence fait des apparences de vérités : c'est une vraie infirmité dans un tel génie : il n'a pas su gouverner le sien ; ou je crois même qu'il ne l'a pas voulu : il a mis une vanité coupable à être sophiste. Mieux que personne il devait voir les deux bouts d'un livre , et sentir sa conscience d'écrivain.

ARTICLE II.

Passions de sentiment ou viscérales.

Dans sa profonde sagesse , et dans des fins que l'homme peut comprendre encore , le créateur a voulu que chaque être s'aimât, afin d'aimer la vie : s'aimer , c'est vouloir vivre , et voilà la première de toutes les lois. L'amour de la vie est la source de toutes les autres affections. Comme la vanité, il a ses travers, ses infirmités , ses bassesses , ses grandeurs : toutes les autres manières d'aimer, ne sont que modifications de ce sentiment primitif. J'aurais presque honte à le désigner par le mot, amour de soi, dont Helvétius a fait si funeste abus, si, tel que je le conçois, tel que je vais l'exposer , il n'était la réfutation de la plus fausse , et il faut le dire , de la plus sale des doctrines.

C'est le cœur qui a le privilège de l'amour de vivre , et qui est chargé de faire aimer l'homme à lui-même : ce sentiment profond

et involontaire , est la substance même du cœur : il la pénètre de joies ou de douleurs ; il naît avec l'homme ; il est encore son dernier soupir , c'est l'adieu de la vie. Commun à tous les êtres vivans et organisés , il est plus fort chez les animaux que chez l'homme , chez les gens médiocres que dans les intelligences supérieures. Il devient plaisir ou peine , suivant les agens qui font bien ou mal à la vie : l'intelligence imprime à ce sentiment primitif toutes les modifications de ses travers ou de ses exaltations.

L'amour de soi est donc le gardien de l'existence : au sortir du flanc maternel , c'est lui qui pousse vers le sein qui doit le nourrir l'enfant déjà savant à le trouver : le cerveau est étranger à cette action ; il n'est encore qu'une sérosité trouble , à peine coagulée : Si cet enfant va tomber , il étend déjà les bras au-devant de la chute ; ses yeux n'ont pu l'avertir ; ils sont fermés à la lumière. Voilà l'amour de soi , l'instinct devenu intelligence , en attendant que le cerveau s'organise ; et dans les animaux cet instinct est plus merveilleux encore , et persiste toute leur vie. Lorsqu'au bout de quelques mois , l'organe intel-

lectuel se forme et se constitue, les sens paraissent aussi, et reçoivent des impressions : voir et sourire, sont les premiers plaisirs, la première reconnaissance de l'enfant ; il va s'attacher de toutes ses forces (1) à celle qui le nourrit : c'est la leçon des mères. Ce sentiment pourra devenir passion funeste ; on dirait la jalousie née avant l'intelligence. Après les premières années , il aimera autrement : il aimera avec fureur tous les mouvemens qui pourront le

(1) Il faut être Helvétius pour avoir dit : *Que les enfans naissent avec la haine de leurs parens* ; ce qui est faux et monstrueux : *Que l'ennui était le comble de la perfection humaine* ; alors que de modèles de perfection dans les sots ! *Que l'intelligence dépendait de la conformation des mains* ; oui , à peu près comme ma jambe dépend de la conformation de mon bras ! *Qu'il n'y avait que l'intérêt personnel qui pût déterminer les actions généreuses* ; quand je vois un malheureux qui se noie, sans réfléchir ou même avec la certitude du danger, je me jette à l'eau pour le sauver : et c'est mon intérêt que je consulte ! Insensé ! Comment nommeras-tu donc celui qui, du bord, le regardera tranquillement se noyer ? Il n'y a pas assez de boue sur la terre pour enterrer une pareille philosophie. Les galériens qui raisonnent au théâtre de la Gaité ont plus d'esprit ; ils savent qu'ils seraient sifflés s'ils débitaient crûment leurs maximes. Helvétius ne l'a pas été ! au contraire !!! Qu'on juge les deux siècles ! et encore ici, c'est le bas peuple qui juge !

développer , tous les amusemens qui pourront émouvoir , exciter sa naissante intelligence. La petite fille idolâtre sa poupée : qu'elle grandisse un peu, elle va aimer Dieu avec ferveur, avec extase ; lui seul remplira son cœur pendant quelques années : à l'aurore comme au déclin , il faut aimer toujours , et le ciel est le premier comme le dernier refuge de l'espérance ! Mais la voilà grande ; la voilà formée : elle rougit. Fille , pourquoi rougir , pourquoi pleurer ? Dieu aurait-il manqué à son cœur ? non , c'est son cœur qui commence à manquer à Dieu ; son cœur cherche , bat , attend ; chaque matin elle se dit : c'est peut-être aujourd'hui que je rencontrerai celui qui.... mais il n'en saura jamais rien.... Pauvre fille , que je t'aime ainsi.... Mais la voilà sans connaissance.... Tu veux donc mourir, mourir sans avoir vécu.... Et elle pleure ; elle revient à elle.... ne dit rien.... Adieu donc celle que je voulais aimer... Et elle me regarde partir, pâle , et sans rien dire encore.... Je reviendrai demain pour te maudire !.... Et la rougeur est remontée à son front , son cœur bat plus fort , un sourire.... oui , je l'ai vu... Femme ,

sois à moi devant Dieu ; désormais tu es moitié de moi-même.

Il est si vrai que l'amour , du moins tel qu'on l'entend dans le sens ordinaire , ne peut être qu'une modification de l'amour de soi , que dans le règne animal et dans les classes où les deux sexes sont réunis chez un seul être , il ne fait qu'un avec ce sentiment. Étonnez-vous alors qu'il y ait des sympathies , des attractions indéfinissables ; qu'il y ait un être qui , au premier abord , vous entre au cœur , et y reste jusqu'à sa dernière contraction , puisque la nature a voulu qu'il y eût , quelque part , la moitié de vous-même ; sachez l'attendre , la trouver , et cachez-vous alors , vous feriez trop de jaloux. Sans doute cet amour ordinaire renferme une fin prévoyante qui perpétue l'homme : et ce n'est pas une des moindres sagesse d'en haut , que d'avoir su faire du plaisir une vivante éternité. Les sens exaltent l'amour , comme l'amour exalte les jouissances physiques. Mais dire qu'il se réduit à ce seul point est langage stupide ; par-delà cet amour , il en est de meilleurs.

Prenant pour une décision de toute votre vie l'effet d'une émotion légère , d'un trouble passager, vous voilà unie à celui que vous aurez choisi : un gage de votre hymen vient encore cimenter vos liens. Cependant , dès les premiers jours , vous vous êtes sentie glacée : l'homme de votre choix est une erreur : il ne sait, il ne pourra jamais vous comprendre ; l'illusion est détruite , mais le devoir reste : vous acceptez une vie résignée ; vous vivrez soumise à des devoirs qui vous tiendront lieu de bonheur....

Un jour vous rencontrerez un homme , que vous croyez reconnaître , tant son abord vous attire : il parle , sa voix retentit douce et ferme à votre cœur ; ses gestes , son maintien vous plaisent ; il parle encore ; vous reconnaissez de ces clartés d'intelligence , de ces élans d'âme , qui vous pénètrent : son âme a fait vibrer la vôtre : heureuse celle qui l'aura : telle sera votre pensée. Et lui vous devine, vous sent penser, vous êtes passée en lui. Vous voulez qu'il vous distingue aussi ; vous parlez, émue , excitée ; vos paroles , votre accent , votre silence , il ne les oubliera jamais : il dira, voilà la femme selon moi. Il saura bien vous retrouver, vous

retrouver seule , vous apprendre ce que vous savez déjà... , il sera d'autant plus passionné , qu'il se verra écouté avec plaisir ; vos devoirs , vos engagements rien ne l'arrêtera. Vous serez troublée , mais enfin vous lui direz avec calme : je vous avoue que je vous aurais aimé ; je vous l'avoue , parce que je n'en veux rien faire : mes devoirs sont ma seule satisfaction , mon seul avenir... je saurai les remplir... Crôyez pourtant que j'aurais été heureuse et fière d'être votre compagne... Le voilà plus épris que jamais : Ah ! si les femmes voulaient ! ce n'est plus une passion , c'est le rêve de chaque instant ; il vous obsède , vous poursuit , vous fatigue... Et toujours la même réponse... Enfin , désespéré , il vous dira , soyons amis au moins..... vous lui tendrez la main.. Sois , mon ami , je le veux ; mais écoute , si je te cède , tu m'auras perdue pour toujours : je te devine , il y a un homme en toi : tu n'as été jusqu'à présent que léger , vain , présomptueux , extravagant ; tu as menti à ta destinée. Ami , réveille-toi : le siècle t'appelle ; tes succès feront mon bonheur : c'est de toi seul que j'en attends sur la terre : augmente mes regrets ; ils sont amour , amour le

plus pur ; dans un autre monde , je serai toute à toi... je te récompenserai... jusque là , songe que je te vois , que je t'entends...

Et une vie nouvelle s'est déroulée devant lui ; le voilà tout autre ; d'insensé , le voilà devenu penseur ; il écrit , ses idées grandissent ; chaque trait heureux est hommage à celle qu'il aime ; elle est l'âme invisible de tout ce qu'il pense ; elle l'exalte , le fait monter aux pensées grandes et généreuses... Et l'on applaudit , sans savoir que l'on doit plus d'un homme à l'amour qu'il faut appeler sublime : ce n'est pas un roman , c'est une histoire que j'ai racontée.

L'amour de soi devient encore amour maternel : les enfans ne sont que des fractions de nous-mêmes , vivant hors de nous. Comme la vie nutritive est plus énergique chez les animaux , ce sentiment sera aussi chez eux plus exalté ; il sera furieux et forcené : cette observation détruit tous les sophismes de Rousseau , qui s'en est pris à la civilisation de ce qui est le résultat de l'organisation même. Sans doute , la lionne ne laisse pas élever ses petits par une autre lionne ; malheur et mort à ce tout qui approche de trop près !

Cherchez à enlever à une poule un de ses

petits ; elle va se jeter sur vous , qui , du pied , pouvez l'écraser : mais vous n'en ferez rien. Spectacle admirable!! c'est la poule qui vous fait fuir. Dans le dévouement sublime de ce faible animal , l'homme reconnaît ce qu'il porte au cœur ; il le reconnaît , le respecte et se retire.

Comme l'instinct , l'amour maternel est plus fort chez les animaux que chez l'homme ; il n'est pas distrait par l'intelligence. Hâtons-nous de dire aussi qu'il est privé de ses bienfaits , et qu'il n'est , chez eux , qu'instinct furieux ; aussi finit-il avec leur faiblesse ; et les petits du tigre deviennent tigres contre leur mère ; telle est leur reconnaissance.

Le sentiment qui nous fait aimer dans nos enfans , peut s'élever et s'épurer aux plus généreuses inspirations , en nous faisant aimer dans nos semblables : il devient aisément humanité , dévouement , philanthropie , vertus bien moins rares qu'on ne pense , en ce qu'elles n'aiment pas souvent à se donner en spectacle. L'amour de la patrie , de la liberté , n'est dans l'homme que cette conscience profonde de sa vie , s'aimant et se préférant dans ses semblables. C'est par le sentiment intime de tout

ce qui doit assurer et ennoblir son existence , qu'il se dévoue à l'existence des autres, la préfère à la sienne et donne ainsi à la terre les exemples les mieux faits pour la former et l'émouvoir. Le dévouement le plus sublime est d'abord victoire sur soi-même, et c'est ce qui en fait toute la grandeur.

La vanité vient se mêler à toutes ces manières d'aimer, comme celles-ci doivent à leur tour modifier la vanité par leurs plaisirs ou leurs douleurs.

Vanité et amour, tels sont les deux grands, les deux seuls mobiles des passions humaines : il n'en est aucune, dont l'analyse ne retrouve la source primitive à l'une de ces deux causes, bien souvent à toutes deux à la fois. La jalousie, l'envie, la haine, la colère, la peur, la vengeance, toutes les exaltations enfin, viles ou nobles, ne sont que des modifications de ces deux sentimens primitifs, dans ce qui blesse ou flatte la vanité ou la vie. Cette vérité ne saurait être développée ici : il suffit de l'indiquer, pour ne pas retarder notre marche ; seulement, pour en citer un exemple, analysons la jalousie.

ARTICLE III.

Passions cérébrales et viscérales dans leur influence mutuelle. —

Exemple. — La jalousie.

La jalousie est la faiblesse de la nature humaine ; peut-être n'est-elle pas inconnue même aux animaux ; et lorsque mon chien, en voyant un chien étranger s'approcher de moi ou recevoir quelques caresses , se jette furieux sur lui , je voudrais pouvoir appeler autrement la cause d'une telle action.

Il y a deux jalousies ; l'une de vanité, cérébrale, l'autre d'amour de soi, viscérale : ces deux jalousies peuvent exister isolées , ou réunies.

Jalousie de vanité.

La vanité veut dominer dans les choses les plus grandes comme les plus petites, les plus graves comme les plus frivoles : mais à chaque instant, elle est forcée de reconnaître son impuissance et de se l'avouer à elle-même : elle

s'aigrit, s'irrite, et sur-tout ne veut pas être devinée : la voilà devenant jalousie, rivalité, envie, vengeance, dissimulation. Si elle a la force de surmonter sa faiblesse, de vaincre son humiliation, elle peut devenir noblesse. Je remercie les Dieux qu'il y ait dans la république des hommes qui vaillent mieux que moi, disait avec une vertu courageuse ce Spartiate éconduit dans sa demande. Rivaux, voilà votre modèle.

Jalousie de cœur, d'amour de soi.

Le cœur a des jalousies plus pénibles et plus cruelles, en ce qu'elles tiennent à la racine de la vie : c'est sur-tout dans ce que nous aimons que ce sentiment est déchirant; il s'annonce au cœur en élancemens aigus, en affreuses étreintes : dans l'amour ordinaire, que les soupçons jaloux soient fondés ou non, la douleur primitive est profonde au cœur; il semble qu'on lui arrache quelque portion de lui-même.

L'amour maternel a aussi sa jalousie; et c'est avec un sentiment dont le premier trait est une piqure, qu'une mère voit son enfant prodiguer ses caresses à autrui.

L'amour de soi, l'amour-propre n'est qu'une jalousie perpétuelle et vivante : il n'y a pas un geste , pas une pensée dans l'homme , qui ne soit son expression.

Voulez-vous observer les complications de ces divers sentimens ? dans la jalousie par amour , outre la douleur trop réelle du cœur , la vanité , par sa blessure , vient ajouter à ce sentiment déjà si pénible : la vanité est humiliée de supposer quelque supériorité physique ou morale dans celui qu'elle soupçonne : on ne peut être jaloux que de ce qui vaut mieux que soi : autrement , c'est démence : les douleurs physiques du cœur doublent la vivacité de cette jalousie cérébrale , qui , à son tour , par l'intelligence renvoie au cœur une souffrance non moins profonde , en changeant tous les souvenirs en supplices , et se créant d'ingénieuses tortures. Voilà ces deux jalousies s'exaltant mutuellement , devenant aisément fureur , extravagance , vengeance cruelle : les voilà , descendant aux dernières bassesses , ou aux crimes les plus lâches. Mais , noble privilège de la volonté , elles peuvent , elles doivent se relever généreuses , du premier coup de douleur , rétrograder devant le pre-

mier pas de colère : car , chez tous , le premier mouvement sera violence : il deviendra délire et lâcheté chez l'homme faible ; chez celui qui saura vouloir , il sera réflexion , jugement , dignité : il saura agir en contre-sens de sa douleur , la soumettre , et se venger en pardonnant. Ou la femme qui l'a blessé ne comprendra pas ce qu'il fait , et alors elle ne vaut ni regrets , ni souvenir : ou elle saura se juger , se comparer ; vous êtes assez vengé : *le repentir est la vertu des mortels.*

Il n'est pas de passions si basses , si abjectes qu'elles soient , dont le contre-sens ne puisse devenir , par la volonté , élévation et générosité : le difficile est de vouloir : c'est une éducation comme une autre ; c'est une de ces nobles habitudes auxquelles il faut se façonner de bonne heure : elle fait de la vie une vie nouvelle. Ce n'est pas pour en mésuser que la volonté et la conscience ont été données à l'homme. Il faut plaindre ceux qui ne connaissent pas tout ce qu'elles renferment de joies pures et de satisfactions élevées.

Qu'on analyse toutes les passions les unes après les autres , ainsi que nous venons de le faire pour la jalousie , et l'on verra que

leurs causes, leur origine, leurs complications, produisent toujours des effets, des résultats, des conséquences analogues : on retrouvera toujours à leur principe, vanité ou amour, et bien souvent vanité et amour ensemble. Mais, il faut sur-tout que l'homme apprenne que c'est sa volonté seule qui fait ses vices comme ses vertus; qu'il dépend de lui d'être noble et généreux, ou vil et lâche; qu'il est le maître de vouloir; que c'est là son plus beau droit; et que toutes les obligations divines et humaines lui font une nécessité de ne jamais manquer aux inspirations de sa conscience, de ce sentiment profond et sans cesse avertissant, dont il est temps d'analyser les obscures et positives merveilles.

CHAPITRE X.

Analyse de la conscience.

« Apprends à te sentir, pour te mieux
» comparer, a dit la Divinité en donnant à
» l'homme la conscience, le sentiment intime
» de tout son être : sens tout ce que tu es,
» tout ce que tu dois être envers tes semblables
» comme envers toi-même : sache aussi par
» ce sentiment t'élever à quelques-unes des
» majestés qui sont au-delà de toi, et qui
» doivent t'en faire pressentir de plus ma-

» gnifiques encore : apprends ton sublime
» comme ta misère : c'est là que j'ai voulu
» que finît ton intelligence ; et encore cette
» savante ignorance ne sera la force que de
» quelques privilégiés ! »

Les idéalistes n'ont voulu voir cette conscience que dans ses plus hauts attributs : prosternés devant cette faculté merveilleuse, ils l'ont dite échapper à toute analyse, et l'ont faite presque divine pour s'éviter la peine de l'approfondir : incapables de pénétrer dans l'organisme humain, ils n'ont pu reconnaître, que, dans l'homme, ce sentiment de lui-même réside aux deux centres les plus nobles de la vie, au cœur comme au cerveau, et jaillit de ces deux foyers obscurs en conséquences morales bien différentes ; ils n'ont pas vu enfin que ces deux consciences n'étaient qu'une fonction humaine, sujette, comme tout ce qui est nous, à nos vicissitudes de force et de faiblesse, de raison et de délire.

Loin, bien loin l'idée de ne jamais avilir le peu de dignité que l'homme porte en lui : c'est déjà bien assez d'avoir été forcé de traîner le spiritualisme à travers les infirmités et la mort, qui vont le garder avec elles dans

leurs misères et dans la tombe : il est grand temps que l'espèce humaine , si lâchement mutilée par les systèmes du dernier siècle se redresse noble et vigoureuse ; mais il ne faut pas non plus qu'elle se relève follement vaniteuse d'elle-même : et les spiritualistes l'avaient faite ridicule et coupable à force d'orgueil , comme leurs adversaires l'avaient voulu faire stupide à force de rabaissement. Etonnons-nous donc, qu'entre leurs extrêmes , les mieux disposés à croire soient restés , désespérant d'eux-mêmes, en se voyant ainsi ballottés sans cesse de l'absurde au néant, et du néant à l'absurde.

Essayons au moins d'être plus heureux ; essayons de donner plus de confiance à notre propre dignité, en l'instruisant par ces deux sentimens de conscience , à devenir forte de ses faiblesses, et humble de quelque grandeur.

Pour analyser les passions, il a fallu remonter aux deux ressources primitives dont elles découlent, le cerveau et le cœur, ou l'intelligence et les sentimens.

Fidèles à cette distinction que personne n'a encore osé appliquer à la conscience, et aux

pratiques de cette conscience , c'est-à-dire , à la morale , à la religion , à la politique , nous n'allons plus craindre de la poursuivre dans toutes les révélations auxquelles elle pourra nous initier.

L'organe intelligent , le cerveau , *sent* qu'il est intelligent : il a la conscience de toutes ses facultés.

Le cœur , l'organe des sentimens , *sent* qu'il est sensible : il a la conscience des joies , et des peines qui le pénètrent.

De là , deux consciences dans l'homme : l'une d'intelligence , résidant au cerveau , conscience des sensations ; l'autre , inhérente au cœur , conscience des sentimens , instinct profond de morale que chacun porte avec soi et met en pratique à chaque instant sans le savoir ; conscience bien différente en cela des incertitudes de la conscience cérébrale , qui ne peut rien sans éducation.

Si cette application des lois organiques aux spéculations les plus élevées nous montre plus tard le fond d'homme sur lequel reposent des vérités divines , si , lorsque arrivés par cette voie à l'analyse de la morale évangélique , nous venons à découvrir sa sagesse profon-

dément cachée aux replis de l'organisation ; si c'est alors la main de Dieu même que nous rencontrons dans les entrailles humaines, ah ! sans doute, il faudra tressaillir d'une sainte terreur ; mais tout tremblans encore, osons nous en saisir dans une respectueuse crainte, pour monter avec cette aide inespérée à quelques-unes des vérités éternelles.

ARTICLE PREMIER.

Conscience du cœur.

Je commence par la conscience la moins connue, par celle dont le cœur est le sanctuaire ; et ici les mots n'ont pas de sens figuré : je veux dire, et je dis que le cœur, organe d'apparence musculaire, a la conscience physique de lui-même ; que dans l'influence des agens qui lui font bien ou mal, outre le plaisir ou la souffrance qu'il éprouve, il *sent* encore, il a la conscience de l'impression agréable ou pénible ; de plus, il conserve long-tems le souvenir physique du sentiment

de bien ou de mal dont il a été pénétré. Analysez une douleur profonde, celle, par exemple, produite par la perte d'un objet chéri : outre la souffrance réelle du cœur, outre ce déchirement qu'il éprouve, comme si un instrument meurtrier pénétrait dans sa substance, il sent la présence, il conserve la permanence de cette douleur : cette conscience physique de ce qui lui fait tant de mal, envoie à la conscience du cerveau, à l'intelligence entière, la tristesse, le désespoir, qui sont souffrances organiques au cœur. Plus l'intelligence sera capable de comprendre toute l'étendue de la perte qu'elle vient de faire, plus elle renverra à son tour d'émotions douloureuses au cœur ; les souvenirs du cerveau descendront peines cruelles au cœur ; viendront les larmes, qui sont l'expression de la douleur interne, le résultat de la réflexion cérébrale, un hommage à cette perte, une consolation de l'intelligence au sentiment, un soulagement, une participation à sa douleur.

Analysez de même les émotions qui agissent en plaisirs, en joies, sur le cœur, et vous verrez que ses perceptions ne sont pas moins vives, et que la conscience du bonheur n'y est

pas moins profonde. Apprenez que cet objet aimé, que vous regrettiez d'une amère douleur, va vous être rendu. C'est toujours par l'intermédiaire de l'entendement que cette connaissance doit arriver au cœur ; il éprouvera un sentiment de joie pénétrante, d'épanouissement organique, une joie physique, qui accélère ses mouvemens et ranime son énergie ; la conscience de ce bien-être y sera permanente, et, réagissant sur l'intelligence, elle s'exprimera par tous les signes de la joie extérieure.

Et voyez comme cette conscience de cœur, cette conscience organique était nécessaire, et quelles conséquences elle renferme : c'est elle qui, à notre insu, est le fondement le plus solide de la morale ; c'est elle qui enseigne à l'homme ses devoirs envers ses semblables, et les lui crie encore à travers le tumulte des passions, des faiblesses ou des perversités de l'intelligence. Analysez ce que les moralistes appellent le bien et le mal, le juste et l'injuste. Si vous voyez frapper un faible par un plus fort, décomposez toutes les émotions que vous allez ressentir : à l'instant vous vous sentez blessé au cœur ; votre douleur est égale à

celle que doit éprouver le plus faible ; vous voilà mutilé dans votre vie ; vous volez à son secours. Savez-vous pourquoi ? c'est que votre cœur d'abord a été meurtri des coups dont était frappé le plus faible ; par cette douleur physique vous avez été mis à sa place : à votre tour, dans un cas semblable, vous voudriez être secouru contre un agresseur plus fort. En un instant, il vient de se succéder en vous une rapidité d'émotions, de sentimens, d'idées, d'actions, si prompts que vous ne pouvez vous en rendre compte. Vous avez agi avant de savoir pourquoi vous agissiez. Si, maintenant, l'intelligence vous apprend que le frappé est innocent, qu'il n'y a que caprice et brutalité de la part de l'agresseur, voilà l'intelligence exaltant votre peine de cœur, qui réagit, colère, indignation, fureur généreuse : voilà vos forces doublées, triplées, affrontant des dangers réels pour un être que vous ne connaissez même pas ! n'admirez-vous pas dans cette succession de mouvemens, dont le primitif mobile a été votre douleur organique du cœur, les pures et nobles conséquences de cette prévoyance si sage, que vous avez reconnue amour du vivre dans l'analyse des passions ?

Si vous voyez un semblable souffrir dans sa vie, voilà la vôtre qui souffre à l'instant. Voilà cette conscience du cœur faisant, du plaisir ou de la douleur, une vertu envers les autres ; par elle vous êtes physiquement forcé d'être bon et juste envers vos semblables, parce que vous ne pouvez être mauvais ou injuste envers eux sans blesser votre vie : bien plus, voilà le sentiment du juste ou de l'injuste devenu pour vous, même dans les autres, un besoin physique, une nécessité vitale, un instinct impérieux, involontaire, aussi nécessaire à vous-même qu'aux autres : vous voilà par cette conscience du cœur dans la nécessité non-seulement de ne faire, mais encore de ne voir faire que ce que vous voudriez qu'il fût fait à vous-même ? entendez-vous de loin cette parole évangélique, devant laquelle il nous faudra comparaître ? l'entendez-vous s'adresser à la conscience du cœur, à la conscience organique, bien certaine d'être comprise par tous, même par les *pauvres d'esprit*, au lieu que votre idéalisme ne s'adresse qu'à la conscience intellectuelle, et n'est compris par personne ? la voyez-vous cette parole divine, avec la conscience des sentimens subjuguée l'uni-

vers, parce qu'elle parle à une des premières nécessités de la vie ; au lieu que votre vaporeux spiritualisme , en s'adressant à l'intelligence , ne pouvait faire que des extravagans ? Mais n'anticipons pas davantage : il suffit d'indiquer déjà , comme toutes les vérités humaines se rattachent aux vérités divines , quand on s'avance avec méthode à leur recherche , et comme ainsi on peut retrouver Dieu dans l'homme. Voilà cette conscience du cœur qui va bientôt être morale , religion ; et toutes ces vérités se dérouleront d'elles-mêmes , positives , grandes , et fortes d'une certitude qui rendra leurs bienfaits plus faciles et plus précieux.

Ainsi , vous souffrez de la souffrance d'autrui , vous jouissez de ses jouissances ; c'est là votre premier instinct , votre première émotion ; et ce généreux élan sera plus fort que l'intelligence , dont la vanité se fait presque toujours plaisir ou chagrin , du mal ou du bien d'autrui : telle est la conséquence forcée du sentiment conservateur qui fait aimer la vie. Disons encore que ce sont les émotions les plus fortes de la conscience du cœur , qui remuent le plus profondément et qu'on court chercher

aux spectacles : par elles, on est involontairement mis à la place du personnage : l'intelligence n'est que l'interprète nécessaire de ce sentiment profond. La voix qui s'élève monte du cœur en joies ou en peines physiques, et le cœur a le privilège de conserver l'impression douce ou cruelle, long-temps après qu'elle est passée : il a donc aussi une mémoire organique comme le cerveau ; il se souvient physiquement d'avoir souffert, d'avoir été heureux, par la faculté qu'il a de souffrir et de jouir encore après la souffrance ou le bonheur : ce sont ces obscurs souvenirs de cœur, qui envoient sans cesse à l'intelligence, toutes ces émotions de langueur, de tristesse, dont la douleur a tant de charmes, et qu'elle est si ingénieuse à exhaler en tristes pensées : la prose, la poésie, la musique ne durent être que la primitive expression de ce sentiment, qui arrive sensation à l'intelligence et la pénètre d'obscures et permanentes émotions. En disant que les grandes pensées viennent du cœur, Vauvenargues a exprimé une vérité, dont on reconnaît toute la profondeur en l'analysant. Dans les élans du cœur, dans ses joies, dans ses souffrances, les sensations vont

retentir grandes et sonores à l'intelligence , qui, lorsqu'elle peut, en fait de l'éloquence en les exprimant par des mots conformes à ces sensations. Pour être éloquent il ne suffit pas de sentir ; il faut encore que les paroles répondent aux sentimens : et dans l'impuissance des paroles, les actions pourront encore les suppléer : les grandes actions sont aussi l'éloquence du cœur.

Ici, commence l'action de l'intelligence sur les sentimens: elle en reçoit ses plus généreuses inspirations , comme les sentimens lui sont redevables de leurs élans les plus vifs. Pourquoi ne reste-t-elle pas toujours soumise au cri de la conscience du cœur ? Pourquoi avec ce guide infailible sait-elle monter aux plus sublimes essors, et dès qu'elle le quitte, se laisse-t-elle tomber à des indignités ? D'où vient cet heureux privilège de la conscience du cœur sur la conscience du cerveau ? c'est que la première est une nécessité de la vie , au lieu que la seconde n'est qu'un luxe , qu'une libéralité de la providence; et l'homme a le pouvoir de faire de tout ce qui est luxe , bassesse ou grandeur ; au lieu que ce qui est nécessaire à sa vie , est indépendant de sa vo-

lonté. Aussi allons-nous voir cette conscience intellectuelle être faible, malade, perverse, ou s'exercer en nobles attributions, pendant que la conscience du cœur reste toujours saine, pure, et ne s'éteint qu'avec la vie.

ARTICLE II.

Conscience cérébrale.

L'homme sent qu'il est intelligent : il a donc la conscience de son intelligence. Cette conscience est vanité, sottise, ou élévation : par elle il devient sot ou sublime, suivant qu'il se compare avec ce qu'il peut ou ne peut pas comprendre. En sentant tout ce qui lui manque d'intelligence devant cet infini dont il ne peut approcher que les bords, il devient, malgré lui, modeste et religieux ; voilà la conscience cérébrale pouvant s'élever par la comparaison aux plus hautes idées : mais une telle comparaison n'est le privilège que de bien peu d'hommes ; elle veut l'instruction, et même la force du génie.

Dans ses rapports avec les autres facultés intellectuelles , la conscience cérébrale devient cause des nobles élans comme des funestes écarts de la raison.

Observez tout ce qui se passe dans votre cerveau , quand vous pensez , et sur-tout quand vous écrivez. Si vous n'aviez pas la faculté de vous sentir penser , si vous n'aviez pas la conscience de votre intelligence , il vous serait impossible de corriger, de modifier vos idées. Votre volonté , qui est alors mise en action par la conscience , ne pourrait pas être stimulée , et refaire le trop faible, ou le trop fort d'une première inspiration. C'est parce que vous vous sentez penser, que votre volonté peut gouverner vos idées : voilà la conscience cérébrale dans ses plus nobles fonctions : Bossuet, Racine , Fénélon , sont de grands exemples de cette vérité : ils sont presque toujours égaux à eux-mêmes, parce qu'ils ont su modifier à leur gré leurs pensées , et les mettre d'accord avec leurs sentimens : voilà chez de tels génies la conscience cérébrale réagissant sur les idées, les travaillant , les retournant , jusqu'à ce que leur expression fût en harmonie avec ce qu'ils voulaient dire : aussi, quand ils ont voulu, ils

ont eu le style de chaque sujet : eux pouvaient redescendre , quand les autres ne peuvent même pas monter. Corneille n'a eu que des convulsions de génie : elles sont rares , forcées , sublimes , et suivies d'un épuisement forcé : chez lui , la conscience cérébrale a manqué à une telle intelligence : après ses élans , il se fût tu , s'il se fût mieux senti. Bossuet s'est élevé au-dessus de l'humanité par la plus grande force de pensée qu'homme ait jamais eue : c'est le seul capable de soutenir long-temps une course si haute , et quand il retombe , il a encore l'air de le vouloir.

On voit que la conscience cérébrale fait le génie dans les grandes intelligences , en excitant la volonté , et la fixant sur les sensations qu'elle veut exprimer : un tel privilège est aussi rare qu'imposant : elle fait encore la vraie modestie. Je n'appelle pas modestie cette hypocrisie de convention entre les auteurs , qui seraient désolés d'être pris au mot : j'appelle modestie ce juste sentiment de ce que l'on vaut devant tout ce qu'on ne vaut pas ; j'appelle modestes Pascal , Newton , Franklin , Fénelon , petites gens , qui voyaient sans cesse ce qui leur manquait , au lieu que

nos grands hommes ne voient que le peu qu'ils ont.

Plus on sent qu'on a d'intelligence , plus on éprouve le besoin d'en avoir. Les gens ordinaires sont plus heureux : ils sont toujours sûrs et enivrés d'eux-mêmes ; le premier jet est toujours trait de génie : chez eux la conscience cérébrale ne sert qu'à faire de la vanité intellectuelle : cette vanité en pratique est sottise , et en théorie orgueil , amour-propre insensé. Elle cause presque toutes les passions humaines et les plus déplorables maladies de l'intelligence.

J'ai dit que l'on pourrait classer toutes les infirmités de l'esprit d'après la conscience. Il est temps d'exposer cette classification, qui sera la meilleure analyse de cette faculté.

ARTICLE III.

Classification des désordres intellectuels , considérés dans leurs rapports avec la conscience cérébrale.

En observant de près les aliénés, nous avons pu reconnaître , qu'ils jouissent plus ou moins

librement de cette conscience. Les uns *sentent* qu'ils déraisonnent, s'en affligent, se plaignent sans cesse de se *sentir* devenir stupides; les autres puisent dans la conscience même de leur exaltation intellectuelle une vanité de plus : ils font orgueil de leur délire, et s'y complaisent fièrement; d'autres enfin n'ont plus le pouvoir de *sentir* s'ils sont ou non intelligens.

Avant d'aller plus loin, signalons la supériorité de la conscience du cœur sur la conscience du cerveau, en la voyant toujours rester debout au milieu des débris de l'intelligence : les aliénés, et même certains idiots sont profondément sensibles aux bons procédés; ils ont le sentiment du juste et de l'injuste peut-être plus vif que l'homme raisonnable; s'ils sont maltraités injustement, si un aliéné frappe un autre aliéné, s'il veut nuire à ceux qui le soignent, ils savent bien se plaindre, secourir le plus faible, apostropher l'agresseur; en faire justice. N'est-ce pas admirable qu'à travers toutes ses espèces de délires, l'homme ne puisse, malgré lui, abdiquer entièrement sa noble destinée? Quelle a été profonde cette sagesse divine qui a fait repo-

ser sa morale sur un tel sentiment , ou pour mieux dire , qui a donné cette conscience du cœur à l'homme , afin qu'au milieu de ses plus grandes abjections , on reconnût encore la trace de sa native grandeur !

Le cerveau sent toutes les facultés dont il est doué : cette conscience serait impuissante si elle n'était pas servie par la volonté.

La volonté exécutant avec justesse ce que sent la conscience, fait la raison : la raison n'est que la lutte continuelle de la volonté contre le désordre des sensations. Plus l'homme est fortement organisé , plus les sensations devenues idées se pressent, se mêlent, se confondent en un cahos continuel dans sa tête : qu'il exprime toutes les idées telles qu'elles sont dans son cerveau, il sera extravagant , aliéné ; mais s'il sait choisir parmi toutes ces idées celles propres à ce qu'il veut exprimer , s'il peut les rendre d'une manière conforme à ce qu'il éprouve , le voilà raisonnable : il faut donc qu'il choisisse ses idées , qu'il rejette toutes celles qui sont étrangères à ce qu'il veut dire , qu'il les exprime telles qu'il les a senties justes ; voilà la conscience faisant exécuter par la volonté ce qu'elle sent : la volonté est une

tension , un effort continu , que l'habitude rend insensible pour nous , et par cela même plus difficile à observer. Mais l'analyse par la décomposition intellectuelle , finit par arriver aux trois grandes facultés primitives , sensations , conscience et volonté. La volonté fait la raison exprimée par les paroles , les gestes ou l'écriture , comme la conscience fait la raison *sentie*.

Outre la faculté de vouloir , vous avez la faculté de reconnaître , de sentir si vos idées sont d'accord entre elles , et de les modifier ; c'est le privilège de la conscience cérébrale : pour que votre volonté exécute , il faut que la conscience cérébrale la guide : sans quoi la volonté exécuterait trop , ou trop peu : de même , sans la volonté , la conscience ne pourrait que sentir , sans rien exprimer , et encore moins exécuter ; voilà donc ces deux facultés , conscience et volonté , dans une étroite et mutuelle dépendance : leur accord est raison : les sensations sont leur aliment.

La conscience fait donc exécuter à la volonté ce qu'elle sent convenable ; Condillac appelle cela jugement : ce n'est pas juger ; c'est sentir

une différence ; même pour juger , il faut sentir qu'on est capable de juger ; c'est encore un effet de la conscience . Le jugement n'est pas une faculté , mais un résultat éloigné et secondaire.

La conscience cérébrale est continuellement en rapport avec les sensations qui l'excitent , avec la volonté qui exécute ; le défaut de justesse entre la conscience et les sensations , entre la conscience et la volonté , fait presque toutes les folies : en remontant à leur origine , on les voit procéder , presque toutes , soit du défaut de liaison entre les sensations et la conscience , soit du désaccord de la conscience avec la volonté.

Pour rendre nos idées plus claires et les mieux faire comprendre par des exemples , prenons , pour sujet d'analyse , un des faits déjà cités (page 83). Dans cette observation , l'aliénée est livrée aux extravagances d'une manie furieuse : ses discours sont incohérens ; son délire s'adresse à toute espèce de sujets ; les questions ne peuvent fixer un instant son attention.

Voilà la volonté disparue , et impuissante à lier et à contenir un tumulte d'idées étranges

et rompues. L'aliénée peut à peine suffire à les exprimer telles qu'elles sont dans son cerveau, sans liaison, sans rapport avec son état présent : si cette femme se taisait, elle serait déjà moins aliénée ; si elle n'exprimait que les sensations conformes à son état, elle serait raisonnable. De plus, elle ne sent même pas qu'elle déraisonne : les questions ne peuvent pas la réveiller de son délire. Ce n'est pas qu'elle n'entende ou ne comprenne ce qu'on lui dit : mais pour répondre, il faudrait un peu d'attention ; pour répondre juste, il faudrait vouloir ; et elle ne peut pas vouloir, parce qu'elle ne se sent pas délirer : il faudrait qu'elle eût conscience de son égarement. Son intelligence, libre des avertissemens de la conscience cérébrale, est dans une telle rotation, que toute question, comme toute cause extérieure, se joint au mouvement, et ne fait que l'accélérer : pour que cette femme devînt raisonnable, il serait nécessaire que d'abord elle se *sentît* extravagner, et qu'ensuite ce sentiment provoquât une volonté capable d'arrêter le délire. Par l'analyse morbide, nous arrivons au même résultat que par l'analyse de l'entendement sain : des deux côtés, on finit par trou-

ver que toutes ses opérations proviennent de trois causes primitives :

1° Eprouver des sensations :

2° Sentir ces sensations :

3° Les exprimer par la volonté.

Ces trois grandes facultés, sensations, conscience, et volonté, tiennent sous leur dépendance une série d'opérations secondaires : elles font toute l'intelligence ; c'est dire qu'elles font aussi toutes les folies.

Des sensations.

Pour avoir des sensations justes, il faut des organes sains : les causes physiques et morales, en agissant sur les sens, produisent les sensations : ces causes proviennent des objets extérieurs, ou de l'intérieur même du corps.

Sensations externes.

Elles se réduisent à l'impression que font sur certains organes, certains agents : la lumière, les odeurs, le son, ne peuvent être que quelques qualités des corps ; ils en ont une foule d'autres, dont quelques-unes parviennent à

être appréciées par la physique et la chimie : la physique et la chimie sont alors des sens factices ajoutés à nos sens ordinaires. Le goût et le toucher sont un seul sens ; le toucher est le tact de la peau extérieure ; le goût est le tact de la peau interne (membrane muqueuse) : pour qu'il y ait sensation, il faut le contact. Toutes les sensations extérieures arrivent nécessairement par les sens ; elles arrivent d'abord errées : pour qu'elles soient justes, il faut l'habitude et l'éducation.

Sensations internes.

Ces sensations présentent deux importantes distinctions : ou elles proviennent des organes éloignés, ou elles proviennent du cerveau lui-même ; elles sont viscérales ou cérébrales.

Sensations internes viscérales.

C'est par le système nerveux des ganglions, que les besoins ou les souffrances viscérales remontent sensations au cerveau. J'ai faim ; un besoin corrodant se fait sentir à mon estomac : ce besoin devient sensation pour le cer-

veau, qui en a conscience; et voilà à l'instant la volonté exécutant les mouvemens propres à le satisfaire. Dans cette sensation, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ne sont pour rien: la souffrance de l'estomac a été directement au cerveau par les filets nerveux des ganglions.

C'est encore par ces nerfs que les émotions du cœur remontent si vives sensations; les sentimens, les passions, la conscience du cœur, dont la seule histoire est presque l'homme tout entier, sont dans une continuelle action et réaction avec l'intelligence: les sens cérébraux sont encore étrangers à toutes ces influences, dont nous avons décrit les plus importantes, au huitième chapitre.

Sensations internes cérébrales.

Il est en outre une autre espèce de sensations internes: celles-ci se réveillent spontanément dans le cerveau, et deviennent dans cet organe, causes de sensations nouvelles; elles naissent et restent dans le cerveau. Je m'en dors, après avoir éprouvé quelque chagrin: le sommeil détruit ce chagrin; je dors, et ne

songe plus à ma douleur; au réveil, la première pensée est pour la douleur de la veille : voilà ma douleur réveillée, restant tout le jour dans mon cerveau, devenant sensation interne et cérébrale : dans ce cas, c'est la mémoire qui devient cause de cette sensation ; c'est-à-dire, qu'une portion du cerveau envoie au reste de l'organe des sensations continues : ces sensations comprennent la plupart des causes dites morales.

Avant d'arriver à la conscience des sensations, il était nécessaire de reconnaître leur origine, que les maladies vont signaler plus certaine encore.

Conscience des sensations.

La sensation transmise au cerveau, est d'abord perception, ensuite conscience. Non-seulement je perçois les sensations, mais encore j'ai la conscience de cette perception : je sens que j'ai perçu. Excitée par les sensations, la conscience réagit sur elles : cette réaction provoque la volonté. Ensuite viennent les opérations consécutives, l'attention, le jugement, la mémoire, etc. Sans la conscience

toutes ces opérations ne pourraient pas être justes ; sans la volonté elles ne pourraient pas être exprimées.

Ce sentiment du moi intelligent excite et guide la volonté , qui manifeste les déterminations : l'attention n'est que la continuité de la volonté.

La conscience cérébrale et la volonté doivent être regardées comme le lien de toutes les facultés intellectuelles : quand ce lien se relâche , se rompt , arrivent les travers des idées , le délire , la folie.

Les altérations du cerveau que nous avons décrites , pervertissent cette conscience et la volonté.

L'ordre ou le désordre de l'intelligence dépend de l'accord ou du désaccord de la conscience avec les autres facultés , et sur-tout avec la volonté.

Distinguons les folies en deux grandes classes :

1° Celles où la conscience est entièrement détruite :

2° Celles où la conscience persiste , plus ou moins juste , plus ou moins pervertie.

La première classe comprend toutes les infirmités intellectuelles les plus graves : l'idio-

tisme , l'imbécillité , la stupidité , la bêtise.

La seconde classe , plus variée , plus étendue renferme toutes les autres espèces de folies : celle-ci doit-être exposée avec soin , puisqu'elle va être l'analyse de la conscience , en décomposant ses rapports avec les autres facultés.

Tous les délires où l'on observe encore la conscience , peuvent se rapporter à quatre ordres principaux : il y a désaccord ,

- 1° Entre la conscience et les sensations ;
- 2° Entre la conscience et la mémoire ;
- 3° Entre la conscience et le jugement ;
- 4° Entre la conscience et la volonté.

Indiquons les traits les plus saillans de ces quatre ordres , ainsi que les troubles intellectuels auxquels ils correspondent.

1° *Désaccord entre la conscience et les sensations.*

Le défaut de justesse entre la conscience et les sensations , fait toutes les erreurs de perception , les illusions , les hallucinations. Ces erreurs proviennent des sensations *extérieures* ou *intérieures*.

Erreurs des sensations extérieures.

Don Quichotte aperçoit un moulin : la sensation n'arrive pas moulin à sa conscience, elle arrive géant. Pourquoi ? c'est qu'entre le moulin et la conscience il y a une idée fixe, une mono-idée chevaleresque, à travers laquelle toutes les perceptions, même les plus étranges, se dénaturent en passant, deviennent chevaleresques et arrivent chevaleresques à la conscience. Ainsi le moulin, par sa hauteur, est géant ; ses ailes, qui tournent, sont les cent bras, etc. Don Quichote voit le moulin ; peut-être même sait-il qu'il sent, qu'il dit, qu'il va faire une extravagance : mais n'importe ; l'idée fixe est plus forte que la sensation, que même la conscience, et le voilà se précipitant sur le moulin.

Ce défaut d'harmonie entre les sensations et la conscience, est le prélude de folies plus graves : voilà un exemple d'erreurs produites par des sensations externes. Les influences des sensations internes sont plus obscures, et plus importantes à observer.

Erreurs des sensations internes viscérales.

Un aliéné est pris d'une forte inflammation d'entrailles (d'entrite) : la douleur qu'il ressent au bas-ventre est vive et cruelle ; pour lui ce ne sera plus une douleur : il dira qu'il a un animal dans le ventre, un serpent ; qu'il a avalé des épingles ; qu'on l'a empoisonné, etc. La douleur qui remonte des intestins au cerveau, n'arrive pas douleur à la conscience, elle y arrive transformée dans le délire habituel de l'aliéné : il approprie cette douleur à sa manie, et établit sur cette sensation interne et profonde tout un système de délire. Ici, il y a désaccord entre la sensation interne et la conscience ; et ces fausses perceptions organiques font une foule de travers et de délires légers, ou profonds, dont la cause réelle échappe souvent à l'observation.

Erreurs des sensations internes cérébrales.

Il est des sensations qui, comme je l'ai dit, se réveillent dans le cerveau lui-même, sans la participation des sens et des organes : elles proviennent de la mémoire, qui devient cause de sensations justes ou fausses : lorsqu'elles

sont fausses, elles sont les hallucinations : un halluciné voit réellement ce qu'il exprime ; mais il voit de dedans en dehors, au lieu que les gens raisonnables voient de dehors en dedans : aussi voit-il seul ce qu'il voit. Dans les songes, nous voyons bien clairement ce qui est devant nos yeux : nous sommes alors de vrais hallucinés ; car, supposez que le songe persistât pendant le réveil ; les gens auxquels nous décririons tout ce qui se passe en nous seraient aussi déraisonnables pour nous, que nous pour eux. L'intuition n'est, par l'analyse, que le réveil de la mémoire, quelque étrange qu'en soit le sujet, et bien des folies ne sont qu'un songe éveillé. L'aliéné vit avec les seules sensations réveillées dans son cerveau, où elles se confondent en désordre : il n'est plus en rapport avec les sensations extérieures : il raisonne, il parle, il agit d'après les sensations qu'il voit dans son cerveau ; aussi est-il extravagant par rapport à tout ce qui l'entoure, mais pour lui, il est raisonnable, conséquent avec ses sensations : ceci explique la bonne foi et la pieuse conviction de bien des visionnaires. Si chacun faisait comme eux ; ils ne seraient pas aliénés.

Cette analyse des défauts de liaison entre la conscience et les sensations peut aussi servir à donner plus de précision au langage. Je voudrais réserver le mot *hallucination* pour désigner les erreurs des sensations internes, en les subdivisant en *hallucinations cérébrales*, quand elles proviennent du cerveau même, et en *hallucinations viscérales*, lorsque leur cause première est dans les viscères.

Le mot *illusion* désignerait les erreurs des sensations externes, qu'il faudrait distinguer en autant d'espèces qu'il y a de sens, visions, auditions, etc., erreurs de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher; au moins on commencerait à s'entendre sur la valeur physiologique de ces termes.

2^o *Désaccord entre la conscience et la mémoire.*

Dans beaucoup d'autres folies on peut reconnaître que la conscience n'est plus d'accord avec la mémoire. Parlez à un aliéné d'un parent qu'il n'a pas vu depuis long-tems; il comprendra vos paroles; il cherchera à se rappeler le tems écoulé depuis qu'il ne l'a pas vu; vous le croyez presque raisonnable : mais dès qu'il

voudra nommer ce parent , il prononcera tout autre nom, le nom de tout autre individu. Tant que vous avez nommé ce parent , l'aliéné a pu vous suivre, vous comprendre ; dès qu'il est forcé de le nommer seul, il ne peut pas ; sa mémoire ne répond plus à sa conscience : pour qu'il y ait harmonie entre ces deux facultés , il faut que sa mémoire soit aidée par vous ; abandonnée à elle-même, elle retombe dans sa faiblesse, dans son impuissance. Il y a eu chez cet aliéné sensation juste , conscience juste de la sensation ; mais la mémoire ne répond pas à ces opérations antérieures. Ce désaccord est sur-tout remarquable chez les individus en démence : ils éprouvent sensation, conscience ; mais la mémoire et la volonté sont plus ou moins détruites.

3° *Désaccord entre la conscience et le jugement.*

Continuons de rendre sensibles par des exemples ces défauts de liaison entre la conscience et les autres facultés : les mettre ainsi en action, c'est le moyen de se mieux faire comprendre.

Chez certains aliénés , la conscience et le

jugement sont seuls rompus dans leurs rapports naturels. Dites à l'un d'eux qu'il va revoir un parent; il vous comprend, vous répond que cette vue lui sera agréable ou indifférente: ce parent se montre; l'aliéné le reconnaît, le nomme; la sensation a été juste, la conscience a été en rapport avec la sensation; la mémoire a été d'accord avec la conscience: voilà ce parent reconnu, nommé; l'enchaînement intellectuel est bien suivi jusque là; c'est la raison. Vous pensez que la conséquence, le jugement, va répondre à cet enchaînement; il n'en sera rien: l'aliéné, après avoir reconnu et nommé ce parent, parlera de choses qui ne sont plus en rapport avec les sensations perçues; la vue de son parent n'aura excité sa conscience et sa mémoire que pour un instant: cette vue deviendra même le sujet d'un violent délire, entièrement étranger aux impressions qui viennent de se succéder; ce ne sera plus son parent auquel il parlera, ce sera un agent de police, un envoyé du ciel, un ministre, ou tout autre personnage conforme à son délire habituel. Chez cet aliéné, l'intelligence s'est arrêtée lorsqu'il a fallu juger, elle a fini au jugement: s'il eût continué de sentir

qu'il parlait à son parent, il approchait bien près de la raison : et encore, eût-il fallu que l'expression de toutes ces sensations par la volonté fût juste. Il a donc été raisonnable, moins le jugement et la volonté ; c'est plus qu'il n'en faut pour être fou : la volonté seule fait, ou défait l'homme.

4^o *Désaccord entre la conscience et la volonté.*

Observez de près un aliéné dans l'explosion de sa fureur : pourquoi l'homme se montre-t-il là dans toute la grandeur de sa déraison ? pourquoi même se plaît-il à délirer ? Tout ce qu'il sent, il le dit, l'exprime hautement : il a des sensations plus vives, plus rapides, plus intelligentes que l'homme raisonnable ; mais il les dit telles qu'elles sont dans son cerveau, bizarres, confuses, extravagantes ; il ne peut plus les maîtriser : sa volonté a disparu. Sa conscience exaltée par cette vivacité de sensations rapides, n'en devient que plus vaniteuse et plus fière d'elle-même : les hommes ne sont pour lui que de vils esclaves. Le maniaque sent si fortement, il a tellement conscience de son exaltation intel-

lectuelle , qu'il regarde en pitié du haut de sa folie la nature humaine. Ses sens acquièrent une finesse extrême ; son coup d'œil est perçant et rapide ; à votre air , il vous devine avant que vous ayez parlé : il pénètre votre pensée, votre satisfaction, vos peines au moindre signe du visage : les sons, les odeurs les moins perceptibles, il les entend, il les sent ; souvent il vous confond par la justesse de ses allusions : mais , lorsqu'il veut exprimer avec suite ce qu'il éprouvé , ce qu'il sent si vivement , là commence son délire : ses paroles ne sont pas d'accord avec ses sensations ; sa volonté ne répond pas à sa conscience ; ses expressions s'adressent à d'autres sujets, à d'autres personnes ; sa volonté ne dirige pas ses paroles : il y a chez lui sensation juste , conscience et mémoire exaltées, jugement, mais la volonté manque à l'expression de toutes ces opérations ; elle est impuissante à les contenir ; aussi elles débordent de tous côtés , et se répandent en extravagances.

ARTICLE IV.

Résumé de cette analyse de la conscience chez les aliénés.

En considérant ainsi les troubles intellectuels dans leurs désordres psychologiques, on peut espérer de nouveaux et importants résultats : un tel sujet devra un jour être développé avec tout le soin qu'il mérite.

En résumant cet exposé, nous dirons, que pour classer les folies d'après la conscience, il faut établir deux grandes divisions, d'abord celles où la conscience n'est plus, ensuite celles où la conscience subsiste encore. La stupidité et tous ses différens degrés font la première classe ; la seconde présente quatre divisions principales : la conscience n'est plus en rapport : 1° avec les sensations, 2° avec la mémoire, 3° avec le jugement, 4° avec la volonté.

De ce défaut de liaison résultent les erreurs et les fausses perceptions des monomanes, les efforts impuissans de la démence, les extra-

vagances des maniaques , enfin tous les désordres légers ou profonds de la pensée et des actions.

Ajoutez à ce tableau la juste appréciation de l'instinct , des causes viscérales , et vous aurez une histoire aussi complète que positive de l'entendement , vu à son envers.

ARTICLE V.

De la volonté.

Si l'homme a la conscience pour sentir , il a la volonté pour exécuter. Il est le maître de vouloir. Le libre arbitre est le seul point de contact entre Dieu et lui : c'est le seul point par lequel il faut espérer quelque analogie divine : mais entre une analogie et une ressemblance , la distance est grande. La volonté est , sans contredit , la plus inconcevable des opérations intellectuelles ; elle se refuse à toute analyse : comme la vie elle est , ou elle n'est pas ; elle fait la destinée de l'homme. Mais , sa

destinée , il est maître de la vouloir. Le fatalisme n'est qu'ignorance stupide de soi-même.

Écoutez Auguste... Je suis maître de moi...
Je le suis... Je veux l'être.....

. O siècles ! ô mémoire !

Conservez à jamais ma dernière victoire. . . .

Voilà la volonté sublime : voilà l'homme montant sur les degrés de la divinité. Passions , vengeance , colère , il commande à tout : il parle d'en haut ; c'est plus qu'un homme , parce qu'il a la force de vouloir être tel : il écrase l'humanité.

Mais que la volonté lui manque , il n'est plus qu'un animal abject ; il n'est plus que pitié ; les aliénés ne peuvent plus vouloir ; ils sont pires que néant , ils sont le néant en vie : l'intelligence n'est que monstruosité dès que la volonté est morte ; les passions ne sont que fange quand la volonté les laisse aller à leurs excès. Et que l'homme ne s'en prenne qu'à lui de toutes ses misères ; c'est sa volonté seule qui les a faites : il a été maître de ne pas les vouloir ; il est maître encore de les changer en grandeurs : Qu'il choisisse s'il ose rester indécis entre ces deux destinées !

La volonté commande à l'intelligence comme aux passions. Il dépend de l'homme de conserver ce noble empire sur lui même : c'est une éducation à faire, une habitude à contracter : il n'a qu'à vouloir, mais vouloir fortement : la première lutte est seule pénible : une fois entré dans cette vie nouvelle, où l'on ne respire que générosité, il ne voudra plus en sortir ; il aura honte de sa vie passée ; les sentimens purs et élevés deviendront pour lui une seconde nature.

Sans la volonté, l'intelligence divague ; sans la volonté, les passions se roulent dans la turpitude : c'est la nature humaine à nu, dégoûtante, dépouillée de l'heureuse enveloppe qui lui a été donnée pour cacher ses infirmités, et pour se couvrir contre ses propres bassesses. Montrer à l'homme tout ce qu'il devient en perdant la volonté, le faire descendre au fond de cette chute morale, c'est peut-être le plus salutaire enseignement dont on puisse l'instruire, la plus grande leçon dont on doive l'effrayer.

Qu'il fasse maintenant sa destinée telle qu'il la veut ! il a la volonté : sa volonté est libre : il dépend de lui qu'elle reste libre !

C'est le trahir que de ne pas lui apprendre tout ce qu'il peut sur lui-même ; il n'est déjà que trop porté à mettre ses passions et ses vices sur le compte de son impuissance , à vouloir s'absoudre en se faisant plus misérable encore : il ment à lui-même : le lui laisser dire est lâcheté , et le lui laisser croire est un crime.

ARTICLE VI.

Parallèle entre la conscience cérébrale et la conscience de cœur,
et conséquences morales.

La conscience cérébrale est cette faculté intime par laquelle le cerveau a le sentiment de lui-même : cette conscience intellectuelle chez les penseurs, fait la raison sublime : c'est par elle que Platon, Socrate, Cicéron, Racine Pascal , se sont élevés à l'humilité religieuse : mais qui oserait les donner en modèles à tous ? quelle est la vanité assez robuste pour vouloir marcher à leurs côtés ?

Le sauvage se mettant à genoux devant le soleil , est plus sage que nos raisonneurs ordinaires : trop brut pour comprendre l'ouvrier, il salue l'œuvre : sa prière en vaut bien une autre : sa génuflexion est tout un cantique.

Le sort de l'homme civilisé , mais sans instruction , serait mille fois pitoyable , si la divine sagesse que notre ignorance méconnaît et outrage , ne le sauvait malgré lui de lui-même : son travail , ses besoins , ses passions seraient sa seule loi , sa seule religion : mais , pour son honneur, il porte dans lui-même une religion vivante , une religion tout entière : c'est celle des sentimens , la conscience du cœur qui est égale chez tous les hommes , afin qu'au défaut d'instruction , elle enseigne à tous leurs mutuels devoirs.

La cause de cette religion physique est d'autant plus admirable , qu'elle est plus simple. Cette cause est l'amour du vivre , devenant bonté en pratique , devenant morale dans les rapports des hommes entre eux , et devenant religion par les inspirations du cœur : religion sublime , vivante , trop méconnue , à laquelle l'homme obéit sans le savoir , à laquelle , sans le savoir , il est heureux d'obéir : religion qui est

tout l'évangile, morale d'amour, de sentiment, de cœur et non d'intelligence, s'adressant de préférence à la pauvreté d'esprit, à l'infortune, à l'humilité ; morale d'une prévoyance divine, qui a craint de confier la destinée de l'homme à une intelligence si vaine, si fragile, souvent si coupable ; au lieu que pour lui faire sentir ses devoirs, pour les lui enseigner par le sentiment, il lui a suffi qu'il vécût, qu'il aimât la vie, qu'il voulût vivre. Telle est la conscience de cœur, et le noble privilège qui la distingue : l'égoïsme n'est qu'une réflexion cérébrale, une prévoyance anti-humaine, une lutte infâme de l'intelligence contre les mouvemens généreux de cette conscience.

Elle seule est le fond de l'homme, fond posé par les mains de Dieu.... Ce n'est pas sans un profond sentiment de joie, que je me sens arrivé enfin au moment de développer ces vérités, de les faire sortir de nous telles que la divinité les a faites et les a voulues, d'évoquer de nous-mêmes cette grandeur ignorée que nous portons en nous, et que le spiritualisme est allé rêver au ciel. Pourquoi rêver ce qu'on peut sentir ? pourquoi reléguer au ciel un sublime qui est dans nous, qui nous presse de

toutes parts , et qui , de toutes parts , parle si haut à nos oreilles ?

La conscience cérébrale est sensation : la conscience de cœur est sentiment ; l'une et l'autre ont leur sublime : le sublime de la conscience intellectuelle est réservé à quelques élus : le sublime de la conscience de cœur est donné à tous.

Entendez la réponse de ce matelot , Bous-sard (1), sauvant vingt fois au péril de ses jours, les malheureux près de se noyer : lorsqu'on lui demande qui pouvait lui inspirer une si rare intrépidité : « la mort de mon père ! il a été » noyé, je n'étais pas là pour le sauver ; aussi » j'ai juré de sauver tous ceux qui tomberaient » à la mer. »

Conscience du cœur , que ta grandeur est simple ! Voilà un homme qui ne savait pas lire : pour être sublime , il lui a suffi de sentir qu'il avait un père , et le voilà sublime toute sa vie, sans le savoir ! pourquoi l'hommage des mortels , si jaloux d'élever des statues au génie , ne sait-il pas en dresser à de telles vertus ?

(1) Correspondance de Grimm , vol. 6.

Qu'elle est grande cette sagesse divine qui fonde le bonheur sur de tels sentimens, et que l'évangile est bien nommé ! Le spiritualisme a-t-il jamais fait un tel homme ?

Entendez encore le père de l'éloquence romaine décrire cette conscience de cœur, avec la magnificence de sa parole, tout en voulant en faire honneur à la raison : « *est quidem vera*
 » *lex, recta ratio, naturæ congruens*, etc. *De Re-*
 » *publ., lib. III...* « Oui, il est une loi vraie, une
 » raison droite, inhérente à l'homme, com-
 » mune à tous, constante, éternelle ; une loi
 » qui enseigne, qui ordonne le devoir, et ef-
 » fraie du mal ; dont les ordres ou les dé-
 » fenses s'adressent également aux pervers et
 » aux cœurs bien nés ; une loi que l'on ne
 » peut retarder, modifier, ni anéantir ; une
 » loi plus forte que le sénat et le peuple ro-
 » main ; loi unique, loi immortelle, frein éter-
 » nel de tous les peuples, la même à Rome
 » comme dans Athènes, la même dans tous
 » les temps, dans tous les lieux ; loi sublime
 » par laquelle, il ne peut exister qu'un maître
 » commun, un empereur de l'univers, Dieu
 » seul. C'est lui qui est l'inventeur, le dispen-
 » sateur, l'arbitre souverain de cette loi, et

» quiconque ne suivra pas ce qu'elle ordonne,
» manquera à lui-même, dégradera la nature
» humaine, et ne saurait échapper à son propre
» châtiment, quand même il échapperait à la
» justice des hommes. »

Voilà la torture de cette conscience lorsque l'intelligence n'obéit pas à ses inspirations ; voilà le remords, le salutaire remords, souffrance physique du cœur (1), quand la volonté n'écoute pas le cri de cette noble conscience. Vouloir le mal, faire le mal, c'est s'en vouloir à soi-même, c'est se blesser au cœur. Ce sentiment cruel est l'heureuse et nécessaire conséquence du sentiment de bonheur qui fait la morale : on ne saurait lui échapper ; il est l'avertissement du vice, la vengeance du crime ; il tenaille le cœur, jusqu'à ce que la volonté répare les méfaits de la vanité, de la colère et des autres passions ; il meurtrit de ses affreux serremens le pervers ; c'est un trait vivant et

(1) Il est tellement douleur physique, que dans les anévrysmes du cœur, les patients se plaignent de sentimens de terreur et de remords qu'ils ne peuvent comprendre, et qui les ébranlent comme s'ils avaient commis un crime.

vengeur qu'il porte au cœur et dont la douleur est plus déchirante , quand il se trouve seul devant lui-même.

Le remords a été donné en souffrance physique , afin qu'il fût éloquent chez tous les hommes. L'intelligence peut faire le repentir ; mais par le brisement du cœur le remords est un repentir permanent, involontaire, inévitable. L'intelligence est trop ingénieuse à s'excuser dans ses faiblesses ; le cœur ne sait que souffrir ; il a l'instinct sublime et la fidélité de la vertu : l'intelligence si bien faite pour la comprendre , se plaît trop souvent à la méconnaître.

Le remords est la douleur de la conscience de cœur , la folie est le désordre de la conscience intellectuelle : le cœur a les inspirations , au lieu que l'exécution est réservée à l'intelligence. Il ne souffre que lorsqu'elle manque à ses ordres , et sa conscience reste toujours égale et pure au milieu de tous les désordres de l'entendement.

Dans nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos semblables , cette conscience de cœur est morale naturelle ; elle est politique dans ses applications aux droits des hommes et aux

droits des nations ; elle est religion quand elle sait monter à l'immortel auteur de toutes choses.

Outre cette morale , cette religion qui s'apprennent , qui sont le produit de la civilisation , il est donc aussi une morale , une religion qui se sentent , gravées dans le cœur de l'homme , placées profondément aux entrailles humaines , guides invisibles et infaillibles de tous les hommes , sublime et profonde nature , qu'ils n'ont pu méconnaître si long-tems que par la plus inconcevable ignorance d'eux-mêmes , disons aussi , par le délire de toutes les philosophies voulant toujours comprendre ou expliquer ce qui est incompréhensible ou inexplicable , au lieu de nous apprendre à nous élever de nous-mêmes , à connaître , à toucher les éternelles vérités qui sont en nous. S'il suffisait de fortement sentir tout ce qu'elles ont méconnu pour l'enseigner dignement , peut-être que ce livre ne trahirait pas notre espérance,

Partis des misères et de la mort humaines , pénétrant dans cette fragile et sublime organisation , abîme de tant de mystérieuses merveilles , interrogeant ses infirmités , remontant à la première source de tous ces mouvemens passionnés et tumultueux qui élèvent ou pré-

cipitent, arrivés enfin à cette noble conscience, grande mais changeante dignité de l'homme dans l'intelligence, grande et constante dignité de l'homme dans le cœur, nous devons marcher désormais au développement des vérités morales dont il est la vivante expression. Si nous grandissons ainsi avec notre sujet en poursuivant cet enchaînement immense, dont le premier anneau est au plus creux de l'homme et le dernier se trouve caché aux mains de la Providence, c'est que nous voilà enfin parvenus à un point où l'on commence à vivre de larges et libres pensées.

En présence de la nature humaine, et forts des vérités divines devant lesquelles nous allons arriver bientôt, proclamons qu'il y a deux morales, l'une d'intelligence, l'autre de de sentiment; qu'il y a deux politiques, l'une d'intelligence, l'autre de sentiment; qu'il y a deux religions, l'une d'intelligence, l'autre de sentiment.

Cette distinction enseignée, pour la première fois par Platon, dans l'étude des passions, que Bacon, Buffon et Bichat, ont fait pénétrer avec un rare bonheur dans l'homme physique, osons l'appliquer dans ses résultats généraux à l'homme moral, politique et religieux. Et par

cet essai, peut-être allons-nous faire que toutes les questions les plus abstraites et les plus élevées de l'ordre social, viendront se ranger comme d'elles-mêmes dans cette naturelle distinction, se soutenir, s'enchaîner et se fortifier, par cela seul qu'elles seront à leur place.

Pascal commence ainsi ses pensées : « Les » grandeurs et les misères de l'homme sont » tellement visibles, qu'il faut nécessairement » que la véritable religion nous enseigne qu'il » y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même tems quelque grand principe de misère ; car il faut que la véritable » religion *connaisse à fond notre nature* ; » c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle » a de grand et tout ce qu'elle a de misérable, » *et la raison de l'un et de l'autre* : il faut » encore qu'elle rende raison des étonnantes » contrariétés qui s'y rencontrent. »

Plus loin, il revient encore à la même idée : « Suivons nos mouvemens, observons-nous » nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux » natures....

» Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple ? cette duplicité

» de l'homme est si visible , qu'il y en a qui
» ont pensé que nous avions deux âmes : un
» sujet si simple leur paraissant incapable de
» telles et si soudaines variétés , d'une pré-
» somption démesurée à un horrible abatte-
» ment de cœur. »

Quel malheur qu'un si beau génie n'ait pas mieux connu l'organisation humaine , et ne l'ait pas pénétrée de toute la force de sa pensée et de son observation ? le voilà réduit à la deviner , et à s'étonner de loin , de ce qui est si simple vu de près. Sans doute , il y a en nous de grandes contradictions ; deux principes l'un de misère , l'autre de grandeur ; l'homme renferme deux destinées : l'une grande et pure , parce qu'elle est naturelle , innée , est celle du cœur , des sentimens ; c'est cette destinée que veut l'évangile , *qui connaît à fond notre nature* : l'autre destinée est celle de l'intelligence , factice bienfait de la civilisation , sujette à tant d'ébranlemens , de catastrophes et d'infirmités que quelques beaux momens de raison sublime ne sauraient compenser. Voilà comment l'homme physique démontre l'homme moral , et explique ces contradictions si désespérantes pour ceux qui ne

les connaissent pas, si fécondes en toute espèce d'enseignemens pour ceux qui sauront les pénétrer et les interpréter dignement.

Ces mélancoliques pensées, que Pascal jette avec amertume à travers la raison humaine, n'avaient pas échappé aux boutades de Montaigne; il les exprime avec son dire railleur, et son sarcasme de bonhomie. Bossuet les fait entendre aussi, mais en éclats terribles !

Quel malheur encore une fois que de tels génies n'aient pu observer que l'homme extérieur !

Nous sommes, je ne sais comment, doubles en nous-mêmes, qui fait que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et nous ne pouvons nous défaire de ce que nous condamnons....

MONTAIGNE.

Nota. Arrivé à ce point de mon travail, je crois devoir développer l'explication de l'avant-propos : si je vais maintenant dédaigner les divisions scholastiques et minutieuses, elles se retrouveront cependant dans les parties suivantes, dont chacune doit être l'enchaînement nécessaire de celle qui précède. Ainsi, jusqu'au chapitre septième, il a fallu défaire ; mais à partir de ce point, il fallait reconstruire. En commençant dans ce chapitre à mettre en ordre les désordres intellectuels, c'était préluder au chapitre

suivant, au huitième, où se trouve l'analyse des fonctions humaines, leurs divisions physiques, faisant pressentir leurs divisions morales; enfin, leurs influences réciproques, premier degré de leurs exaltations : c'était le passage naturel à l'analyse des passions, résultat de l'exaltation des sentimens ou de l'intelligence, et reposant encore sur la profonde distinction de ces deux sièges primitifs. L'analyse de la conscience qui forme le dixième chapitre, nous a encore démontré qu'il existait une conscience de sentimens, et une d'intelligence; cette division est la conséquence et la confirmation de tout ce système : c'était ici le point capital et servant de transition entre l'homme physique et l'homme moral; j'ai dû le développer plus longuement que les autres, et en raison même des difficultés du sujet. Le principe une fois posé, les chapitres suivans n'en sont que le développement, mais dans des applications différentes. Ainsi, le chapitre onzième, l'analyse de la morale, tout en subissant les précédentes divisions, s'attache principalement aux institutions civiles. Arrivé là, j'ai retrouvé les mêmes divisions tracées par l'Évangile et par ses préceptes : j'ai cru voir que sa morale et sa doctrine reposaient sur cette distinction physiologique, adoptaient le cœur rejetaient l'intelligence pour établir sa religion d'amour, d'égalité et de justice; je m'en suis comparé avec joie profonde; enfin restait la politique, le chapitre treizième : on y retrouvera encore les mêmes bases, les mêmes divisions, bien qu'elles ne soient pas marquées; car si elle est une science tout intellectuelle, raisonnant les droits de l'homme, elle est aussi une science de sentiment dans sa pratique, dans l'art de gouverner : c'est là même son plus difficile....

CHAPITRE XI.

Analyse de la morale.

ARTICLE PREMIER.

Ses bases. — Ses divisions.

La morale n'est mot vague que dans les livres des moralistes ; dans la nature , elle est, comme l'instinct de société, noble et profonde nécessité de la vie. L'homme aime à vivre : cet impérieux besoin est bonté dans sa pra-

tique, est morale dans les rapports et devoirs sociaux. Cet amour du vivre, souvent égoïsme par la vanité, toujours générosité par le cœur, est, dans les vues de la providence, sagesse d'autant plus profonde, que sa simplicité renferme toutes les destinées humaines.

En vain, dans son délire, un coupable sophisme a prétendu que l'homme naissait méchant : tant de honte dut retomber sur son auteur : l'homme naît bon, par cela seul qu'il naît pour vivre. Le jour où il naîtra méchant, l'univers sera néant monstrueux. Il est bon suivant la nature ; mais les habitudes, les préjugés et tous les travers intellectuels ont pu souvent en faire un être dénaturé : son intelligence inculte est la plus cruelle ennemie de lui-même.

On invoque, comme témoins, ces sauvages qui mangent des hommes pour établir la perversité naturelle de l'espèce humaine. Quelles tristes preuves, et quels contre-sens ! ces hommes que vous dites sauvages, ne le sont plus ; ils ont leurs coutumes, leurs lois, leurs gouvernemens sauvages ; ils sont civilisés à leur manière, mais civilisés de travers ; leur intelligence est mal apprise, brutalement ha-

bituée : c'est ce qui les dénature. Par elle , ils sont redescendus au contre-sens de la civilisation ; ils sont à son horreur. Raisonners bruts, les voilà brutalement absurdes ; c'est-à-dire, féroces. Ils voient les animaux vivre et se reproduire les uns des autres : ils en font autant , parce qu'ils ne savent pas réfléchir aux conséquences : ils mangent de l'homme, parce que cette chaire leur est meilleure que toute autre. Cette logique de leur sauvage intelligence en est la plus cruelle satire. S'ils pensaient juste, ils seraient sauvés , parce que raisonner juste , c'est être moral. Mais allez enlever à ces cannibales un de leurs enfans ; vous les verrez affronter mille morts, avant qu'ils ne vous lâchent le fruit de leurs entrailles : attaquez un des leurs ; vous les verrez généreux à réunir leur dévouement et leur vengeance. Ce n'est plus l'intelligence , c'est le cœur qui parle : les voilà redevenus naturels et bons quand le cœur étouffe leur funeste entendement.

L'intelligence perfectionne ou dénature l'homme : elle le perfectionne en lui enseignant le noble usage qu'il doit faire de ses facultés ; elle le dénature quand elle végète inculte et grossière : elle en fait alors aisément

un monstre : l'intelligence civilisée, mais sans instruction suffisante, enfante les perversités. L'intelligence civilisée et instruite, est l'honneur de l'humaine nature. Cherchez maintenant dans toute l'espèce humaine où se trouve la plus grande proportion, et vous verrez que sur mille, il est à peine un homme, qui s'élève à cette dernière intelligence. Etonnez-vous des sophismes, des erreurs, des contradictions, des emportemens de la philosophie, suivant qu'elle s'en est pris à l'homme dans ces états si différens ! Oui, certes, tout est bien dans la nature ; oui, tout dégénère, mais aussi tout s'améliore dans les mains de l'homme. Voilà la vérité tout entière : c'est l'intelligence seule, qui a le privilège de l'abrutir ; ce n'est que par l'éducation qu'elle s'épure et s'élève aux connaissances grandes et généreuses : il n'y a donc de *dépravé* que celui qui ne pense pas assez, et le sophisme de Rousseau est outrage bien gratuit à la vérité et à la raison. N'est-ce pas pitié de voir les hommes applaudir à des sarcasmes dégoûtans d'insultes et de mensonges ?

L'homme, tel que l'a fait la Divinité, naît doublement moral : par le cœur, il sent ce qu'il

doit à ses semblables ; par l'intelligence , il apprend la nécessité et l'étendue de ses devoirs. Sentir ce qu'on doit à soi , comme aux autres, est instinct naturel , impulsion du cœur , besoin inné avec la vie : l'apprendre , c'est une éducation tout entière. De ces deux morales , l'une est la noblesse de la nature , l'autre le bienfait de la civilisation ; leurs efforts , leur but , leurs résultats sont communs : le bonheur de chacun fondé sur le bonheur de tous. En enseignant par sentiment , ou par intelligence ce qui est le mieux pour chaque individu , elles font nécessairement le mieux être général. Voilà donc la morale reposant , comme les passions dont elle est souvent l'heureux emploi , sur les deux grandes divisions morales de l'homme physique , les sentimens et l'intelligence.

Avant de développer ces vérités , quelques points fondamentaux sont encore à établir.

Aimer la vie est la nécessité de toute conservation : sans cette loi d'une prévoyance divine , l'univers serait , en un instant , désert , cahos stupide. La Divinité a voulu que cet amour du vivre fût , dans toutes ses créatures , un irrésistible besoin étranger à l'intelligence.

Vivre avant tout , telle est l'immortelle loi : réfléchir comment on vit, ou comment on peut mieux vivre, n'est qu'une heureuse ou funeste superfluité. L'intelligence ne devrait servir qu'à rendre la vie meilleure : et l'homme n'est guère excusable de vouloir si souvent son existence misérable, puisqu'au besoin le plus vif des affections, il réunit l'intelligence la mieux faite pour les ennoblir. Aimer lui, c'est aimer sa compagne, qui est moitié physique de lui-même ; c'est aimer ses enfans, qui sont encore lui, hors de lui ; c'est aimer ses semblables, qu'il sent être quelque chose de lui ; c'est aimer toutes les créatures, qui lui révèlent encore quelque similitude avec lui-même.

Telle dut être la nature de l'homme sortant des mains de la création, et encore vierge d'intelligence : telle dut être l'innocence des premiers âges. Quand l'homme osa réfléchir, il put perfectionner ou dégrader cette primitive nature : voilà l'arbre de la science du bien et du mal. L'intelligence fit dès lors la grandeur ou la bassesse humaine.

De cet indéfinissable amour du vivre, découlent toutes les nécessités de l'ordre social ;

et toute morale, et toute législation, toute politique qui blessent ce sentiment primitif et ne l'emploient pas à leurs fins, sont contre-sens à l'ordre naturel.

La plus pressée de toutes ces nécessités, est celle qui pousse tous les êtres à se réunir et à mettre en commun leurs vies. Depuis l'huître, s'attachant en groupes aux rochers de la mer, jusqu'au singe vivant en réunions intelligentes, vous observez par toute la nature, les informes rudimens des sociétés instinctives : chez quelques insectes, ces sociétés sont organisées avec une force et une harmonie, que notre orgueil ne veut pas comprendre. Les arbres eux-mêmes se réunissent et vivent en forêts.

L'instinct de société est la conséquence forcée de la vie : il est inné dans toutes les créatures. Chez l'homme, il devient vie nouvelle ; son intelligence double tout son être ; à l'homme naturel, elle ajoute l'homme civilisé ; aux besoins primitifs de l'organisation, elle vient mêler de nouveaux et de factices besoins.

L'homme était moral avant qu'il le sût : le bien-être de sa vie, la conscience de ce bien-être, dont le sentiment est au cœur, était cette morale inconnue de lui-même : il obéissait aux impulsions de sa native grandeur en s'ai-

mant autant dans les autres que dans lui, et s'avancait pur et simple dans cette nature attentive et vierge, qui devait tressaillir à chacun de ses pas.

Lorsque les familles et les réunions devinrent sociétés nombreuses, il fallut placer le bien être de chacun sous la commune garantie de conventions tutélaires.

L'intelligence commença à créer une morale nouvelle, celle de la civilisation, dont les premiers essais se réduisirent à quelques vérités d'expérience : si cette nouvelle science eût été dès son principe conforme aux besoins de l'homme, et sur-tout au libre exercice de ses facultés, elle eût pu, par ses applications positives, tenir lieu de législation. Malheureusement l'esprit de domination d'abord, et plus tard l'esprit philosophique s'en emparèrent pour en faire profit ou système. Dès lors fut cimenté le contre-sens social qui dure encore, et dont chaque jour de notre époque défait une partie.

A mesure que le développement toujours croissant de l'intelligence créait de nouveaux besoins, exaltait leur énergie, en faisait de fougueuses passions, il arriva que cette existence nouvelle, féconde en écarts, en maladies, en per-

versités , devint aussi souvent funeste à elle-même qu'aux autres. La morale dut être réduite en conventions préservatrices : à côté de ces conventions , apparut le sévère châtiment ; le glaive défendit , dans l'impuissance d'une morale qui prévenait : punir par le glaive, c'était grande faute de logique , dont nous nous ressentons encore : peut-être fut-elle excusable devant cette triste déchéance humaine. Et c'est aux premiers effets d'une imparfaite civilisation , qu'il faudrait avec douleur renvoyer ces funestes résultats, si de ces premiers maux n'eût dû sortir un grand bien. Cette civilisation, d'abord dégradante, devait un jour faire la dignité de l'intelligence humaine , qui , dans cette chute profonde , ramassa ses forces pour monter à une science plus élevée : la première législation , fut le premier degré vers la politique.

Instruit à ses dépens , blessé souvent dans les intérêts de sa vie , l'homme en cherchant à les assurer, fut conduit à songer aux intérêts des masses : il devint moraliste en étendue. En se sentant vivre , il avait réfléchi aux droits de sa vie ; en se voyant organisé en société , il voulut savoir les garanties, les conditions sous

lesquelles il devait y vivre : une voix s'éleva du sein des sociétés : » apprenez à marcher sages et libres dans l'entier développement de vous-mêmes ; il y va de votre honneur : »

Et à la longue des siècles, l'homme devint penseur nouveau ; l'esprit humain se résuma dans Montesquieu : l'homme fut plus qu'homme, il fut citoyen. Une science nouvelle fut créée, qui s'élevant aux vérités de tous les temps, de tous les peuples, analyse et décompose les gouvernemens, enseigne le meilleur, établit les droits et les devoirs des gouvernés et des gouvernans, et ceux des nations entre elles. Voilà enfin la politique, science qui commence à peine, et que quatre mille ans de luttes et de combats, d'erreurs et de vérités, d'essais et d'applications ont formée la dernière, parce que là sont les plus difficiles et les plus élevés intérêts de l'humanité.

Tout l'ordre social n'est que l'inévitable développement de l'homme physique, et repose dans les profondes nécessités de son organisation. Tel que nous le voyons aujourd'hui, il renferme deux êtres ; l'un primitif, l'homme de la nature, et l'autre, venu le second, l'homme de la civilisation. Exalter l'un aux dé-

pens de l'autre est sottise profonde ; adopter ou répudier l'un ou l'autre est absurdité : et je ne connais pas de philosophie qui n'ait été fidèle à l'un de ces travers.

Le plus grand bienfait d'une science nouvelle et généreuse serait de mettre enfin d'accord ces contradictions , d'expliquer ces deux manières d'être l'une par l'autre , et de les faire servir toutes deux à l'amélioration de l'espèce humaine. Au dernier siècle , les penseurs furent en droit de s'irriter si violemment de ces contre-sens de l'homme , tel qu'il était civilisé , tel que les philosophies le disaient fait , avec l'homme de la nature et de l'observation. Cette indignation fit les brûlans sophismes de Rousseau , les railleries piquantes et bavardes de Voltaire , les emportemens frénétiques de Diderot , les explications ingénieusement lâches d'Helvétius , et enfin ce débordement de systèmes , qui finirent par engloutir l'homme tout entier. Mais comme il est dans la nature de l'esprit humain de se former bien plus vite par les erreurs que par les vérités , et de grandir en raison des obstacles dont on l'entrave , il ne faut pas s'étonner qu'un quart de siècle l'ait tant changé , et qu'il se montre aujour-

d'hui si fort et si sévère : après avoir passé par tous les extrêmes du vrai et du faux, il a appris, à ses dépens, à devenir et à rester logique.

ARTICLE II.

Morale de sentiment.

Je sens ce qui fait bien à ma vie : ce qui me fait bien , je l'appelle bon ; or , si ce bien est bien pour moi , il sera également bien pour les autres ; il deviendra juste : le juste n'est que le bien , dans ses applications à autrui : le bien et le juste ne furent donc primitivement que le sentiment et la pratique de tout ce qui est favorable à la vie individuelle ou générale. Hâtons-nous de quitter ce langage abstrait et fatigant , et , fidèles à notre coutume , faisons parler des exemples.

Un pauvre a faim : je le secours ; il m'appelle bon , parce que je viens à l'aide de sa vie souffrante : et moi j'ai été bon , parce que sa faim m'a fait mal , comme le délabrement de ses vêtemens me fait froid , comme sa misère

me rend malheureux en me mettant à sa place. Mon action est bonne, non-seulement pour lui dont elle aide la vie, mais encore pour moi qui soulage ma vie de la sienne, et de la souffrance qu'il m'a fait éprouver : tel a été le motif de mon action, mon premier sentiment : ensuite je comprends que je viens de le mettre, aussi bien que tout autre, dans l'obligation d'en faire autant envers moi, dans une position semblable. Voilà le sentiment primitif stimulant l'intelligence, devenant sensation, réflexion, et grandissant en douces et nobles pensées. Analysez la succession des divers mouvemens par lesquels vous passez dans une action de charité, et vous reconnaîtrez que la première impulsion est étrangère à l'intelligence, sur laquelle elle réagit de suite. Nul doute que sans l'intelligence, l'instinct généreux ne pourrait pas s'exprimer, ni être excité : un être stupide ne saurait comprendre une bonne action, quoique souvent encore il pût la faire; mais reconnaissons que c'est du cœur que s'élancent toutes les générosités.

Telle est la morale naturelle, la morale de sentiment, aussi nécessaire, aussi admirable dans ses impulsions les plus secrètes, que

dans ses résultats les plus éclatans. Cette morale préexiste au raisonnement ; les sens seuls suffisent à ses inspirations.

Maintenant, du bien-être que nous a fait éprouver cette bonne action , nous en concluons qu'elle doit être également bonne pour les autres : de bonne qu'elle était pour nous , elle devient juste envers autrui ; pratiquée par tous , comme nous venons de le faire , elle sera bonheur pour tous. Chaque jour on répète que rien n'est beau que le vrai , le juste , le bon , sans commencer par attacher des idées précises à ces mots ; on en fait ainsi des abstractions souvent opposées à leur signification naturelle : ce n'est pas le moindre tort des définitions métaphysiques. Plus positive , la philosophie doit reconnaître aujourd'hui que le beau et le vrai sont aussi bien des sentimens que des sensations ; et que le cœur , comme l'intelligence , peut les sentir et les comprendre.

La morale naturelle ou de sentiment consiste à faire à autrui ce qui fait bien à soi ; une telle vérité est délicate à manier , et peut aisément se flétrir. Depuis Epicure jusqu'à Helvétius , le sophisme a su la plier à tous ses caprices ;

mais ce dernier, impatient de penser comme les autres, osa seul abuser des lumières du dernier siècle, pour faire d'une auguste vérité un hideux mensonge, dont tout le développement se réduit à cette seule expression : Le bien que je fais aux autres me fait bien ; donc c'est pour moi que je suis moral : donc la morale est intérêt personnel , est calcul et non vertu. Comme ici le faux couvre habilement le vrai, il suffira, pour remettre l'un et l'autre à sa place, de raisonner juste.

Reconnaître que le bien fait à autrui devient plaisir pour nous , est une vérité qui n'a pas besoin de démonstration ; elle se sent, est vivante en nous ; nous en avons la conscience physique : telle est l'observation. Écoutez maintenant le sophisme. Helvétius en déduit que c'est pour me faire bien que j'en fais aux autres : ici commence l'erreur. Ce n'est pas pour moi que je fais ce bien, mais c'est par moi : c'est qu'il est dans mes besoins, dans mon impulsion première d'être bon ; je le suis d'abord, sans songer aux conséquences ; mais après, j'éprouve du contentement ; il est la suite et non le mobile de mon action : telle est l'observation vraie ; je suis forcément moral,

par le seul privilège de mon organisation ; et nous allons bientôt trouver les fondemens de la Doctrine Evangélique assis sur cette profonde vérité. La joie que j'éprouve est le résultat de ce que j'ai fait : je vois le malheureux, je souffre, je le secours, et j'éprouve du plaisir ; ce plaisir remonte du cœur à l'intelligence ; loin d'être ignoble motif, comme le veut Helvétius, il est donc résultat juste et éloigné. C'est donc aux merveilles de la nature humaine qu'il faut renvoyer l'instinct de la morale naturelle ; et par cela même que cette vérité a été indignement profanée, il est temps qu'elle sorte de l'homme, majestueuse et sublime, telle que la Divinité s'est plu à l'y placer. Helvétius sait confondre le besoin avec ses effets ; il érigeria même ces résultats secondaires en un système poursuivi avec une déplorable sagacité : habilé à s'emparer, dans l'intérêt de son sophisme, des observations partielles ou même supposées, il vous dira que c'est l'ennui qui fait le génie, et pour preuve, il citera Vaucanson démontant par curiosité une pendule, et devenant dans la suite mécanicien célèbre, parce que, dit-il, il s'ennuyait d'attendre sa mère dans la chambre où il a démonté cette

pendule. Quelle logique ! s'il voit des enfans craindre les coups dont les frappent d'absurdes parens, il en concluera que les enfans naissent avec la haine de ceux qui leur donnent la vie, tandis qu'ils ne haïssent que les coups, et sont forcés, par leur enfance même, d'aimer leurs parens, appuis nécessaires de la fragilité de leur existence. Toute la philosophie d'Helvétius n'est qu'un pitoyable sophisme, que le raisonnement tuerait à l'instant, à défaut d'indignation.

N'est-ce pas une de ces augustes simplicités, par lesquelles la toute-puissance se complaît à se révéler à l'homme, que cette morale de nature, inhérente à lui-même, et à laquelle il ne peut désobéir sans se blesser dans son existence ? La douleur d'un être souffrant va de suite retentir douleur en lui, le poigne, le déchire ; de là, l'élan qui la secourt, qui veut la guérir : il n'est pas de jour, où ne se pressent au cœur ces émotions de peine à la vue de la peine, de bonheur à la vue du bonheur : ce sentiment si pur, si plein de joies ou de douleurs, cette conscience du cœur, est la chaîne invisible qui unit tous les êtres animés.

Qu'un malheureux s'offre à vous, portant

l'empreinte d'une profonde souffrance; sa vue vous fait mal : cette douleur est le cri de la mutuelle solidarité de tous les êtres : Dieu sait faire de la douleur la plus pure morale : par votre douleur, vous voilà poussé vers ce malheureux : vous l'aidez de tous vos moyens ; chaque spectateur veut le soulager par ses conseils : voilà la souffrance de ce malheureux qui fait souffrir tous ceux qui en sont témoins ; son silence même sera plus éloquent que ses plaintes. Or, qu'un égoïste vienne à passer, il le regardera à peine, vous le diriez insensible : détrompez-vous, aucun homme n'échappe à la conscience du cœur : en vain sa vanité, son orgueil détournent la tête et fuient au loin : il a ressenti la même douleur que tous ; cette douleur est en lui, le poursuit, le fatigue ; sa vanité seule lutte contre elle ; il appellera à son aide, pour se distraire, des pensées étrangères, il osera même se plaindre de cette douleur du cœur. L'infâme ! un tel blasphème retombera tôt ou tard sur sa tête.

Si vous voyez un animal être mutilé, si vous apercevez même un chien sur le point d'être écrasé par une roue, pourquoi ce cri de terreur ? si vous entendez ses os craquer, sa dou-

leur hurler en cris déchirans , pourquoi cet abîme de souffrance ? à votre bouleversement , on dirait votre vie dans un effroyable danger. Instinct immortel ! solidarité de tout ce qui a vie ! noble et vivante morale ! si les maux d'un animal si chétif suffisent à de si fortes émotions , à de si cruelles douleurs , combien la souffrance d'un semblable saura , par votre souffrance , vous en faire un être cher et sacré ! Et dans les personnes que nous aimons , qui tiennent à notre vie par la racine des affections , qui pourrait dire à quels purs et mystérieux héroïsmes ce sentiment exalte le cœur , combien il se complaît dans l'obscurité de son dévouement , combien il est heureux d'être ignoré dans cette félicité inconnue , qui le brûle et l'épure ?

Dans l'état de civilisation où nous entrons à peine , et qui n'est que le commencement d'une civilisation jusqu'à ce jour inconnue à la terre , l'intelligence entourée de son brillant cortège de maux et de bienfaits , entraîne dans son tourbillon vaniteux ce sentiment naturel , le distrait , le pervertit : la vue de la misère importune la vanité , comme le délire humilie l'intelligence , parce qu'il est leçon d'avertis-

sement ; la superbe se croit infailible , veut être crue telle : elle s'est bien vantée d'être l'égale de Dieu , elle qui n'est que passage devant l'éternité d'un grain de sable , elle qui à chaque pas trébuche dans sa faiblesse , et tombe dans sa profonde ignorance !

L'homme civilisé peut être bon , juste , vertueux sans beaucoup d'intelligence : pour être bon , il lui suffit de sentir ce qui fait bien ou mal à sa vie ; pour être juste , il lui suffit d'en déduire que ce bien ou mal sont également bien ou mal pour les autres : la vertu de cœur obéit aux obscures inspirations de sentiment , et les met en pratique. Dans les nobles intelligences , ce sentiment peut s'exalter en sublimes héroïsmes. Dans le commun des hommes , il est morale pratique et journalière : il n'y a pas même d'être , quelque dégradé que ses vices le fassent , qui ne sente encore en lui cette morale , et ne la rencontre vengeresse au milieu de ses perversités.

Pour les individus , la violation de cette morale est abrutissement ; pour les peuples , c'est esclavage , esclavage profond. Leur histoire n'est que le triste et long développement de cette vérité qui pèse encore sur presque

tous les peuples , et contre laquelle chaque jour du dix-huitième siècle , fut éloquente et solennelle protestation. Tyrannie dans les familles d'abord , ensuite despotisme dans les Nations , sont l'inévitable résultat de l'infraction de cette morale , infraction que le temps et l'habitude finissent par organiser en réunions et en sociétés.

Or , pour ne parler ici que d'un seul de ces résultats généraux , il a fallu que , dans une nation organisée en arbitraire , cet arbitraire fût maintenu par une violence permanente : le vrai et le juste sont forts d'eux seuls ; le faux et l'injuste ne sont forts que par violence , et s'usent , comme elle. Ici , remontons à la cause première.

Comme la volonté de chaque être est libre de par Dieu , un homme n'en sert librement un autre que lorsqu'il veut : c'est qu'alors , en dédommagement de ses services , il préfère et accepte un équivalent : dans ce cas , seulement , la volonté du servant et celle du servi , sont libres , parce qu'elles sont toutes deux dans l'exercice qu'elles ont choisi et préféré. Or , par ce seul sentiment d'eux-mêmes , ils'établit entre eux une réciprocité d'obligations ,

une convention tacite , qui les lie sans qu'ils s'en doutent : car le premier qui l'enfreint rompt l'obligation de l'autre. Le servage intelligent est libre , parce qu'il résulte d'une morale cachée qui l'ennoblit et fait sa force. Mais s'il y a violation de cette morale , s'il y a asservissement de la volonté , l'injustice commence , l'esclavage s'organise , la société devient profond contre-sens à l'homme. Dès lors c'est la violence physique et morale , le bâton et la superstition qui vont pousser l'espèce humaine et la faire marcher comme un troupeau de bêtes de somme ; et si dans ce troupeau , quelques-uns crient à l'injustice , on les assommera pour leur apprendre à avoir raison : le bâton et la superstition n'ont pas d'autres arguments. La superstition en persuadant à l'homme qu'il est né pour servir un autre homme , outrage la nature humaine ; le bâton en le faisant servir de force , joint l'infamie à l'insulte. Dès deux côtés , l'injustice est criante , et ne s'arrêtera pas même où l'homme finit : dès lors toute logique est d'être le plus fort.

Ainsi , au moyen âge , le vilain était asservi par le chevalier , le chevalier par le baron , le baron par le comte , le comte par le duc , le

duc par le roi ; et le roi lui-même n'échappait pas à un injuste esclavage : l'impuissance humaine avait imaginé les superstitions pour rouler à ses pieds ces superbes dominateurs de la terre. La féodalité n'était qu'une vaste injustice organisée en société ; aussi avec quel fracas s'est écroulé son monstrueux échafaudage !

Dans la vie privée, dans les rapports sociaux, dans l'histoire des peuples, la violation de la morale de sentiment produit, en petit comme en grand, les injustices, les privilèges, les esclavages. Si je suis injuste envers mon voisin, il est forcé d'être injuste envers moi ; à moins, comme le veut une divine parole, qu'il ne m'apprenne mes devoirs, et ne me remette dans mon propre honneur, en me rendant le juste pour l'injuste : cette façon de redresser n'a pas été trouvée sur la terre.

Remontez à la source première de tous les contre-sens sociaux, et vous la reconnaîtrez dans la première infraction de la morale de sentiment, et vous verrez cette infraction briser à l'instant le lien des obligations mutuelles auxquelles sont forcés les hommes par la nécessité de leur libre existence : vous verrez partir de ce point et se déchaîner ensuite dans

tous leurs délires ces absurdités sociales, qui parées insolemment du nom de sociétés, de gouvernemens, de lois même, écrasent et mutilent, en l'insultant, l'espèce humaine exploitée à leur profit.

D'où il suit que pour être libre et juste, c'est-à-dire moral, l'homme est obligé de ne jamais faire que ce qui doit lui être fait. Dans les moindres, comme dans les plus grandes conséquences, la morale naturelle se retrouve dans la parole évangélique, parce que cette parole est le précepte du sentiment.

Et à l'aspect de cette invisible et permanente morale qui fait tous les êtres responsables les uns des autres, à l'aspect de cette occulte loi qui les gouverne dans l'obscurité de ses merveilles, si l'on s'élève à l'une de ces grandes vérités qui régissent l'univers, il faut bien proclamer, dans cet instinct conservateur d'une profonde et éternelle morale, le premier amour de cette prévoyance divine, qui dans sa magnificence, s'est plu à le répandre avec la vie, pour qu'il fût dans ses créatures, la garde vigilante de leurs rapports, comme dans le cœur, leur défense contre tant de passions et tant de délires; alors se soulève

un des coins de cette providence , qui commence par-delà l'homme , et s'en va se déployant dans l'immensité de sa sagesse ; alors la vie n'apparaît plus que comme une masse égale , uniforme , éternelle , répartie pour un instant à des êtres qui se meuvent et pensent , animant des organes pendant une seconde, une minute, une heure, un jour, un mois, une année, un siècle ; abandonnant ces organes quand ils ont parcouru leurs périodes de changemens , pour retourner au principe animateur et sans cesse mouvant , dont chaque variation fait le temps , fait l'éternité. La métempsyose n'était que fabuleux et poétique aperçu de l'indestructible mobilité du principe animateur, principe aussi éternel que l'électricité , que le calorique dont je veux bien qu'il ne soit qu'une combinaison , plus l'immortelle volonté , à qui seule appartient d'en faire la vie.

Pour concevoir la morale de sentiment et la suivre depuis ses plus petites applications jusque dans ses résultats les plus étendus , il faudrait observer successivement les lois physiques de la vie , leurs nécessités morales , leur enchaînement universel. Ici , je n'ai dû qu'indiquer le point de départ , et seulement dans

l'homme : par le cœur il aime la vie ; donc il est forcé d'aimer tout ce qui la rend meilleure et de fuir tout ce qui la blesse. Dans les rapports sociaux, le même sentiment nécessite les mêmes conséquences , et fait cette obscure et naturelle morale à laquelle tous sont soumis parce qu'elle est l'indispensable condition du libre exercice des facultés les plus nécessaires.

ARTICLE III.

Morale d'intelligence.

L'instinct fit les sociétés ; l'intelligence les organisa : quelque vicieuse que fût cette organisation première, elle était déjà civilisation. Mais, comme la nécessité précéda la science, cette civilisation ne pouvait être à son début qu'essais ou erreurs. La société se trouva instituée de force, avant qu'on sût comment elle devait l'être : l'expérience et la réflexion ne vinrent que tardivement, et il a fallu l'éducation de quarante siècles pour arriver de nos

jours à la connaissance et sur-tout à la pratique légale des devoirs sociaux.

Or, ces rapports, ces liens nouveaux des hommes entre eux, les enchaînèrent à des nécessités sous lesquelles ils furent forcés de vivre, et ces nécessités devinrent vie étrange, factice, toujours en opposition avec la vie naturelle.

Le premier symptôme de cette vie de civilisation, fut la propriété : avoir, est abus et contre-sens dans la nature ; c'est force et justice dans la société, parce qu'avoir, c'est penser à soi, c'est penser aux autres, c'est penser aux droits de tous. La propriété n'est que convention imaginaire : dans la nature, le fruit qui est à l'arbre est au premier qui le cueille ; dans l'ordre social, ce fruit est à quelqu'un : avoir, c'est donc être civilisé, et plus les peuples sont propriétaires, plus ils sont profondément instruits de leurs devoirs réciproques : ce sentiment de propriété devient le mobile de toute pensée, de toute action ; l'intérêt personnel n'est que l'abstraction de ce qu'on a, ou de ce qu'on espère avoir. La propriété est le fondement de l'ordre social.

Voilà donc le besoin d'avoir et de conserver,

qui va , dans la civilisation , remplacer , modifier , pervertir ou exalter cet amour du vivre que la divinité a mis au cœur humain. Voilà l'homme de la nature en guerre déclarée avec l'homme de la société : et c'est pour consolider ces contradictions , pour les rendre sacrées et en faire la vie sociale , que l'intelligence va créer une morale enseignant de nouveaux devoirs, et, dans son impuissance, une législation les maintenant le glaive à la main.

Remarquons ici , que cette civilisation , tantôt lente ou accélérée , tantôt anéantie ou rétrograde , devait finir , après avoir parcouru le cercle des injustices et des esclavages , par retourner à son point de départ... Comme le premier élément des sociétés est l'homme , c'est à l'homme seul , à son intime connaissance qu'elle devait venir , à la longue des âges , demander la cause de tant de retards et de contradictions et enfin la solution du problème social. C'est là , la grande difficulté du jour ; aucun penseur ne l'a encore abordée ; peut-être même sa solution n'est-elle réservée qu'au siècle prochain. C'est profonde douleur de voir les théories philosophiques , et la pratique sociale créer une changeante morale de mots ,

de préjugés, de rêveries ou d'écarts, quand elles auraient dû, depuis si long-temps, l'aller chercher, auguste et certaine, dans les merveilles nécessaires de la vie.

Étonnez-vous alors, que suivant les temps, les pays, les gouvernemens, on ait nommé morale, honneur, vertu, des choses que d'autres temps, d'autres pays, d'autres gouvernemens appelaient de noms contraires? Triste effet des travers humains! Et cependant, au milieu de ces vicissitudes des préjugés intellectuels, entendez toutes les philosophies un peu généreuses, reconnaître, sans la pouvoir définir, proclamer, sans savoir d'où elle vient, cette morale naturelle, ces inspirations innées de bonté et de justice, que l'homme apporte avec le seul privilège de sa vie, mais que son éducation, quelle qu'elle soit, subjugue à ses puissantes habitudes.

Devant cette morale de sentiment, dont les indélébiles traces se retrouvent à toutes les époques et dans tous les coins de la terre, disons-nous que ces mots conduite, probité, mœurs, vertus, honneur désignent de ces choses qui se sentent (1), mais qu'on ne saurait

(1) Madame de Staël, d'après Kant.

définir ? Au vague du langage, reconnaissons l'ignorante incertitude de ceux qui l'ont fait.

Commençons par hautement reconnaître qu'entre la nature et la civilisation il y a lutte nécessaire : loin de nous en affliger ou d'en faire, comme Rousseau, d'inutiles et amers sarcasmes, sachons la respecter, en apprenant pourquoi elle est respectable : cette difficile appréciation est analyse profonde de l'homme social.

En société, c'est sur la sécurité de la possession que repose le bien être des particuliers, comme la tranquillité des empires. Notre charte est le gouvernement des propriétaires ; d'un côté le sol, de l'autre ceux qui administrent, au-dessus, un trône non mortel ; la charte érige la propriété en souveraineté nationale et en fait le fond de toute liberté.

Particulier, ou nation, il faut que tous soient assurés d'avoir. L'homme est mortel ; la propriété n'est pas mortelle ; elle est permanente, s'accroît ou se divise, mais ne peut s'anéantir. Comme le premier devoir de l'homme est de reproduire, voilà l'organisation sociale, qui pour concilier les nécessités de ce devoir avec les intérêts de la propriété, va l'obliger

à n'avoir qu'une femme, et régler comment la possession sera assurée aux enfans. L'hérédité d'un champ, la possession d'une seule femme, sont absurdités dans la nature ; dans la civilisation, c'est obligation, c'est même nécessité vitale ;

Parce qu'avoir une *seule* femme, c'est avoir de *seuls* enfans : c'est sous le nom d'héritage légitime, rendre la possession permanente, et faire des enfans la vivante continuation de leurs parens. Les hommes respecteront d'autant plus cette première, mais pénible condition de toute tranquillité, qu'ils seront plus éclairés sur leurs devoirs, et plus certains de leurs droits. Les femmes sur-tout sauront juger toutes les conséquences d'une telle obligation.

Après la propriété foncière, première contradiction à la nature, vont donc venir toutes les autres contradictions, dont l'ensemble forme la société, propriété de femme, propriété d'enfans, propriété de toute chose. Celui qui sera pénétré du respect dû à toute propriété, sera probe ; celui qui remplira religieusement les devoirs auxquels la société assujettit les rapports les plus intimes de l'homme et de la femme, aura des mœurs : la probité, les mœurs ne

sont dans le fait, que pures conventions ; mais en société , ces conventions sont une vie nouvelle, et deviennent obligation sacrée. Et la morale d'intelligence, forte et sévère d'exemples, apprendra que sans la stricte observation de ces conventions factices , la civilisation n'est plus que contre-sens à elle même ; qu'il n'y a plus sécurité pour personne ; que celui qui viole la foi de ses rapports , brise à l'instant le premier anneau du lien général ; qu'alors ce n'est plus vie de société, mais vie de tourmens, d'angoisses, de malheurs inévitables : et si tous ces avertissements de la morale sont impuissans , une législation prévoyante vous liera par de sévères peines à ces premières conditions sociales , que la faiblesse ou l'avèuglement n'outragent jamais avec impunité.

Reconnaissons aussi la difficulté qu'a l'homme de rester dans le vrai , et toute l'importance d'un langage moral, fixe et certain. Des peuples à institutions ont, dans leur délire, fait honneur du déshonneur, en érigeant en vertu la violation de la propriété. Sparte en a bien vite porté la peine , et ses ruines disparues attestent une punition plus qu'humaine. Si elle eût défini ce qu'était la probité , peut-être se-

rait-elle encore debout..... Et pour citer un autre exemple de ce défaut de logique morale, un zèle religieux que devant Dieu il faut nommer aveuglement, a prétendu qu'avoir des mœurs, c'est se mutiler, et s'immoler à des superstitions. L'Évangile réproouve trop fortement cet état contre nature, pour qu'il soit nécessaire de signaler les causes humaines et ambitieuses qui l'ont établi... Mais la logique humaine vous apprend que refuser ou profaner en abus votre rôle d'homme, est égal outrage à la société : des deux côtés commence sa désorganisation, parce que la morale vraie consiste à faire ce que doit faire tout le monde.

Appliquez la même rigueur aux mots les plus usités et les plus mal compris, et convenez d'appeler *conduite*, l'observation religieuse des devoirs sociaux, *vertu*, la conduite ferme et tenace, aux prises avec les obstacles, *honneur* cette conscience de dignité, seul et noble privilège des peuples instruits.

Mais ce n'est pas tout : voyons maintenant dans les gouvernemens constitués, l'homme obéir à trois sortes de rapports bien différens, quoique dans une dépendance intime ; 1^o dans sa famille, le voilà homme de la nature, père

avant tout ; 2° dans ses rapports avec les lois , le voilà homme civil , c'est-à-dire , enchaîné aux conditions sociales que lui prescrivent ces lois ; 3° enfin dans l'exercice de ses droits politiques , le voilà citoyen , fraction du gouvernement ; car la grande force des constitutions est , que tout ce qui a visage humain , fait partie d'elles-mêmes.

Or , ces trois existences ont chacune leur morale , leur langage , leurs nécessités : il y a donc dans l'homme , tel qu'il est civilisé de nos jours , une conduite , une vertu , un honneur , naturels , civils et politiques ; il faut donc appliquer la même division analytique à tous les mots de la morale pour créer un langage précis... Alors , si ce mot honneur si souvent profané , désigne , outre cette conscience de dignité que l'homme a de lui-même et de son organisation sociale , ce haut et consciencieux sentiment de ses droits politiques , il en résultera que gouverner par l'honneur , comme le veut Montesquieu , c'est gouverner les hommes par leurs droits , par les constitutions , qui sont le libre exercice de toutes les facultés les mieux faites pour honorer chaque individu : l'honneur d'un peuple est le résultat de l'hon-

neur de chaque citoyen ; il est la force invincible de la civilisation nouvelle.

Cette fixation du langage moral est logique des plus nécessaires ; par elle les sociétés vivent ou meurent : par elle s'établit la dignité, et par conséquent la force des nations.

Du reste, la morale fut toujours un des sujets qui purent le moins prêter aux divagations philosophiques, parce qu'au fond, elle est science d'expérience et de sentiment : aussi, malgré quelques pratiques absurdes, vous retrouvez partout à peu près les mêmes maximes flétrissant de leurs éternelles vérités les monstruosité des passions humaines.

Tous les moralistes sont d'accord sur les préceptes : le fond sur lequel ils reposent restait à déterminer ; et je crois qu'il ne peut être autre que le fond de l'homme même. En venant démontrer que la morale est conséquence et nécessité de la vie, je ne pense pas l'avoir dégradée, mais lui donner plus de certitude et de pouvoir sur les hommes. Il faudrait plutôt dire que c'est leur apprendre à s'élever d'eux-mêmes, et que ce profond et obscur sentiment de leur libre existence a été la cause primitive de toutes les vérités

pratiques qui ont réglé leurs rapports mutuels, suivant leurs degrés différens de civilisation.

Osons aujourd'hui prétendre à des leçons plus grandes et plus élevées ; nos institutions nouvelles veulent une nouvelle morale plus hardie, enseignant également peuples et rois, une morale politique, science neuve, gloire du présent, espoir de l'avenir : et dans cette science les mots ne sauraient avoir de signification trop rigoureuse ; car la moindre erreur, l'interprétation la plus légère, sont esclavage, ou crime.

Liberté! c'est toi d'abord qu'il faut définir ! Vivre libre, fut le cri de tous les siècles ! Mais quelle est cette liberté si désirée, si peu connue ? Quel est-il ce mot magique, si sonore, qui s'en va retentissant dans tous les coins de la terre ?

Dans la nature être libre, c'est pouvoir faire bien ou mal : telle est la liberté naturelle, entière, mais brute.

Dans la civilisation être libre, c'est être forcé de ne faire que le bien : voilà la liberté civile, qui est esclavage, si l'on veut, mais esclavage volontaire, intelligent, c'est-à-dire,

soumission générale à des lois fixes : par ces lois , tous ne sont libres qu'autant que tous leur sont assujettis.

Je ne parle pas de la liberté morale , ou philosophique, comme l'appelle Montesquieu , qu'il dit consister dans l'exercice de la volonté , parce que je pense qu'il n'y a pas de volonté réelle sans exécution de pensée ou d'action , et qu'alors cette liberté philosophique n'est qu'abstraction , idéalité vaine ; elle n'est pas de notre sujet.

Au-dessus de toutes ces libertés, commence la *liberté politique*.

Obéir aux lois, c'est être libre dans sa vie d'homme ; obéir aux contrats qui gouvernent , aux constitutions , c'est être libre dans sa vie de citoyen : ce noble assujétissement, exigé des rois comme des peuples , est la seule , la vraie liberté ! Et c'est faute de l'avoir ainsi définie , comprise et respectée , que les nations l'ont cherchée si long-temps , et l'ont payée du plus pur de leur sang.

Egalité ! Cette liberté citoyenne en action , est l'égalité. L'égalité citoyenne est le libre développement des inégalités individuelles. Tous les hommes sont à peu près semblables :

mais tous sont inégaux, d'esprit, de cœur, de conformation et de taille. Il n'y a pas plus d'égalité intellectuelle que d'égalité physique. Le plus noble privilège des constitutions est de rendre chacun à sa propre dignité, en lui permettant d'être tout par lui-même, par lui seul.

Une des grandes vérités que le 19^e siècle va établir, c'est qu'il n'y a de nations libres, que celles où les souverains et les peuples sont également sujets des constitutions. Cette haute liberté, ce respectueux servage est l'honneur des peuples comme des rois : chacun est grand alors, parce que chacun se fait volontairement petit devant des lois acceptées par tous.

Telles sont la liberté et l'égalité politiques, rêve de notre première révolution et des cœurs généreux d'alors, désormais fait accompli en France, immortelles vérités qui vont régénérer le monde.

Patrie. Les pactes sociaux, les constitutions sont l'ame des peuples, comme le sol est leur corps, est la patrie.

De ces deux principes, grands et positifs, découlent toutes les conséquences d'une morale politique, aussi certaine dans ses vérités

que les sciences les plus rigoureuses : et tout citoyen qui saura rapporter à ces deux principes, sol et droits, toutes ses pensées, toutes ses actions, sera certain de vivre du véritable honneur politique. Ce qui manque à la terre, ce n'est pas le génie, ce sont les caractères ; funeste effet d'une instabilité de principes , qui , presque toujours , se sont fixés aux individus, et non aux institutions : notre siècle doit penser et agir plus mûrement.

Peuples et rois. Il n'y en a plus, suivant l'ancienne acception de ces mots : désormais, toute nation constituée se compose de citoyens administrans ou administrés, sous des garanties mutuelles et nécessaires.

Serment (1). C'est un contre-sens avec le fait. En venant à la vie, l'homme ne jure pas de vivre ; quand il entre dans la vie civile, on ne lui fait pas jurer obéissance aux lois ; on lui enseigne ce qu'elles défendent ; de même quand il devient partie des constitutions du gouvernement, on ne doit pas lui faire jurer de les respecter : c'est déjà le soupçonner, le mettre en prévention, qu'exiger de lui un tel serment.

(1) Tout ceci est écrit depuis deux ans.

Il faut le dire, ce serment si solennellement donné et rompu, n'est qu'une défiance impuissante des partis. Il n'est plus digne de nous : depuis que nous avons fondé une forme nouvelle de gouvernement et fait de son hérédité une nécessité sociale, il est inutile de nous faire jurer obéissance à ce qui est dans la constitution ; nous naissons pour vivre d'elle comme pour respirer l'air atmosphérique.

Le serment a été invoqué par toutes les révolutions et toujours inutilement, parce qu'il rend absurdes ceux qui le donnent, et ceux qui le reçoivent. Ici, les applications sont vivantes. Vous avez entendu, dans notre dernière régénération, des magistrats, des pairs prétendre ne pouvoir jurer, parce qu'ils étaient liés par des sermens antérieurs : ceux-ci au moins sont conséquens à leur première faute de logique, qui n'a vu qu'un maître, là où il n'y avait qu'une nation : raisonnement d'esclave, digne de leur maître et d'eux. D'autres ont dit leurs sermens rompus, et ont juré de nouveau, prêts à jurer encore à un plus fort. Il en est qui ont juré sans rien dire, et ce sont les plus sages ; on doit croire à un généreux entraînement : d'autres enfin ont

prétendu ne pas jurer, tout en prêtant leur serment nouveau.

Toutes ces différentes tergiversations prouvent un fait grave, l'inutilité du serment. Il est tradition de servage, reste de la féodalité, esclavage et peur. Il faut le bannir de nos mœurs nouvelles, puisque la royauté ne doit plus être faction, mais nationale souveraineté !

Pouvoir, autorité. Ces mots ne sont plus que synonymes de légalité en action, de force suivant la loi et dans son application. Un gouvernement n'a d'autorité morale que par les lois, qui sont la raison écrite : son pouvoir est la pratique de cette raison.

Souveraineté. En bonne logique politique, il n'y a pas d'autre souveraineté que celle de la constitution. La souveraineté de tous ou d'un seul, est contre-sens monstrueux en société, parce que la volonté de tous ou d'un seul, ne peut jamais être loi. Qu'on me dise combien il faut de volontés pour faire une souveraineté ? trente millions de volontés, pas plus qu'une seule volonté, ne seront pas une puissance légale ; elles créeront une puissance de force, de despotisme. De même, la souveraineté du

peuple n'est qu'un mot vide de sens ; car dès que tous sont souverains, tous sont égaux ; dès lors il n'y a plus d'inférieurs : donc il n'y a plus de souveraineté, laquelle suppose et est réellement prééminence. La souveraineté royale est mot plus absurde encore. Que le peuple cesse de la vouloir, elle ne sera plus qu'impuissance, abjection, misère : elle n'est donc qu'une souveraineté factice. Comme celle du peuple, elle n'est qu'un mot d'orgueil, et l'expression insolente du triomphe des factions.

Désormais, ne saluons d'autre souveraineté que celle des contrats sociaux ; toutes les volontés, en s'assujétissant aux mêmes contrats, font la seule, l'éternelle souveraineté, qui, suivant un mot heureux, est justice, c'est-à-dire pratique générale des lois et des constitutions.

Inviolabilité. Un roi, un pair, un magistrat ne sont inviolables, qu'autant qu'ils se renferment dans leur inviolabilité : dès qu'ils en sortent, ils se mettent, plus que les autres citoyens, hors la loi. Qu'un roi s'arme, et tire sur les passans, à l'instant on l'arrêtera : il aura beau invoquer son inviolabilité, on le mettra dans l'impuissance de mal faire. Voilà un exemple de violence physique, rendant né-

cessaire et morale la violation de l'*inviolabilité* d'un individu. Appliqué à d'autres genres de violences, à celles faites aux constitutions, un exemple fera aisément comprendre la nécessité de la *résistance*, de l'*insurrection*.

Un gouvernement enfreint les constitutions : par cette violence sociale, il cesse d'être inviolable. Ce qui, pour les individus, est défense personnelle dans une attaque injuste, s'établit, dans la société, défense générale contre cette violence : il y aura d'abord *résistance*, puis *insurrection*, qui est la réunion de toutes les résistances individuelles. Si l'homme doit défendre sa vie contre une agression violente, la société a le droit-encore plus sacré de défendre contre toute violation ses contrats qui sont sa vie politique : voilà donc pour elle, la défense non-seulement nécessaire, mais obligation morale.

Il faut dire aussi que toute insurrection qui n'est pas faite pour la loi, est révolte et anarchie : dans tous les cas, elle est comme la défense personnelle, moyen extrême. Dans les grands périls de la vie ou de la société, la défense individuelle et l'insurrection sociale sont instinct de conservation. Cet instinct pro-

fondement inhérent à la nature humaine , domine les individus comme les peuples : il les sauve , avant de leur apprendre comment ils doivent se sauver. Il est antérieur à toutes les formules des lois , et dans les grandes crises surgit prompt et terrible à se venger de l'injustice ou de la violence.

L'art de gouverner n'est , comme les autres sciences , qu'un *langage bien fait* : mais de plus, il est morale la plus positive, la plus généreuse. Si l'on voulait faire une éclatante leçon aux peuples , et leur apprendre les funestes conséquences de la violation d'un tel langage , qu'on ne craigne pas d'évoquer quelques-uns des sinistres souvenirs de notre première révolution.

Jamais début ne fut plus imposant : abolir l'injustice , fonder le règne de l'honneur et de la vertu , rendre tous les hommes citoyens égaux , telles furent ses premières , ses immortelles inspirations ; mais , quand il fallut faire un gouvernement de ces idées généreuses , là , faute de s'entendre sur les mots , commencèrent les applications les plus fausses , c'est-à-dire les plus monstrueuses.

La liberté , d'abord enthousiasme généreux ,

bientôt licence, ambition, anarchie, se déchaîna horrible esclavage, terreur profonde :

L'égalité, digne pratique d'une telle liberté, se fit niveau stupide, et mesurant tout à son absurdité, voulut que tout fût absurde :

L'humanité, sanglante ironie d'un nom sacré, se vanta d'être tortures, supplices affreux ; la fraternité s'honora de devenir assassinat légal :

Et pour se résumer dignement, cette logique des enfers, arrogante d'audace et d'impunité, se donna fièrement telle qu'elle était ; choisir elle ou la mort ! oui, la mort fut son gouvernement ! oui, la mort fut le droit et la raison d'une telle logique. Il est consolant pour l'honneur humain, qu'elle ne put en avoir d'autre !

Je résume ce chapitre : il nous montre la conscience devenant morale dans ses pratiques sociales, dans les rapports et les devoirs des hommes entre eux.

Nous allons la voir religion, et religion positive dans les préceptes de l'Évangile, c'est-à-

dire morale reposant sur les mêmes nécessités de l'organisme humain ; comme au dernier chapitre, à l'analyse de la politique, nous la retrouverons encore morale des droits de l'homme et des droits des nations.

Après cette explication nécessaire à rappeler la liaison et l'inévitable développement de cette œuvre, je vais aborder avec plus de confiance ce qu'elle a de plus étrange et de plus difficile.

CHAPITRE XII.

Analyse de la morale évangélique.

Dieu a laissé en ces hauts ouvrages le caractère
de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécillité
que nous ne puissions la découvrir....

MONTAIGNE.

.... Qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine ,
Est une décadence , ou quelque nuit divine ,
Quelque nuage faux , prêt à se déchirer
Où ta foi va monter et se transfigurer.

LAMARTINE.

ARTICLE PREMIER.

Christianisme pur.

J'ose entreprise hardie , et ne veux être que
vrai. Je veux enseigner que l'Évangile repose

dans les profondeurs de l'homme, l'élève par le cœur (1), le connaît (2) à fond, et le faisant sage et libre par les seuls besoins de sa nature, a préparé depuis dix-huit siècles, la civilisation nouvelle, réveil et pratique de ses plus hautes doctrines.

Dans ce sujet, si grand par lui seul, si petit par les hommes, si irritable à toutes leurs passions, je saurai rester calme en allant aux clartés que (3) j'entrevois, et parler sans crainte et sans passion. Je ne suis ni prêtre, ni théologien; je suis raisonneur dans un siècle qui raisonne : mais je veux la dignité humaine; c'est mon seul titre à l'indulgence.

A des temps, à des principes nouveaux, il faut croyance nouvelle; dire qu'il n'en faut pas, est au moins fausseté : c'est prétendre vivre sans respirer. Notre religion *dominante* n'est plus qu'une forme : on est catholique de

(1) Que demande ton Dieu ? que tu t'élèves de toi-même et le serves de cœur. (*Deutér.* 10, 12, 13.)

(2) Pascal.

(3) Ce chapitre deviendra plus tard un livre, qui est une nécessité pour l'époque. Je ne puis qu'indiquer ici quelques-uns des points fondamentaux qui lui serviront de base.

nom , mais plus de fait. Le siècle ne croit plus à un prêtre. Qu'on ne s'aveugle pas sur cette vérité : la nier est mensonge , la méconnaître absurde et funeste : nous sommes génération nouvelle, positive, peu crédule, mais instruite, et partant , profondément disposée aux impressions religieuses. Dans cette grande décomposition des anciennes croyances , il est temps de songer au présent et encore plus à l'avenir.

Lorsqu'à l'aspect de l'impudeur avec laquelle Rome trafiquait d'indulgences , ayant tarif pour tous crimes (1), Luther fit, sans le savoir , de sa rude indignation , un système général de réforme , il réveilla un monde nouveau. La tête de l'idole était brisée ; restaient les pieds pressant encore l'Univers ; mais la pensée prévoyante n'y était plus. Ce réveil du seizième siècle est le vrai principe de notre

(1) Consultez à ce sujet un livre curieux, intitulé : *Taxa sacræ Cancellariæ* ; malgré les soins pris pour l'anéantir , il en existe une édition complète latine et française , portant l'indication de Rome , 1744 , 1 vol. in-12 , en deux parties. Voir sur le même sujet un autre ouvrage de Chais ; La Haye , 1751 , ayant pour titre : *Lettres historiques sur les jubilés et les indulgences*.

révolution , qui devenant successivement , discussions religieuses , lettres , sciences , philosophie , est aujourd'hui politique : l'homme devait monter par tous ces degrés , pour arriver à ses DROITS : au moment où j'écris , s'accomplissent leurs pratiques sociales.

Cependant au premier cri de la réformation , un homme avait jugé ce qu'elle voulait , et ce qu'elle allait devenir : il prétendit s'en emparer et marcher en tête , au lieu de lutter. Il créa un ordre destiné à envahir les lumières et la civilisation. C'était Loyola , génie bien supérieur à son état et à son siècle , et marqué , comme le disait le pontife d'alors , de l'esprit de Dieu. Si cet homme eût eu un successeur à comprendre , à continuer son œuvre , on eût vu spectacle nouveau. Le catholicisme , qui sous lui , s'était déjà fait savant , fût devenu philosophe , puis libéral : il serait politique aujourd'hui ; et marchant ainsi avec chaque siècle , l'eût guidé en le formant. Dire ce qu'il eût fait , c'est dire assez ce qu'il n'a pas su faire : c'est sans doute trop prétendre des hommes , que de leur demander de sacrifier à de grands intérêts leurs chimères et leurs vanités.

La réformation n'a guère mieux compris sa

mission. Tant qu'elle parlait allemand, elle grondait sourde et lointaine dans la Saxe : mais lorsque Calvin la fit tonner en français, elle retentit de Genève dans la France et l'Angleterre, les remuant dans ce qu'elles avaient de plus sensible et de plus éclairé : en France les persécutions l'enhardirent ; elle fut sur le point de monter au trône. Malheureusement elle s'était déjà divisée en discussions religieuses. Elle, qui d'abord était le premier pas vers l'affranchissement de la conscience et de la pensée, se perdit et rétrograda dans ses propres disputes. Peut-être aussi lui manqua-t-il un homme ; car les temps étaient venus. Ses premiers effets, et le sentiment de son impuissance créèrent une foule de sectes plus ou moins ardentes à remonter à l'origine de la parole évangélique. Si l'on embrasse la généralité de ces sectes, on les verra ne différer si grandement que sur des points petits et presque identiques. C'est encore ainsi que l'Eglise catholique et grecque, qui, avec le culte réformé, se partagent presque toute l'Europe, s'appuient sur les mêmes principes, mais diffèrent en résultats si contraires.

Il est peu de chose à dire des autres reli-

gions : celle des Juifs est restée immobile et frappée de superstitions qui se sentent encore de l'enfance du monde : mais il faudra bientôt qu'elle change ou s'anéantisse : avec notre civilisation, nul peuple n'a le droit d'être l'opprobre des autres.

L'Ismalisme, qui tient encore à l'Orient, était création de grand homme. Fièrre, généreuse et vindicative, faite pour un sol brûlant et brûlante comme lui, cette religion de sabre et d'héroïsme, audacieuse, digne des Dieux d'Homère et capable de défier son propre Dieu, s'est arrêtée où finissait le climat qui lui convient : bientôt elle quittera l'Europe, et retournera s'endormir aux rives silencieuses de l'Asie. Notre agitation suffirait seule à la faire fuir.

Telles sont les principales croyances du monde. Or, après tant de disputes, de luttes sanglantes, de victoires si chèrement achetées, le temps commence où l'Europe obéira à la même civilisation. Ce travail, qui l'ébranle aujourd'hui, la fera forte et stable demain : la liberté va bientôt niveler le continent. Dans cent ans, et moins encore, il aura même égalité, mêmes institutions. Quelle sera alors

sa croyance , sa foi religieuse ? il en faut une ; on peut bien vivre à la méconnaître : mais sans elle on ne peut naître , ni mourir. A la sortie et à la rentrée de l'éternité , l'espérance cherche quelque chose au-delà de l'homme. Croire, c'est espérer. Ayons donc grande et noble croyance de force et de liberté : elle existe , mais obscure et cachée sous les passions humaines. Pour la produire au jour , libre et pure , c'est à sa naissance qu'il faut l'aller prendre et chercher.

Sous l'empire d'Auguste , le monde ne croyait plus au polythéisme qui le couvrait encore. Rome , en adoptant les Dieux de l'univers , avait fini par les faire rire les uns des autres. Son Panthéon était idée conquérante , mais il était aussi satire. Un seul peuple , sur le sol désolé de l'antique Phénicie , vivait obscur depuis des siècles , fort d'une religion nationale , fondée sur l'adoration d'un seul Dieu. Uni par le même sang , fier de son théisme , ce peuple rendait aux autres mépris pour mépris , assurant sur la foi des prophètes , que de lui naîtrait un roi de la terre , lavant ses opprobres , et l'élevant par-dessus les nations. C'était merveille nouvelle à la terre ,

au milieu de ses mollesses et de ses licences , qu'un peuple espérant un régénérateur , et comptant, dans un inquiet silence, les époques d'une venue obscurément annoncée (1). Déjà cette croyance avait pénétré jusqu'à Alexandrie , et la nouvelle académie , discutant plusieurs de ses dogmes , les ébranlait de la théosophie des mages de l'Orient : des sectes se déchiraient; les Juifs mêmes se trouvaient trop d'abus et de superstitions. Des voix appelaient une réforme; d'autres voulaient un sauveur. Des populations quittaient les villes et allaient au désert écouter les prophètes. Jean baptisait aux rives du Jourdain annonçant un Messie ; la terre, agitée et muette, semblait travaillée d'un grand enfantement.

Alors les tems s'accomplissent : vient un être qui entraîne les disciples de Jean et toute la foule : les prophètes se taisent : il naît obscur , grandit en raison , enfin parle comme chargé d'établir parmi les hommes l'égalité, la paix ,

(1) Villers , *Essai sur la réformation* , Paris , 1806. C'est un excellent livre , qui m'a été fort utile ; mais il est mou de pensées : il porte le cachet de l'empire.

l'amour du prochain. Le voilà qui s'avance avec une majesté simple, mais forte d'une mission supérieure. Grave et mesuré en actions, ingénu, simple en paroles, on le dirait n'être pas de la terre, mais profond et transparent comme l'azur du ciel : souverainement doux et aimant, il ne s'anime que devant la grossièreté du vice : il annonce une adoration d'amour : il évoque de l'homme sa dignité en faisant morale des sentimens innés dans son cœur : il veut une religion universelle, une fraternité de tous les hommes : un père, une famille, un culte, un amour : telle est le précepte de sa loi nouvelle : il le développe et l'applique : il envoie des hommes simples le répandre : ils vont, ils parlent, ils subjuguent le monde, pendant que le nouveau venu, poursuivi par le fanatisme de la vieille loi, traîné au milieu des tortures et de la mort, se montre modèle sur-humain de patience, de douceur ferme et sublime ; il meurt enfin, martyr de sa vérité, et par cette solennelle et terrible épreuve légalise sa mission.

Si ce changeur du monde n'a pas existé, admirons la création d'un tel idéal ; mais s'il a vécu, si le récit même d'un ennemi n'est pas

mensonge , si sa vie a été supérieure à tout ce qu'on en peut dire , quel est-il cet homme nouveau , qui , fort de faiblesse , imposant de simplicité , écrase de son humilité trois mille ans de héros et de grands hommes , et se lève majestueux à l'aurore d'un nouveau monde ?

Cet homme , moi je l'adore ; j'adore lui et sa parole sous le nom de Christianisme : il faudra même que les incrédules en acceptent la croyance , comme la mieux faite pour élever l'intelligence et ennoblir le cœur , comme nécessité d'une grande civilisation. Cette croyance fait des hommes libres et justes , enseigne la soumission aux devoirs et aux lois ; elle avertit la prospérité et relève le malheur ; elle veut l'égalité , l'amour des semblables , le respect , l'inviolabilité de l'homme : elle est l'affranchissement de la dignité humaine , et fait d'une existence ordinaire un drame sublime. Voilà ma religion , voilà celle qu'il faut désormais à un monde grandement civilisé. A son début , et fondée sur de telles idées , elle était trop en avant du siècle et du pays qui l'ont vue naître : aujourd'hui , malgré notre civilisation même la plus récente , nous ne sommes pas encore à son niveau : mais nous sen-

tons le besoin d'y venir : nous allons bientôt y arriver. Un siècle libre et nouveau commence qui veut religion libre et grande comme lui : les cultes différens sortis de cette croyance vont subir des conséquences qu'ils n'ont pas su prévoir ; ils sont passés , ainsi que les tems des prophètes et des sectes. A un siècle positif il faut une religion positive : elle n'est ni à trouver, ni à inventer ; elle est écrite ; reste à la faire agir et parler. Elle aussi doit être enfin une vérité ; et pour venir enseigner cette parole aussi simple que belle , il n'est besoin ni de privilèges, ni de pompeux appareils : il suffit d'un cœur droit et fort , d'une grange et d'une croix de bois. Cette croix modeste, mais si grande d'égalité et d'espérance , cette noble sœur de nos trois couleurs , serait fière de les adopter et de s'en parer , et confondant les deux signes de la liberté religieuse et politique deviendrait la bannière de tous les peuples jaloux de conquérir leur dignité.

Pour accomplir cette œuvre nécessaire , et faire retourner le Christianisme à sa naissance , à ses premiers bienfaits de liberté et de justice , les obstacles sont grands encore ; mais , d'une part la haine , et de l'autre l'imprévoyance

ont aplani les plus difficiles. Peut-être même dans leur grand et prochain naufrage les autres croyances , mieux instruites , se hâteront d'accourir et de se joindre à celle qui saurait les sauver. C'est beaucoup prétendre que l'espérer ; mais l'entreprendre est généreux dessein : quoique advienne je l'essaierai : ici , seulement je prends date , et trace ma route par un premier effort.

Aujourd'hui une religion doit être d'abord dans le siècle ; c'est-à-dire qu'elle doit s'appuyer de ses lumières , de ses sciences , et surtout de ses institutions politiques : au lieu de les craindre libres et fortes , elle doit les trouver toujours timides et esclaves , en les appelant à de plus grands développemens. Cette religion est dans le principe du Christianisme , et malgré des apparences décourageantes , je crois pouvoir le démontrer.

Il faut encore , et c'est là sa grande épreuve , il faut qu'elle soit même religion pour ceux qui ne voudront pas croire , et ne reconnaître qu'un homme dans le Christ. Abordons hardiment les difficultés ; les éluder est faiblesse. Au moins ils ne sauraient nier le fait historique , ni récuser tant et si éclatans témoignages

ges. Il faut alors qu'ils reconnaissent en lui l'auteur d'une révolution morale, enfantant la liberté, l'égalité, l'amour du prochain parmi les hommes. Ce fait me suffit ; il est une religion tout entière : on ne saurait en admirer de plus grand , de plus profondément respectable. Ils seront forcés de se taire : pour ceux-là la croyance sera admiration. Ensuite, je les attendrai aux jours d'épreuves et d'adversités ; je les attendrai à leur agonie , s'il le faut : vous verrez quel sera le dernier soupir de ces fiers raisonneurs : il sera élan d'une foi vive et sincère ; et au fatal instant , leur adieu à la vie volera à cette grande image autrefois leur admiration , et aujourd'hui leur dernière espérance.

Quant aux autres , cette croyance sera sentiment de cœur et raison saine. Si les esprits éclairés et généreux sont fiers d'admirer le sublime des actions et des paroles , qui fut plus digne d'être leur soutien ici-bas et leur espoir un jour , que celui qui est venu par son exemple exalter la dignité humaine au-dessus d'elle-même et lui donner une grandeur facile , qui semblait peu faite pour les misères de sa fragilité ?

Après cet homme , sur-humain de fait seul, viennent ses disciples qui racontent et commentent sa vie et ses paroles : ici commencent les explications des hommes, commentées ensuite par des explications nouvelles. C'en'est pas le lieu de poursuivre tous les développemens de cette religion naissante, et qui s'en va se défigurant, plus elle s'éloigne de son origine : ce serait faire son histoire. Il s'agit de trouver la religion d'un grand siècle dans les préceptes et le principe du Christianisme : c'est désormais par le sujet seul qu'il faut éclairer et convaincre , et faire parler d'elles-même des vérités trop long-temps oubliées.

ARTICLE II.

Religion de sentiment.

Dès les premiers pas une difficulté cruelle est venue briser ma faible raison : *heureux les pauvres d'esprit!* (*St. Math.*)⁵ et ici les mots sont d'une précision désespérante : j'avoue que mon débile entendement s'en est long-temps

révolté : commencer par maudire l'intelligence et cette raison que le spiritualisme avait placée sublime au sein de la divinité, me semblait égal outrage à Dieu et à l'homme : mon ignorance aimait mieux croire à une erreur qu'à un blasphème : et dans ce doute infernal, qui creuse et ronge, il fallait bien abandonner à son néant un spiritualisme menteur, qui me disait la raison divine, quand elle n'est que pitié et misère ; il fallait bien trembler d'incertitude devant une parole, qui rejetant d'un ton sévère l'intelligence, ne m'offrait d'autre condition de bonheur qu'un entendement ordinaire.

Mais lorsque, arrivé devant les pauvretés de cette raison si vaine, elle ne fut plus à mes yeux qu'un don plus souvent funeste qu'heureux, plus souvent méprisable que digne de respect, je commençai à trouver moins sévère sa malédiction. Je sentis, j'espérai quelque chose de sage que je ne pouvais comprendre, et m'avançai moins abattu dans cette route obscure et cruelle, dont tant de fois j'avais désespéré de sortir.... Et, lorsque descendu avec l'analyse au fond de l'homme, et qu'interrogeant ses abîmes, j'entendis battre en

son cœur une conscience toujours pure, au lieu que celle de sa tête raisonne toujours inégale, vaniteuse ou perverse, lorsque je crus entrevoir que cette conscience de cœur était la morale éternelle de tous les tems et de tous les lieux, au lieu que la vanité intellectuelle n'en est presque toujours que la honte et le fléau, alors un trait rapide de lumière vint éclairer mes obscurités ; je ne l'entrevois encore que de loin, fugitive et vacillante, comme une de ces clartés d'espérance qui, aux jours de tempête et de mort, annoncent le port et la vie peut-être. Et plus j'approchai de cette terrible parole qui de loin avait terrassé mon ignorante faiblesse, plus je m'étonnai de renaître en force, en me sentant confondu de sa sagesse, et en la voyant si savante de l'homme, proclamer, depuis vingt siècles bientôt, des vérités physiquement sublimes, dont les sciences positives ont à peine encore conquis quelques fractions : j'osai ne plus désespérer de moi-même, et fort de ce grand et nouvel appui, me confier à ce que je voulais atteindre.

Dans toutes les exaltations et les énivremens d'une jeune vie, jamais homme n'a senti les élans d'un tel moment ; et quand je pénétrai

plus calme dans le sanctuaire où sont écrites ces grandes vérités, et que j'en découvris le majestueux développement, j'osai croire à quelque honneur, si je pouvais dire ce que je voyais et me faire l'interprète d'une parole si profondément ignorée.

L'école de Platon l'avait déjà entrevue, et dans ces derniers tems les investigations des sciences l'ont mise au grand jour, cette immense et profonde différence des fonctions, qui dans l'homme constituent sa vie intérieure d'une part, et de l'autre l'existence extérieure, la vie des rapports. Planant au-dessus de ces vérités, l'Évangile les avait proclamées, autant comme disposition organique, que comme résultat moral et fécond en sublimes conséquences. C'est sur cette connaissance toute physiologique que reposent sa morale et ses préceptes; résultat aussi consolant que nouveau, que nous avons déjà retrouvé au fond de la conscience (1) et de la morale, mais qui va se déployer ici dans son essor religieux.

Ainsi, cette première vérité : *heureux les pauvres d'esprit!* énoncée sous une forme qui

(1) Voir la note, page 244.

soulève toute vanité ignorante, renferme un sens profond : elle avertit que ce n'est pas à une intelligence d'autant plus incertaine qu'elle est plus libre, que l'Évangile va demander le bonheur et la dignité de l'homme : mais alors d'où viendra sur la terre sa force, son honneur, et ses vertus ? voici la réponse :

Ton cœur est ton seul trésor.

(*St. Math. 48.*)

Telle est la première conséquence de cette prévoyante parole, qui déclare l'intelligence félonne au bonheur de l'homme, pour réserver au cœur sa promesse solennelle.

De cette seule maxime vont découler toutes les pratiques chrétiennes, la morale d'amour et de désentiment, et ses actes sublimes. Pour mesurer toute la portée d'une telle prévoyance, il faut arriver à elle, après avoir traversé les inconcevables pauvretés de l'entendement humain. Comme s'expliquent ainsi ces désespérantes contradictions, ces cruels et subits passages de l'élévation à l'abaissement, qui confondaient Pascal, et faisaient douter ce religieux génie, s'il n'y avait pas deux hommes dans l'homme !

L'Évangile se complaît à cette vérité et y retourne maintes fois , pour faire comprendre son importance :

La joie du cœur est la vie de l'homme.

(*Ecclés.* 23.)

Il n'y a pas de joie qui égale celle du cœur.

(*Ibid.* 30.)

Garde ton cœur plutôt que toute autre chose : c'est de lui que procèdent toutes les sources de la vie.

(*Prov.* 4. 23.)

Heureux l'homme qui n'est pas condamné par sa conscience !

(*Ecclés.* 14.)

Voilà donc le cœur seul en possession de la destinée humaine ? Quel sera le premier effet de cette éclatante adoption ? Quel va être son premier besoin , son premier élan :

Donne à qui te demande. (*St. Math.* 5.)

Dieu est charité. (*St. Jean.* 4.)

Soyez revêtu de charité qui est le lien de perfection.

(*Épître aux Colos.* 3. 14.)

Je vous donne un commandement nouveau , que vous vous aimiez les uns les autres : c'est à cela que je vous reconnâtrai.

(*St. Jean.* 13. 14.)

Maintenant on comprend toute la grandeur de ce privilège accordé au cœur , dont les sentimens , mis en action , sont une religion , vivante d'amour et de générosité : par cette

conscience de cœur, la vie ne peut être qu'une continuelle morale, dont la première nécessité est le bonheur d'autrui. Amour du prochain , fraternité des hommes , égalité de droits , telles sont les immenses conséquences de ce privilège , et ses titres à fonder une croyance digne des peuples les plus instruits.

Une grande et éternelle maxime va résumer cette pratique du sentiment, et guider dans ses applications :

Toutes choses que vous voulez que les hommes vous fassent , faites-les de même. (*St. Math. 7.*)

La destinée humaine est renfermée dans ce précepte , expression la plus morale d'un besoin presque physique. Pour sentir ce qu'on doit aux autres , il suffit de sentir ce qu'ils nous doivent : cette vérité est à la portée de toutes les intelligences. Sauvage ou civilisé, ignorant ou instruit , heureux ou infortuné , l'homme saura toujours ce qu'il doit faire , en sentant ce qu'il voudrait qu'il ne lui fût pas fait. C'est une vérité pratique et journalière , c'est un guide infailible qui relève de ce sentiment conservateur , sans lequel l'homme ne saurait vivre avec soi , ni avec ses semblables.

Jeune homme, réjouis-toi dans ton jeune âge, et que ton cœur te rende content dans tes jeunes années ; marche comme ton cœur te mène, et souviens-toi que pour tout cela tu paraîtras en jugement.

(*Ecclés. 12.*)

Avance , jeune homme , dans la joie de ton cœur ! jeune fille , avance aussi dans les ardeurs du tien ! ne demandez qu'à votre cœur vos inspirations , vos actions , vos pensées ! au cœur est le cri de Dieu , au cœur est son temple sur la terre ; soyez fidèles à toutes ses inspirations ; mais n'oubliez pas que vous êtes en présence du jugement des hommes , première épreuve d'un jugement plus juste , et plus solennel.

C'est par le cœur que l'Évangile a conquis l'univers : c'est en plaçant à ce foyer de toutes générosités, la dignité et la félicité humaine , qu'il apprend à l'homme à trouver en lui-même une grandeur, que sa raison a été vainement chercher ailleurs.

ARTICLE III.

Religion d'intelligence.

Cependant l'Écriture n'abandonne pas entièrement l'intelligence. Elle nous enseigne que la volonté est libre, et que c'est à elle à diriger la raison ; mais elle a peu de confiance à ce guide si noble, mais si incertain. Ce n'est que par l'éducation que l'intelligence se forme , s'instruit , et se façonne au bien. On reconnaît dans toute cette prévoyance le profond développement des principes qui viennent d'être exposés, et qui vont bientôt recevoir une éclatante confirmation, quand nous allons voir que la morale évangélique consiste à suivre les inspirations du cœur , en opposition d'une volonté toujours trop docile aux emportemens des passions.

Le Seigneur a fait l'homme dès le principe et l'a laissé dans la puissance de son conseil.

(*Ecclés.* 14.)

En laissant l'homme dans la puissance de

son conseil, la Divinité proclame son libre arbitre : ce libre arbitre, si cher à quelques philosophies, leur a tourné la tête : au lieu d'en faire raison modeste, elles en ont fait arrogante vanité, et se sont perdues en une confiance aveugle et funeste. En craignant de remettre à cette libre volonté la destinée d'ici-bas, l'Évangile fait preuve d'une science profonde des travers de l'esprit, pires encore que ses infirmités.

La vie et la mort, le bien et le mal sont en présence des hommes. (*Ecclés. 32.*)

Tels sont les inévitables effets de l'ignorance ou de l'instruction : d'elles dépendent le bien ou le mal ; et comme toute grande civilisation apporte avec ses bienfaits des passions et des délires nouveaux, on ne saurait trop admirer cet abaissement de l'intelligence, et une défiance si prévoyante. Cependant il est nécessaire de la cultiver ; c'est un besoin, c'est un devoir.

Ne néglige pas le don qui est en toi.

(*St. Paul à Timol.*)

Celui qui rebute l'instruction néglige son âme.

(*Prov. 17.*)

L'Évangile est tellement en doute de cet orgueilleux entendement, même cultivé, qu'il le veut sobre de jugemens, sur-tout envers ses semblables.

Ne jugez pas pour n'être pas jugés. On vous jugera au même jugement dont vous aurez jugé : on vous mesurera à la même mesure. (St. Math.)

Portez les fardeaux les uns des autres.

(Épître aux Galat.)

Ces deux préceptes d'indulgence et de tolérance sont nobles et touchans : ils enseignent cette bienveillance mutuelle, sans laquelle il n'y a pas de vie sociale : dans les animosités de la vie, comme dans les grandes discussions politiques, ils désarmeraient la colère et les fureurs, argumens stupides de la faiblesse ou de l'injustice.

Si tu vois un homme entendu, cherche-le dès le matin, et use de tes pieds le seuil de sa porte.

(Ecclés. 8. 30.)

Outre le mérite de l'expression, est-il de meilleur conseil que celui qui envoie l'intelligence se former et s'instruire près des hommes entendus ? mais ces hommes sont rares, ils se tiennent à l'écart, il faut les chercher. La jac-

lance ignorante est hardie à se prôner et à se mettre en avant. L'homme entendu rentre en lui-même, observe, et ne se donne qu'à qui mérite de le comprendre.

Alors la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos corps et vos esprits.

(*Épître aux Philip.*)

Quand votre intelligence sera devenue modeste, tolérante et profondément instruite de son humilité, alors, fidèle aux inspirations du cœur, elle fera de toutes vos actions, de votre vie entière, un bonheur qui sera comme *une paix de Dieu* : votre corps lui-même, façonné au noble et salutaire usage de ses fonctions, et inhabile aux excès qui énervent et dégradent, sera la forte enveloppe d'une âme forte, et prête à recevoir, sans les craindre, les peines et les douleurs.

Il est avec chacun de nous ; c'est par lui que nous avons la vie et le mouvement.

(*Act. des Apôt. 27.*)

Oui, elle est au dedans de nous, autour de nous, elle nous inonde de sa magnificence, cette grande et immortelle sagesse qui a voulu que tout fût vie dans l'univers ! oui, elle est

aussi inconcevable au moindre brin d'herbe , que dans la splendide profusion de ces astres , dont le roulement éternel et silencieux est le concert et l'hymne du Ciel ! Et nous , sur la terre , que notre vie soit aussi l'hymne du Créateur : sachons l'admirer aussi bien dans la force qui agglomère les molécules d'un caillou , que dans celle qui fait les profonds mystères du cœur et les sublimes élans de la pensée. Cette puissance est tout, est partout. Si nous sommes ici-bas les seuls êtres capables de la proclamer, de la reconnaître , de la sentir , que nos voix la célèbrent , que notre silence l'admire encore , et que nos actions l'honorent par le noble usage des dons qu'elle nous a dispensés.

Ce grand privilège est celui de l'intelligence : c'est à elle à apprendre ses devoirs et sa mission. Mais pour arriver là , il faut qu'elle passe par des progrès lents , incertains , élevés , dont le développement est profondément tracé par l'Évangile :

Quand j'étais enfant , je parlais comme un enfant , je pensais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme , j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant. Nous voyons maintenant d'une manière confuse ; mais alors nous verrons face à face.

(*St. Paul aux Corinth. 13. 11. 17.*)

C'est par la culture seule de son esprit , que l'homme peut monter aux hautes connaissances : mais encore, que de temps, de peines, d'incertitudes ! presque tous , par découragement ou vanité , s'arrêtent au point où l'on ne voit plus que d'une manière confuse : les forts seuls arrivent , et voient face à face.

La morale évangélique, la religion du cœur est, dans ses pratiques, un contre-sens sublime aux passions intellectuelles.

Si l'Évangile a commencé par frapper de doute et même de réprobation l'intelligence , en déclarant heureux ceux qui en sont pauvres, si ensuite il a proclamé avec tant de confiance le bonheur réservé aux sentimens du cœur , c'est que de ces deux premières vérités devaient naître les pratiques de la morale chrétienne.

Ainsi s'accomplit une grande prévoyance , et une religion d'autant plus admirable, qu'elle est plus aisée. L'antiquité savait bien honorer l'héroïsme humain, l'abnégation de soi-même, lorsque quelque occasion grande et rare la mettait au jour. Mais en faire une morale fa-

cile et sublime , que tous peuvent pratiquer à l'instant, et dans toutes les occasions de la vie, cette mission n'était réservée qu'au Christianisme. C'est là sa grande et majestueuse figure. C'est en apparaissant avec des traits si noblement nouveaux, qu'à son aspect, la terre flétrie s'est ranimée de force et de vigueur.

Écoutez les développemens de cette grande parole :

Quel mérite à faire du bien à ceux qui nous en font : les méchans font de même ; mais faites du bien sans en rien espérer, et votre récompense sera grande.

(*St. Luc, 6. 32.*)

Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.

(*St. Math. 5.*)

Si ton ennemi a faim ou soif, donne-lui à manger ou à boire ; en faisant cela tu amasseras des charbons de feu sur sa tête.

(*Épître. aux Rom.*)

Il n'y a que l'élan du cœur pour répondre à la magnificence de ces paroles : elles sont sublimes de contre-sens avec les vanités d'une intelligence , toujours si petite et si lâche dans ses jalousies et ses haines.

Rendre le bien pour le bien n'est que devoir, que probité morale : et cependant c'était la plus grande vertu des anciennes religions. Mais rendre le bien pour le mal , plaindre et

secourir un ennemi, est un bouleversement sublime, dont le premier exemple appartient à celui qui est venu le donner dans toute sa grandeur.

Il n'est pas de jour qu'il ne faille lutter contre soi et contre les autres, et celui qui obéira au précepte évangélique, sera aisément noble à lui-même, et à ceux qui l'outragent. Ce triomphe de soi-même entraîne et subjugué par ses dramatiques émotions. Le génie de Corneille l'avait bien deviné, et dans Cinna, son Auguste n'est si grand, que parce qu'il suit à la lettre le précepte de l'Évangile, et arrive à son accomplissement par une gradation d'épreuves, de luttés, de sentimens, dont la scène française n'a pas su profiter depuis. Corneille seul a songé à faire des hommes.

Approfondir l'Évangile, c'est descendre dans les plus grands secrets du cœur humain : le tems n'est pas éloigné, où les sciences physiques vont venir dévoiler des vérités souvent cachées sous une enveloppe mystérieuse, mais au fond desquelles repose une sagesse immense. Dans ce moment, profondément frappé de cette éclatante adoption du cœur au préjudice de l'intelligence, j'en suis venu à penser

qu'elle était le symbole de la rédemption morale : avant l'Évangile, l'intelligence avait élevé à la Divinité une foule de cultes plus ou moins bizarres. En fondant le règne du cœur, sur le règne des extravagances intellectuelles, l'Écriture a racheté l'homme de lui-même ; et le relevant d'une dignité qu'il portait en lui, sans le savoir, a, par cette révolution, je pourrais dire physiologique, accompli sa nouvelle mission sur la terre.

ARTICLE IV.

Maximes et conséquences.

En nous laissant dans la *puissance de notre conseil*, l'Évangile nous donne, par notre libre arbitre, le privilège de nous épurer ou nous pervertir. Si la volonté a toute liberté, il lui est, par cela même, impossible d'être chargée de la dignité humaine. Avec une telle responsabilité, elle ne serait plus libre. Pouvoir agir bien ou mal, c'est être entièrement libre : celui qu'on enchaîne pour le faire sage, ne l'est qu'en dehors ; celui là seul l'est profon-

dément, qui sait, et veut l'être par les périls mêmes de la liberté.

Dieu n'a pas égard à l'apparence des personnes.
(*St. Paul aux Rom.*)

Voilà l'enseignement de toute égalité : les hommes sont égaux de droits dans la nature : l'orgueil a pu seul se faire accroire qu'ils naissent inégaux. Devant Dieu, devant les hommes, il n'y a de distinction que par l'intelligence et les sentimens.

Il y a bientôt deux mille ans que ces paroles de justice et de liberté, se sont fait entendre à la terre. Comment pendant tant de siècles, les institutions sociales n'ont-elles été qu'outrage perpétuel à ces maximes? Comment le génie infernal de domination a-t-il pu faire d'une parole d'égalité, de liberté, une puissance de privilège et d'esclavage? Que l'histoire vienne enfin raconter à haute et puissante voix, cette immorale dérision de dix-huit siècles? Qu'elle s'étonne, si elle ose, de leurs injustices, de leur barbarie, de leurs monstruosités? Qu'elle s'étonne de l'âcre indignation des penseurs du dernier âge, du cri formidable de vengeance qu'ils ont poussé, et des appli-

cations , si burlesquement épouvantables , par lesquelles cette grande vengeance s'est accomplie ? Qu'elle s'étonne donc à voir frappée de l'anathème évangélique , une intelligence si habile à tourner d'augustes vérités en passions funestes et en méfaits plus funestes encore ? Mais , qu'instruite à cette terrible école , elle vienne aujourd'hui , plus calme et plus heureuse , annoncer la résurrection légale d'une justice , d'une liberté , d'une morale , qui vont commencer un monde nouveau ! les temps approchent ; il faut enfin que les hommes comprennent , et profitent.

Après la leçon des individus , vient la leçon des peuples.

Il faut être soumis non-seulement par crainte de punition , mais encore par conscience.

(*Épît. aux Rom. 15. 5.*)

Cette intelligente soumission aux lois est exigée aussi bien des gouvernans , que des gouvernés : au défaut d'intelligence , c'est encore à la conscience du cœur que s'adresse l'Écriture. Ce sentiment des obligations auxquelles sont tenus les citoyens entre eux , cette conscience de leur liberté religieuse et poli-

tique , est profondément respectée par toutes les constitutions sages, et c'est sur elle qu'elles fondent leur force et leur durée. Nos institutions nouvelles ne sont guères que l'accomplissement de cette grande vérité :

Heureux ceux qui ont soif de justice, ils seront rassasiés. (St. Math. 5.)

C'est la leçon des peuples et des rois : on peut dire, en élargissant la pensée d'un orateur de la nouvelle civilisation (1), que la terre a soif de justice , d'ordre légal , et que c'est le noble besoin qui , dans ce moment, la tourmente et l'agite. N'est-ce pas admirable, qu'après dix-huit cents ans, une des belles paroles de notre époque , soit l'écho fidèle d'un mot évangélique ?

Heureux les pacificateurs, ils seront dits fils de Dieu. (St. Math. ch. 5.)

Tu ne tueras pas ; celui qui tuera sera jugé. (Ibid.)

Si les hommes étaient pénétrés de ces vé-

(1) Foy. La France a soif d'ordre légal.

rités , et sur-tout ceux , aux mains desquels la fortune met le pouvoir, la terre n'aurait pas à déplorer les désastres sanglans des discordes humaines , et les fléaux plus affligeans encore de ces guerres formidables qui épuisent les nations les unes contre les autres. Leur plus grand malheur n'est pas le sang répandu : le sang n'a droit qu'à l'horreur : mais ce profond esclavage , nécessaire au despotisme militaire, cét abrutissement , qui fait de l'homme une machine tuante et sans raison , cette mort morale , cette honte humaine , ont seules droit à l'indignation.

La mort est proscrite par l'Évangile : *tu ne tueras pas* : l'ignorance seule de l'homme , a pu s'arroger le droit de tuer un homme , en appliquant la mort comme châtiment ; c'est le reste de la féodalité et d'une justice qui ne connaissait ni sa dignité , ni sa mission. *Celui qui tuera sera jugé*. Si en prononçant l'arrêt fatal , chaque juge avait présent à la pensée ces solennelles paroles , et songeait qu'il aurait bientôt à rendre compte de sa décision devant le juge des juges , l'effroi seul , au défaut de logique , l'empêcherait d'être absurde.

L'Église a horreur du divorce ; mais elle to-

lère la mort : c'est outrage profond et incon-
séquence à elle-même et à l'Évangile.

Heureux ceux qui souffrent la persécution pour la
justice ; les cieux sont à eux.

(*St. Math. 5.*)

Dans cette grande-cause encore pendante
devant le siècle , et dont il va faire un drame
européen , dans cette lutte toujours péril-
leuse et souvent sanglante du droit contre le
privilege , du juste contre l'injuste , d'intré-
pides et nobles penseurs ont pu succomber :
de purs héroïsmes , de généreuses têtes pour-
ront tomber encore. La liberté n'a grandi que
sur la tombe de ses martyrs. Mais pour les
souffrances d'un étroit et court passage , pour
une mort de quelques heures , quel avenir
d'honneurs et d'immortalité ? Comme l'his-
toire , racontant un jour la régénération ac-
tuelle , se complaira aux noms de ceux qui , pour
cette grande et sainte cause , n'ont reculé de-
vant aucun sacrifice , ont accepté avec joie tous
ses périls , et n'ont pas craint de payer l'ave-
nir de leur sang !

On se plaint chaque jour de la décadence de
cette haute éloquence , que fit entendre la chaire

évangélique devant le siècle de Louis XIV : on a bien raison : mais la faute est aux hommes et non aux choses. Bossuet, Massillon, Fléchier, et d'autres encore, n'ont été puissans en paroles, que parce qu'ils remuaient leur époque en raison. En l'instruisant aux misères, aux vicissitudes, aux vérités humaines, ils parlaient en avant d'elle, et préparaient sans le savoir, au siècle suivant, cette philosophie, d'où sont sorties les applications du nôtre. Supposez de tels hommes en présence des événemens que quarante ans ont vu passer, qui s'accomplissent, qui vont s'accomplir encore. Qu'ils viennent avec leur grande et large parole, devant cet âge qui veut une religion claire et libre, révéler le secret de leurs forces à leurs débiles successeurs? Qu'ils viennent leur apprendre à trouver dans l'Évangile, une religion mère de toute science et de toute générosité, et faire comprendre à d'inutiles passions, que, lorsque les peuples sont ignorans, ce sont les ministres de la religion qui font les peuples; mais que lorsque les peuples sont éclairés, ce sont eux qui font les ministres de la religion? Quelle doit-êtrè amère la souffrance de ces ombres illustres et géné-

reuses , en voyant leurs tristes héritiers comprendre si mal leur mission , leur siècle , leur avenir !

Viendra bientôt l'inévitable discussion des besoins religieux , alors que nos droits politiques seront mûris et assurés. Que répondra le catholicisme , quand , traduit au tribunal de l'histoire , on le fera comparaître face à face avec l'Évangile ? que répondra la réformation elle-même , lorsqu'elle aura à rendre compte de ces pitoyables discussions de dogmes , de ces futiles et indignes pauvretés de disputes dont elle a pu entraver la parole évangélique , et en faire souvent un bigotisme (1) fanatique.

On vient accuser notre âge d'indifférence en matière de religion : ce n'est pas lui qui est indifférent, c'est la religion qui est restée diffé-

(1) Quand on voit , dans quelques pays , l'homme passer son dimanche , sans oser souffler , regarder ni entendre , dans une extase creuse et farouche , aussi nuisible à lui qu'à Dieu , il faut hausser les épaules devant cet être qui se croit homme : je vois le moine du septième siècle ; et encore ce moine était excusable : c'était son état. L'Angleterre est le prototype de ce bigotisme absurde : cette vieille terre qui se dit libre , est de fait , pour la conscience religieuse , la plus profondément esclave de l'Europe ; le bigotisme réformé y est violence et tyrannie.

rente de lui ; ce siècle raisonneur veut le vrai et le simple : ils sont dans l'Évangile, il n'y a qu'à les faire parler et agir.

Si quelque nouveau ministre d'un culte qui expire par lui-même, se fût pénétré du présent et de ce qui se prépare, et, qu'habile aux inspirations des orateurs du grand siècle, adoptant le nôtre, il eût ambitionné d'arriver à notre nationale tribune, quel honneur pour lui et pour sa cause, s'il avait pu y paraître, non plus annonçant la vengeance et l'anathème, mais clair et fort comme la raison nouvelle, se mettant en avant de toutes les libertés, l'Évangile d'une main et la politique de l'autre ?

Le trône de saint Pierre est vermoulu ; on aurait peut-être pu sur sa poudre en refaire un nouveau de raison et de grandeur. Mais les momens pressent ; peut-être sont-ils déjà passés. S'il n'est plus temps, le tort vient des hommes seuls.

Il faut dans une grande nation, une croyance dominante ; mais une croyance dominante n'est pas une religion d'état, qui est une faute contre l'état même. Il faut une croyance digne d'agrandir l'homme, enseignée librement dans les écoles comme complément philosophique

et comme science du citoyen ; c'est une nécessité sociale (1), c'est une liberté de plus, qui ajoute à la force physique et morale d'un peuple. Je ne connais pas de doctrine plus pure, plus conforme aux développemens d'une grande et libre civilisation, que celle de l'Évangile, interprétée telle qu'elle est, telle que la veut le siècle, mais non pas telle que les passions humaines l'ont faite.

(1) Je pense que c'est un grand vice de la constitution américaine et auquel elle sera forcée de remédier. Chez un peuple oisif et qui pense, la licence des cultes devient délire de toute espèce ; et c'est à cette cause que les États-Unis doivent le nombre de leurs aliénés qui, chez eux, est hors de proportion avec celui des autres peuples. Pour connaître la gravité de cette vérité, ce gouvernement devrait mettre au concours la question suivante : *Quelles sont les causes les plus fréquentes de folies dans les États-Unis ?* Sa solution leur apprendrait bien des choses, et leur ferait ouvrir les yeux sur une plaie qui s'agrandira avec le tems, et finirait par une véritable décomposition morale et intellectuelle. Le devoir des grands législateurs est de fonder un état non pour quelques siècles, mais pour toujours.

Vérités éternelles.

L'Écriture est utile à enseigner, à convaincre, à corriger, à instruire dans la justice.

(*St. Paul, 2^e Épître à Timoth.*)

Sondez les Écritures : ce sont-elles qui rendent témoignage de moi.

(*St. Jean. 5. 59.*)

La poudre retourne à la terre et l'âme à l'immortalité.

(*Ecclés. 12.*)

Arrêtons-nous un instant sur cette grande vérité ; elle est l'espoir de l'homme contre sa propre fragilité : mais la philosophie me paraît l'avoir mal comprise.

En affectant de confondre l'âme avec l'intelligence, l'idéalisme avait voulu l'une éternelle comme l'autre : c'est ignorant blasphème : il n'y a que l'âme, que le principe animateur qui soit éternel : son immortalité est aussi inévitable que celle de la lumière du soleil, que celle de l'eau de la mer. Cette explication appelle à son aide toutes les sciences physiques, et loin de les craindre se fortifie d'elles. Une seule goutte d'eau est-elle perdue dans l'univers ? qu'elle soit pluie,

brouillard, neige ou vapeur, il faut qu'elle se retrouve, qu'elle soit quelque part. Un seul grain de sable peut-il s'anéantir dans les mondes ? il n'échappe qu'à notre faiblesse ; il est toujours présent devant celui qui fait que tout se retrouve. L'immortalité de l'âme, du je ne sais quoi qui est la vie, est aussi physique que l'indestructibilité du calorique, de l'électricité. Son éternité est forcée, par cela seul que nous ne pouvons la comprendre : tout ce que nous pouvons comprendre a une fin ; donc, tout ce que nous ne pouvons pas comprendre n'a pas de fin ; c'est là que finit l'intelligence humaine ; c'est là que s'arrêtent ses efforts, que se brisent ses orgueils ; et où ils finissent, commencent de sublimes et d'éternelles grandeurs.

Parle à la terre, elle t'instruira, les poissons mêmes de la mer te le raconteront.

(Job. 12.)

Si je monte aux cieux tu y es : si je me couche au sépulcre, t'y voilà.

(Jérém. Ps. 130.)

Parle à la terre, elle t'instruira : la science du globe terrestre, la géologie est appelée aux plus hauts enseignemens. Sans doute elle de-

vait commencer par interroger les diverses parties dont ce globe est formé, les couches qui le sillonnent, les terrains primitifs ou secondaires qui correspondent à des âges bien éloignés. Mais après ces premières connaissances, viennent d'immenses questions. Comment ces forêts ensevelies avec tant d'ordre dans ses profondeurs, y sont-elles descendues? comment ces ossemens fossiles, ces débris pétrifiés d'animaux inconnus, qui sont là pour avertir les siècles à venir et défier leurs explications, ont-ils été engloutis? là jadis était la surface de la terre, vivaient des êtres animés, et verdoyait une puissante végétation, sous un air libre et pur. Comment se sont accomplis ces énormes changemens? est-ce par quelque catastrophe terrible et soudaine? ou plutôt la terre n'aurait-elle pas, comme tout ce qui est, sa vie, ses variations de mouvemens, ses périodes de renouvellement, qui seraient son existence à elle, se mesureraient par milliers de siècles, et dont peuvent donner une faible idée ces couches insensibles qui en moins de trois mille ans, ont fait disparaître plusieurs sols de la Rome primitive? Puisque le monde est livré aux discussions de la science, il ne

faut plus craindre de faire parler toutes ses vérités ; mais quelle que soit l'explication des hommes, la pensée sera toujours abîmée des inconcevables révolutions qui dorment au sein de la terre ; et par-delà tout ce que l'on pourra dire, les siècles rouleront toujours y entassant des révolutions nouvelles.

Les poissons mêmes de la mer te le raconteront : cet appel à l'histoire naturelle, ce témoignage nouveau, invoqué dans toutes les créatures vivantes, peut devenir philosophie aussi imposante que positive. Après les détails de leurs descriptions minutieuses, il faut s'élever aux vérités générales de leur conformation, des lois qui président à leurs mouvemens, à leur vie, et aux gradations insensibles par lesquelles les espèces s'éloignent ou se rapprochent les unes des autres (1) : on reconnaît alors une prévoyance et une profusion de création, œuvre immense d'une immense sagesse ; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de la simplicité des moyens dans la grandeur des

(1) M. Geoffroy Saint-Hilaire est le créateur de cette philosophie aussi admirable que certaine en ses applications.

résultats, ou de l'uniformité de structure dans l'incroyable variété d'êtres si différens.

Si je monte aux cieux, tu y es : la plus belle hymne au Créateur est le *Traité de mécanique céleste* : plus cette science a pu devenir rigoureuse dans ses calculs ; précise dans ses mesures , plus elle est éclatant hommage à une harmonieuse immensité qui humilie et désespère notre entendement. On a pu compter les mondes dont se compose notre système planétaire , annoncer à la minute leurs périodes , leurs révolutions et leurs retours , tracer du doigt le cercle énorme que chacun décrit autour d'un centre mobile sur lui-même , découvrir les lois de gravitation qui opèrent ces gigantesques mouvemens : mais , après tout , ce système de mondes , si effrayant pour notre pensée , n'est lui-même qu'un point dans une immensité plus effroyable encore... Il faut retomber de misère sur soi-même , frappé d'une terreur de divinité , dont se sont profondément empreints tous les forts génies , qui ont été explorer quelques-unes des hautes régions.

Si je me couche au sépulchre t'y voilà : descendons du ciel dans la tombe : la mort est la

leçon de la vie : un cadavre !! tu recules d'effroi ! avance , avance encore : touche-le ce cadavre : n'est-ce pas toi ? ton image ? ton père n'est-il pas moins que cadavre aujourd'hui ? celle que tu aimes , qui te brûle et t'enivre , ne sera-t-elle pas cadavre aussi ? et toi-même !.. Mais il est glacé ; il me donne du néant ! Du néant ! il n'en est que pour ton orgueil : dans l'Univers rien ne peut être néant , parce que tout est plein et continu : la mort est encore une merveille ; ce corps inanimé est le fruit de la vie ; tu l'as vu agir , penser , aimer et vieillir ; le voilà dormant de l'éternité , et retournant par lambeaux vers elle ; tel que le voilà , c'est encore grande leçon : son histoire est celle du genre humain.

Il a été formé comme tous les êtres dans ses enveloppes d'œuf : il les a déchirées pour venir à la vie , pour sortir du flanc maternel ; lui qui dormait vivant , va désormais exister , et un bouleversement de tous ses organes signale son entrée au monde. Dans le sein de sa mère il vivait d'elle , de son sang : maintenant qu'il n'est plus elle , il faut qu'il vive par lui-même ; ses poumons , jusque là inutiles et affaissés , se dilatent par des cris salutaires , leurs cellules

se gonflent d'un air vivifiant , qui décompose en rouge le sang noir dont ils étaient comprimés. Dès qu'il respire , il vit, c'est dire qu'il a besoin de prendre forces et accroissement. Comme sa bouche est déjà habile à trouver le sein qui doit le nourrir , bien que son intelligence, comme sa vue, ne soit encorc qu'un informe liquide? Son cœur est déjà amour; il aime la vie cet être qui ne sait pas s'il est vivant ; dans le tissu même de ce cœur s'accomplit un travail merveilleux; la cloison charnue qui le sépare en deux moitiés distinctes , était perforée d'une communication nécessaire à la circulation du sang dans l'état de fœtus; maintenant cette communication serait funeste ; elle s'oblitère par un travail insensible et gradué ; une telle révolution briserait mille fois une si faible machine , si l'homme était chargé de l'accomplir ; mais la grande sagesse qui a réglé ces changemens , comme pour se jouer aux difficultés , et par elles avertir l'impuissance humaine, ne se montre jamais plus précise et plus sûre , que dans ce que l'homme peut le moins.

Désormais cet être animé , va croître , grandir , donner la vie , et retomber à l'impuis-

sance : l'enfance , la jeunesse , la virilité , la vieillesse le poussent et le pressent malgré lui ; il faut qu'il se hâte de faire place à ceux qu'il a faits ; il faut qu'il s'abîme dans lui-même , dans ses survivans , et se perpétue aux existences qu'il a données : c'est là son plus cher espoir et le rêve de toute sa vie. A son agonie , son dernier regard sur la terre est pour ses enfans : ils sont pour lui une physique immortalité. Agonie ! nécessaire brisement de la vie , auquel se résume l'éternité , c'est là qu'il faut attendre et juger l'homme ! Qu'ils sont petits , tremblans , terrifiés , ces superbes penseurs , qui ne voulaient rien croire , et bravaient d'audace les crédulités humaines ! qu'ils sont calmes , résignés et grands , ceux qui attendent quelque chose !

A qui donc me ferez-vous ressembler ? à qui donc pourrai-je être égalé ? (*Isaïe. 40.*)

A qui faire ressembler la divinité , si prodigieuse de tant incroyables merveilles ? L'orgueil humain lui a donné des yeux , des oreilles , un visage ; outrage aussi honteux , que coupable ! Cet orgueil n'a rien pu trouver de plus beau que lui-même , et le voilà faisant Dieu à sa mesure , abaissant l'immense sagesse à

ses propres passions, à ses méchancetés, à ses haines!!!

Vérités de chaque jour.

Ne me donne ni pauvreté, ni richesse : fais que je me nourrisse de mon pain ordinaire.

(*Prov. 30.*)

Tel était aussi le vœu d'Horace : *aurea mediocritas* : seulement son *aurea* est peut-être de trop, et sent l'atmosphère où il vivait : ne me donne que ce qu'il me faut : en deçà ou au-delà commencent la honte ou le vice. Allez donc vanités de la terre, auxquelles la sottise humaine sacrifie avec tant de ferveur ! allez donc tristes et misérables fureurs d'ambition , d'esclavages , de petitesse, qui dévorez la vie ! allez tant que vous pourrez aller , c'est-à-dire quelques instans ; mais au bout , que restera-t-il de vous ? vide, misère affreuse : aux jours d'épreuves vous ne serez qu'inutiles et amers regrets.

Reçois volontiers tout ce qui t'arrivera ; sois patient dans la douleur et les changemens qui t'affligeront.

(*Ecclés. 2. 4.*)

Invoque-moi aux jours de ta détresse et je te délivrerai.

(*Psaum. 50. 15.*)

C'est un grand maître que le malheur : lui seul fait l'homme : quiconque n'a pas passé par lui, ne peut pas être jugé. De nos jours, l'adversité a donné de grands spectacles : d'un proscrit royal, elle a fait un roi législateur ; d'un despote impérial, d'un empereur européen, elle a fait un homme sublime en le montrant à nu.

L'homme fort, aux prises avec l'adversité, est beau d'une vie nouvelle ; il en reçoit des idées, des besoins, même des joies inconnues à la terre ; il respire au-dessus de l'atmosphère humaine.

J'aime à plaindre les gens heureux ; le bonheur n'est fait que pour les êtres ordinaires. Aux âmes vives et grandes, il ne faut pas une coupe suave ; il la faut amère et désespérée ; il la faut pleine, non de cette amertume, qui se plaint, s'irrite, s'abaisse ; mais de cette amertume qui est vie nouvelle, parce qu'elle fortifie, épure, ennoblit. Avez-vous jamais cru être passé à l'autre rive, et regarder de là avec indulgente pitié ceux qui s'agitent sur la rive opposée, se disant heureux ? telle est la science du malheur ; après l'avoir traversé, l'on se retourne nouveau. Si l'on savait ce qu'il y a de surhumaine

grandeur au fond d'un désespoir résigné ; au milieu de déchiremens sans remède, on ne voudrait plus de la vie ordinaire : ses plus grandes félicités ne seraient plus que fadeur et dégoût.

Examinez-vous vous-mêmes; éprouvez-vous vous-mêmes.

(*Épître aux Corinth.*)

Ne reprends pas rudement un vieillard; exhorte-le comme un père, les jeunes gens comme des frères, les femmes âgées comme des mères, les jeunes filles comme des sœurs.

(*St. Paul aux Éphés.*)

Celui qui s'examine est religieux ; celui qui s'éprouve est indulgent.

S'examiner est chercher à se connaître ; et, pour l'homme qui se connaît, chaque moment, chaque objet est avertissement d'impuissance et de misère : il se demande à chaque pas : d'où viens-je ? où vais-je ? que suis-je ? il faut qu'à chaque minute il s'arrête, regardant derrière lui un passé déjà éternité certaine, devant lui un présent si glissant et si rapide qu'il ne peut le saisir, et quelques pas plus loin un avenir qui est encore obscure éternité. Le voilà se consumant à concevoir, justement désolé de n'être qu'atôme périssable, jeté comme par hasard au milieu d'éternelles

grandeurs, désespéré de lui-même et encore plus des autres, qu'il voit plus infirmes que lui.

Alors il se replie avec douleur sur lui-même, et dans une terreur inquiète vient se demander quelque force, quelque consolation : il s'interroge, il se cherche, et plus calme il commence à reconnaître que ce sentiment de misère n'est que dépit d'orgueil, dont la réflexion va faire espoir et confiance : il se dit qu'il doit être fraction de cette immensité, puisqu'il a le pouvoir de la sentir et de la proclamer. Son abattement se relève reconnaissance, sa faiblesse devient force et dignité : il espère ; le voilà consolé, religieux ; il accepte la vie avec joie, comme sa plus belle offrande à un créateur, que des paroles humaines ne sauraient nommer. Il est fier de la vivre, n'importe son sort ici-bas, puisqu'elle est le lien fragile qui l'attache à l'ensemble immortel. Son sentiment d'impuissance s'est converti en religion forte et grande, et soutenu par lui dans la voie qui reste à parcourir, il reçoit les misères et les amertumes du passage, comme autant d'épreuves pour sa vivante et périssable grandeur.

Ce sentiment religieux est profond dans tous les hommes, dans ceux-mêmes qui le nient

et se font fiers de ne pas l'éprouver. Observez-les, seuls, dans l'infortune, dans les brisemens de cœur, chacun de leurs soupirs est hommage à ce sentiment. Vous le retrouvez même au milieu des vanités du monde ; une peine déchirante, une fin tragique, un convoi de pauvre (car celui du riche n'est que vanité encore), et, dans ce dernier asile, où il entre, où tout entrera, la vue d'un arbre funèbre, d'une fraîche couronne sur une vieille tombe, ou bien le soir un beau coucher de soleil, un chant religieux entendu de loin, que sais-je même, au théâtre une émotion soudaine et dramatique, vous avertissent par un frisson rapide et glacial. C'est le réveil du sentiment de votre misère ; osez-vous y complaire un instant, vous devenez religieux ; mais l'orgueil en a peur, et rentre vite l'oublier au milieu du tourbillon.

On peut mesurer l'intelligence de l'homme à sa religiosité. La demi-science marche fière et certaine, parce qu'elle ne voit qu'elle ; le génie ne voit que ce qui n'est pas lui ; la comparaison l'effraie ; il est grand, parce qu'il sait pourquoi il s'abaisse. Les peuples les plus civilisés sont aussi les plus profondément em-

preints du sentiment religieux ; et chez eux il se manifeste par ce nombre prodigieux de cultes, de pratiques, d'usages, expression variable, mais profonde, d'un besoin qui domine toute l'humanité.

Le mari doit aimer sa femme comme son propre corps. Celui qui aime sa femme, s'aime soi-même.

(*St. Paul aux Ephés.*)

L'homme et la femme ne sont pas deux, mais une seule chair.

(*St. Math. 19.*)

Dans les fins divines et humaines, l'homme et la femme ne forment qu'un être complet : c'est merveille, dans toute la nature, que cette nécessaire distinction de deux êtres différens, mais semblables, destinée à perpétuer tout ce qui a vie, déjà éclatant mystère dans le règne végétal, et formant ensuite dans les classes vivantes, soit un seul être de ces deux moitiés réunies ensemble, soit deux êtres séparés, vivant de leur vie propre, et seulement attirés l'un vers l'autre à des époques régulières. Dans l'homme, cette nécessaire et prévoyante distinction devient par ses inévitables nécessités, une vie de sentimens et de passions, que la vraie morale doit respecter, en les renfermant dans leurs développemens naturels : donner

la vie, et la conserver à ceux à qui il la donne, est pour lui une obligation sacrée ; et son vrai honneur est d'obéir à une prévoyance divine qu'il n'a pas le droit de juger. Les croyances ou les institutions qui se débattent contre une telle nécessité, renient Dieu et mutilent l'homme ; et c'est là, il faut le dire, une des grandes plaies du catholicisme.

L'institution du célibat est célèbre dans l'histoire des papes ; jusqu'au onzième siècle, il ne fut observé strictement que par quelques communautés religieuses ; ce fut dans l'année 1080, que Grégoire VII en fit une loi obligatoire pour tout le clergé. Ce pontife fut habile à organiser le despotisme romain : par cette institution, il étendit sur l'univers une puissance au-dessus de tout pouvoir humain, détachée de tout lien de famille et de société, et ne relevant que de Rome seule. Le clergé allemand se souleva contre cette loi injuste, et dans un concile à Worms, présidé par l'empereur Henri, décréta la déchéance du pontife novateur. De son côté, Rome opposant au concile de Worms, celui de ses évêques, excommunia clergé et empereur. La raison et la justice n'étaient pas de force contre la su-

perstition dans ces temps d'ignorance, et le malheureux empereur, abandonné de tous les siens, fut obligé de venir expier à Rome sa courageuse résistance. Là, par le mois de décembre, les pieds nus, au pain et à l'eau, il fit pénitence durant trois jours et trois nuits, dans une des cours du château, pendant que l'orgueilleux pontife regardait d'une des fenêtres avec la célèbre Mathilde de Toscane, cet avilissement impérial, qui assurait désormais à Rome le pouvoir de la terre.

Dès lors s'affermir une puissance formidable, devant laquelle le Monde courba la tête, et fut forcé de se taire, sinon de croire; puissance aussi hardie que rapide, et courant à ses fins par les moyens les plus directs et les plus positifs, par le célibat des prêtres, la confession auriculaire, l'établissement des ordres mendiants, les croisades entreprises par les princes chrétiens sous l'autorité de l'Église, qu'ils enrichissaient de leurs donations pieuses et fortifiaient de leur absence; enfin par les indulgences, les jubilé, le dogme du purgatoire, le culte des saints, des reliques, les pèlerinages et toutes les pratiques qui, faisant consister la foi dans les actions, ôtaient à l'es-

prit tout droit d'examiner et d'approfondir.

Une telle religion est bien loin d'être la belle religion du Christ, religion d'amour, d'égalité, de liberté, religion qui élève l'homme de lui-même et l'appelle au plus saint, au plus grand développement de toutes ses facultés : l'amère vérité ne saurait être déguisée plus long-tems. Toutefois, reconnaissons dans cette œuvre immense de la domination papale, une politique, une persévérance et des talens profonds à étendre et maintenir ce pouvoir relevant du ciel ; mais reconnaissons aussi que les tems sont bien changés, et que venir parler aujourd'hui au nom de telles idées, c'est les tuer et outrager ceux à qui l'on s'adresse.

Cet essai peut faire pressentir comment une croyance libre et grande doit s'allier à la civilisation nouvelle, et mettre à sa tête les vérités de l'Évangile. En vain, dans l'Écriture, beaucoup de passages semblent se refuser à toute explication de science : bien faible ou bien fou qui s'en rapporte à un premier jugement. En approfondissant le sujet, on y découvre des vérités aussi morales que savantes, souvent

emblèmes ou métaphores, mais toujours sagesse admirable et connaissance de l'homme, qui confond et abîme.

Cette morale si simple de l'Évangile repose sur une des grandes vérités physiques dues aux investigations modernes, sur la distinction des fonctions humaines établie par la nature même ; distinction sans laquelle il ne peut y avoir de science de l'homme rigoureuse. Il était difficile de penser qu'une division aussi physique , pût se retrouver encore dans les résultats moraux et religieux ; mais là précisément est leur vraie force et leur vraie grandeur.

Depuis quelques années, de généreux penseurs, confondant à dessein le catholicisme avec la doctrine chrétienne, avaient entrepris d'absoudre l'un par l'autre, et de fonder sur leur alliance la liberté religieuse. Leur voix éloquente est retournée sans écho à eux-mêmes ; elle parlait à qui ne pouvait comprendre : en s'annonçant libre et catholique, elle devenait plus que protestante. Aussi la persécution et l'outrage ont seuls répondu à leurs généreuses inspirations, et déjà le silence et l'oubli sont la seule récompense de leurs nobles mais tardifs efforts.

Pour réhabiliter notre époque de croyance, il n'y a qu'un moyen : c'est de lui apprendre ce qu'est l'Évangile ; c'est de l'initier à ses merveilles, de la former à ses pratiques, afin de lui faire comprendre, en actions et en paroles, combien il est aisé, par le précepte du Christ, d'être à chaque instant un homme grand à soi et aux autres.

CHAPITRE XIII.

Analyse de la politique.

ARTICLE PREMIER.

La politique est la science du citoyen : les hommes réunis en société acceptent des lois communes qui règlent leurs droits civils ; mais de plus, ils doivent participer au gouvernement ; voilà leurs droits politiques.

Ce droit de savoir pourquoi et comment on

est gouverné, est la gloire des temps modernes : il est né des luttes sanglantes par lesquelles s'est formée la civilisation nouvelle.

L'instinct immortel qui crie à l'homme d'être juste envers l'homme, crie aux citoyens d'être justes envers les citoyens, crie aux nations d'être justes envers les nations : la politique n'est donc que la morale des droits de l'homme et des droits des nations.

Comme pratique, elle repose sur le sentiment du juste ; comme science et théorie, elle raisonne et combine les droits de chacun.

Son plus grand malheur, au début de notre première révolution, est d'avoir voulu être pratique, avant d'être science, c'est-à-dire, que des recherches profondes de la philosophie du dernier siècle, on a brusquement sauté aux applications, avant de savoir comment on devait procéder à cette exécution du renouvellement social : aussi dès qu'il fallut mettre en action les vérités acquises, là commença un cahos, qui fut le contraire, l'absurde, le sublime, l'horreur et la mort de ces vérités.

Qu'on ne dise pas que la politique était faite comme science ; deux hommes seulement l'a-

vaient préparée ; Tacite , avec les crimes des hommes , et Montesquieu , avec les débris des nations : raisonner sur de tels sujets , c'était faire parler les secrets les plus profonds de l'homme moral et politique. Montesquieu sur-tout, par les vérités des nations éteintes , enseigna les nations vivantes , et prépara les nations à venir. Sur la terre , il n'y a pas assez de lauriers pour un tel homme : nous sommes le commencement de son résultat.

En vain vous cherchez dans l'histoire du monde , une ressemblance avec notre époque ; vous ne trouvez rien : la raison en est simple. Nous sommes le produit des civilisations passées ; nous ne pouvons donc ressembler à rien de ce qui a été : et par un grand privilège, c'est la France qui est le foyer de la civilisation nouvelle : c'est d'elle que part la lumière de l'univers. Pour reconnaître cette influence, il faut en sortir, et aller interroger , auprès , comme au loin , tout ce qui n'est pas elle.

Ce nouveau siècle ne commence pas en 1800 : il commence en 1789 ou en 1815 : les deux points sont semblables, pour notre avancement politique : tout ce qui est intermédiaire , est une série d'événemens étrangers, acciden-

tels, contraires, inconséquens : c'est ce qu'on nomme révolution. Pour s'entendre enfin, il faut la débaptiser et lui donner son vrai nom, bouleversement social, nivelé par un despotisme : la révolution était convenue en 89 ; le Monarque, la Nation la voulaient, l'avaient acceptée, l'avaient signée ; restait à la mettre en pratique.

C'est spectacle admirable à regarder, que cette régénération libre et grande d'une nation tout entière !

Deux causes l'empêchèrent ; la faiblesse et l'ineptie des conseillers de la couronne, et d'autre part, de fougueuses passions, impatientes de remplacer ce qu'elles ébranlaient : ce fut la perte de tous. Monarque, ministres, ambitieux anciens et nouveaux, nation, tout périt et se confondit dans le sang, et dans des convulsions, qui enfantèrent des hommes gigantesques d'ignorance et d'énergie ; chaque jour, chaque heure devint un règne ; suivi d'un règne nouveau, le jour, l'heure d'après ; cet état convulsif devait finir de lui-même : il ébranla tous les trônes ; ils ont presque tous croulé depuis.

Dans le moment de fatigue, et de dégoût,

un homme apparut , et vint se jeter dans les bras de la France ; il lui montra des lauriers ; elle le pressa contre elle , et le porta au palais des rois.

Cet homme peut se vanter d'avoir manqué à la plus belle destinée que jamais mortel ait eue dans les mains ; peut-être trouva-t-il difficile ou ridicule de ressembler à quelqu'un , et sans Wasington , peut-être l'eût-il été pour la France , rien que par vanité : une telle supposition , une telle susceptibilité ne déparent pas un tel homme. Il se sentait fort , il préféra être fort ; il le fut plus aisément par les armes : la France était alors dans ses armées.

Il se trouva , jeune d'audace et de génie , à la tête de républicains , qui eussent conquis l'univers à coups de bâtons : avec peu , il vainquit beaucoup.

En les entraînant , en les exaltant encore , il sut les lier à son propre intérêt , et substituer bientôt lui à la France ; ce fut son plus grand art , et ses plus grands périls ; il finit par leur persuader que la France était lui ; au dehors des victoires , au dedans lui , mais lui seul. Dès lors , avec beaucoup , il vainquit peu. Ce n'était plus eux , c'était des sujets : périrent la

pensée , la liberté , la patrie ; il n'y eut plus de France ; il n'y eût plus que de grandes armées et l'empereur !

Le rouge me monte à la figure , quand je lis un journal d'alors : Eh ! quoi ! tant d'abrutissement dans la pensée ! un empire de muets ! des esclaves couverts d'or et de fer ? Une féodalité impériale , toute entière !!! O Patrie ! Quelle leçon !

Les armes avaient fait la force du nouveau maître ; il périt par les armes : il avait été fort par des masses ; il périt par des masses ; lui seul tomba , parce que la France n'était pas lui ; elle respira étonnée , nouvelle , encore saisie de gloire et de torpeur.

Un prince avait vieilli dans l'infortune : c'est la grande leçon de tous. Il rentra avec une charte ; à peine s'il fut compris : la France avait désappris ses droits. L'homme aux lauriers revint ; sa gloire le fit revoler au trône ; encore une fois il manqua à sa destinée ; encore une fois il voulut être seul la France , et encore une fois il tomba parce qu'elle n'était pas lui. Il tomba pour toujours , et l'homme sublime a commencé : il lui fallait aussi la misère ; elle a découvert une âme héroïque , là

où la prospérité n'avait fait que despotisme organisateur.

La charte reparut avec son royal auteur : des fureurs en présence ensanglantèrent inutilement son retour , et dans la violence même des réactions une nouvelle forme de gouvernement s'établit.

Pour l'honneur de la terre, la charte avait fixé la révolution , la liberté légale , et nous apprenait tout ce qu'elle pouvait devenir. C'est un bienfait dont les résultats sont trop près de nous pour être vus tels qu'ils sont ; mais allez vous placer cent ans en avance , et retournez-vous ; voyez : si l'empire eût resté , vous étiez devenus monarchie absolue ; vous en aviez déjà les mœurs , le besoin , le langage. Si le Roi, en rentrant, eût voulu gouverner à sa guise, il en était le maître, sauf les conséquences ; car son droit était malheureusement la force : vous deveniez encore une monarchie absolue , d'autant plus à craindre , qu'elle avait acquis à ses dépens la science du despotisme. Courbé sous la gloire , le siècle était dressé pour le joug : au lieu de ces tristes alternatives, voyez la liberté croître sans cesse, au milieu de luttres journalières et parfois sanglantes ; et enfin , en

trois jours, dépasser en grandeur toutes les libertés connues : car les trois journées sont le résumé de quinze ans de la charte ; elles ne sont pas une révolution , elles ne sont que l'évolution rapide et instantanée d'un fait qui s'accomplissait lentement , malgré des résistances qu'il emportait avec lui , mais qu'il eût mis un siècle à vaincre.

Les bienfaits de la première charte sont donc immortels , et c'est une inspiration dont sortira la liberté de l'univers, que cette idée si simple, mais si grande d'un roi, rentrant , un contrat social à la main , dans l'espoir de sauver sa dynastie et sa cause d'elles-mêmes , et le donnant volontairement en l'honneur des droits de tous. Cette inspiration politique fera monter son auteur bien haut dans l'opinion de la postérité , et la civilisation lui dressera des statues de toutes parts.

Un fait immense domine les quinze ans de la restauration : tous les ministères qui se sont alors succédés si rapidement ont toujours été emportés par cette charte , dans leurs chutes , leurs résistances ou leurs concessions : malgré tout obstacle , elle marchait à la liberté, parce qu'elle était presque la révolution légale , la

révolution telle qu'elle devait être : ses craintes et ses imperfections mêmes donnaient plus de force à ses vérités, et hâtaient leur développement.

Il a fallu une obstination que l'histoire aura peine à comprendre , pour ne pas profiter d'un mouvement si grand et si facile , et venir débilement se briser contre lui. Tout aveuglement doit subir sa destinée : un seul jour il s'est armé contre ce qui était son salut ; et en un jour il a disparu, anéanti dans sa propre impuissance. Il a suffi d'un rugissement de nation, éclatant et terrible, pour remuer les fondemens de la terre, et en faire sortir la liberté citoyenne, liberté encore inconnue au monde , et dont la France lui devait le premier et magnifique exemple.

Cette esquisse de quarante ans d'événemens, rapproche leurs résultats éloignés. D'abord, une nation entière , éclairée de lumières toujours croissantes , en est venue au point de sentir la nécessité d'une réforme sociale , et accepte avec ivresse son accomplissement. Tel est le point de départ ; il s'agit d'organiser la liberté civile et politique : les applications commencent ; mais la faiblesse , l'ignorance ,

les passions humaines s'y perdent, s'y déchainent en essais étranges et monstrueux, et font horreur de la plus belle des causes : sur leurs fureurs éteintes, un chef militaire organise une monarchie absolue ; ici les principes sont anéantis ; la France recule de deux siècles : ce ne sont plus les droits de l'homme cherchant à se constituer en gouvernement, c'est la monarchie de Louis XIV, profitant avec génie des lumières nouvelles, pour féodaliser une république avilie. Si ce chef eût resté, l'Europe était monarchique pour des siècles, et les rois qui l'ont renversé ne seraient guères concevables, si la haine n'était pas toujours absurde.

Sa chute trouve un roi législateur, réveillant la révolution par l'imparfait rétablissement de la liberté politique, sous une forme de gouvernement représentatif. C'est un immense bienfait, qui a commencé le XIX^e siècle, c'est-à-dire le siècle des pratiques sociales, des institutions politiques.

Et quand l'imprévoyance a voulu lutter contre ces institutions, elles ont conquis en un jour tout ce qui leur manquait ; au lieu d'être concessions, ce sont elles qui s'en sont faites à

elles-mêmes , et au chef qu'elles ont choisi , pour lui confier la garde et l'exécution de leurs droits.

Entre le gouvernement de la première charte, et le principe qui a fait le gouvernement actuel , la distance est énorme , mais il n'y a pas révolution ; il n'y a qu'amélioration inouïe et inespérée : dans ces immenses questions, les hommes ne sont rien , les principes sont tout.

C'est dans l'examen comparatif des constitutions successives par lesquelles nos institutions politiques se sont établies et améliorées, que réside la science théorique des gouvernemens, et de grandes leçons pour les peuples à venir. Mais comme la politique est aujourd'hui toute entière en action , nous allons seulement examiner ici quelques-uns des résultats généraux du dernier pacte, par lequel la liberté politique est désormais constituée en France.

ARTICLE II.

Droits des citoyens.

Commenter chacun des articles de notre nouvelle charte , serait faire un traité complet et pratique des droits du citoyen. Les journaux , par leurs discussions fécondes et animées , ont prodigieusement hâté et répandu la connaissance de ces droits. Ne nous occupons que de leurs combinaisons nécessaires et générales.

Pour que la liberté politique soit certaine et durable , il faut qu'elle soit garantie ; et le premier besoin de la nation , après avoir signé son contrat , a été de le rendre inviolable , en confiant son exécution à un chef héréditaire , pour empêcher toute passion d'aspirer à la tyrannie.

Un tel chef , malgré son nom de roi , n'est donc de fait que le premier magistrat héréditaire d'un grand peuple.

Sous l'ancienne charte , les combinaisons étaient inverses : d'abord une monarchie légitime , de par Dieu , et non de par la nation :

ensuite cette nation admise imparfaitement à s'administrer.

Cette différence de principes et de résultats, est l'histoire du dernier triomphe, et a dû créer un gouvernement sans exemple dans les nations.

D'un autre côté, pour que le roi et la nation soient également inviolables l'un pour l'autre, on doit reconnaître que le roi et la nation ne peuvent rien faire que par délégués ; la nation par ses représentans, ses députés, le roi, par ses ministres et tous les employés, dépendances des ministres. La même combinaison s'étend à la justice ; d'une part la magistrature du roi, et de l'autre le jury de la nation. De toutes ces délégations résultent les lois, les actes du gouvernement, la justice.

Sous une telle forme de gouvernement, l'institution des Pairs n'a plus de place ni de vocation. Elle était appui nécessaire à la légitimité divine, contre l'irruption nationale : aujourd'hui que la royauté a été création nationale, la chambre des Pairs n'est pour le moins qu'une féodale superfluité. Quelle soit illustration pour les grandes gloires : ce serait le seul moyen de la nationaliser.

Dans ses résultats moraux , la charte ennoblit la nature de l'homme en lui laissant l'entier et légal développement de toutes ses facultés. C'est dans leur libre exercice , que réside l'égalité : car en fait et en droit l'égalité est le libre développement des inégalités individuelles.

En mettant la supériorité naturelle à la place de la suprématie factice , l'intelligence et le droit à la place de la superstition et du privilège , notre charte a tous les avantages des républiques , sans leurs périls : par l'intelligence , elle fait les seules suprématies.

Ainsi se trouve résolue , pour notre époque , une grande et importante question. Quelle est pour la France la meilleure forme de gouvernement ? C'est une monarchie libre et intelligente , forte des droits que lui accorde la nation , au lieu d'être absolue ou forte par superstition et par des droits qu'elle s'imagine tenir d'elle seule.

Cette grande réforme , préparée par la Charte de 1815 , a été accomplie pleine et entière par la Charte de 1830 : le tems fera le reste ; mais quelque forme de gouvernement qui soit réservée à l'avenir , il faudra toujours

admettre le règne d'un seul , si l'on veut qu'il y ait une France.

Supposez un ministre de Louis XVI, hardiment novateur , et mettant , en 89 , la Charte de Louis XVIII à exécution ; il accomplissait la révolution légale. Vous n'auriez eu ni ce bouleversement social , gloire et honte de l'esprit humain , ni cet empire napoléonien , si formidable de fer et si faible de force morale : aussi comme les victoires l'avaient fait vite , les revers l'ont défait plus vite encore : il n'y a pas de nation , là où vous ne trouvez que soldats et despotisme. La force physique a sa mesure ; la force morale ne connaît pas la sienne.

De l'hérédité.

Le trône n'est sécurité aux libertés que lorsqu'il n'est pas mortel : il le faut profondément héréditaire et continu. L'hérédité est donc une nécessité vitale , librement consentie , profondément respectable à cause de sa légitimité , la seule vraie , celle qui relève de la nation ; car la nation seule peut choisir son chef , le faire héréditaire , le faire légitime : alors , prince et nation , tout devient légitime ,

parce que tout est suivant les contacts constituans. Telle est la base de tout gouvernement vraiment constitué. Alors la légitimité rentre dans sa signification première, c'est-à-dire qu'elle procède de la loi.

Tout ce qui sort du cercle légal est despotisme ou anarchie : l'ancienne légitimité n'était qu'une superstition despotique : pour se maintenir, il fallait qu'elle fût la plus forte : la violence était sa nécessité, parce qu'elle était le résultat d'une violence passée en habitude. Aujourd'hui la légitimité ne relève que de la loi ; elle doit aussi ne pas sortir de la loi.

Invoquons ici de grands exemples. Louis XVI, avec la constitution d'alors, tout imparfaite qu'elle était, ne pouvait pas légalement être jugé par la nation ; à tort ou à raison, la nation pouvait le détrôner de force ; mais le détrôner légalement, par un jugement, c'était monstrueux, parce que le peuple était à la fois juge, accusateur, exécuteur : aussi tous ses juges ont été jugés, ont péri, par eux-mêmes, de la même façon. Voyez maintenant le contraste d'une éducation politique assez chèrement payée. Quand, en 1830, un roi voulut subitement remplacer

la loi par la violence, la violence lui a répondu ; elle l'a détrôné ; elle ne s'est pas amusée à le juger : elle l'a mis hors de nation , dès qu'il s'est mis de lui-même hors la loi : c'est logique. En employant la force , ce roi a couru les chances de la force ; il est tombé , en cessant d'être légitime , en cessant d'être suivant les lois.

Cette nécessité de profond respect aux constitutions, consacre l'inviolabilité et l'hérédité du trône : c'est un grand principe de liberté légale. Faute de lui , ont péri et périront toutes les républiques. De même , en consacrant l'hérédité , comme droit surnaturel et divin , les rois avaient rompu avec les peuples : ils ne pouvaient durer ainsi que par l'ignorance : dès qu'elle a cessé , ils sont retombés au-dessous des peuples ; et pendant qu'ils se disaient régner de par Dieu , ils s'en allaient mendiant de par les hommes.

Ces orgueilleuses absurdités sont à leur fin : déjà l'on commence à comprendre ce qu'est un trône légitime ; et la logique politique finira par enseigner à tous , qu'il est héréditaire pour la nation seule.

Il est donc profondément respectable à lui-même et à la nation. Etranger aux passions

qui s'agitent autour de lui , il ne doit faire sentir qu'en bienfaits , en clémence , en grandeur. Un tel trône relève d'en haut : c'est refuge , consolation , puissance plus qu'humaine.

Certes , il est beau qu'un roi de France en soit le premier citoyen : voilà pour son devoir ; mais de plus , il faut qu'il joue son rôle de roi , et soit le digne représentant d'une grande et noble nation.

Des ministres.

Les ministres sont les commis du roi , responsables devant la nation qui paie. La royauté est infailible ; c'est dogme à rendre sacré : mais ses ministres sont responsables , sont comptables envers la nation , qui les interroge par ses députés. Un député est plus qu'un ministre , qui n'a pas le droit de l'interroger , et qui n'est qu'un exécuter mobile , placé entre une royauté permanente et une nation permanente.

Je ne sais si ce n'est pas un défaut de notre éducation politique , que de faire des députés ministres. D'un côté la royauté fait autant de ministres en idée qu'il y a de députés ; et de

l'autre la nation expose ses mandataires à désertier au pouvoir. Elle les envoie , pour assurer ses intérêts ; on les voit combattre , résister , menacer , faire de l'ambition , souvent par perspective d'un remplacement : et comme l'âge a été abaissé , dans quelques années les rivalités seront plus ardentes.

Un vrai mandataire de la nation doit être seulement législateur , et dans l'impuissance du pouvoir ; autrement il manque à son mandat et aux intérêts qu'il représente.

C'est au prince à savoir prendre et choisir ses ministres dans tous les rangs , et sur-tout dans les rangs inconnus. Le choix des hommes fait le pouvoir ; dans la puissance , on craint davantage de ceux qu'on connaît , on attend plus de ceux qu'on ne connaît pas.

De fait ou de droit , il y a toujours un premier ministre ; s'il n'en a pas le titre , il en a l'influence : c'est l'influence intellectuelle qui fait le premier ministre ; elle est irrésistible ; les autres viennent involontairement se ranger autour d'elle.

Il ne doit y avoir de premier ministre en titre , que dans les temps difficiles ; alors il faut unité et promptitude d'action. Dans les temps

ordinaires , un prince qui veut régner , ne peut que gagner à laisser la république , parmi ses ministres , et à les observer monter chacun à leur degré. Celui , qui par l'intelligence , sera le plus influent , sera de droit , mais non de titre , son premier ministre.

Le sort d'un tel ministre en France est le poste le plus digne d'envie : il peut faire la France et par elle faire l'Europe , s'il sait vouloir. Ce ministre est à trouver dans la génération nouvelle : là sont les élémens des grandes choses : il faut se hâter de les mettre en œuvre : ces nouveaux venus sont forts et pensans , parce qu'ils sont instruits de leurs pères. Pour gouverner , les moyens sont faciles ; honneur et conscience : les applications seules sont rebutantes et demandent un âge vigoureux de persévérance. La morale est une arme à laquelle un homme ne résiste pas : ses effets sont plus magiques encore sur les masses ; elle seule fait un ministre.

De l'opposition.

Ce qu'on nomme opposition , n'est , dans le fait , que discussion journalière et féconde

chez un peuple qui se sent et qui pense. C'est l'âme des gouvernemens constitués : elle est écrite ou parlée : dans les journaux elle fait de la politique usuelle ; à la tribune , elle concourt à la formation des lois , et fait entendre ses plaintes et ses avis. L'institution des journaux est due aux avancemens de l'esprit humain : c'est une puissance au-dessus des puissances , parce qu'elle est l'intelligence en permanence. C'est une force qui a manqué aux nations passées : loin de la craindre, il faut la favoriser et faire qu'elle pêche en trop : quand elle est raisonnable, c'est elle qui gouverne.

Les tribunaux sont là contre la licence : vous la frappez en argent ; c'est une arme logique : l'argent fait des coupables ; la prison ne fait que des martyrs : mais craignez d'abuser d'une telle arme ; ce serait tuer l'opposition et vous faire impuissans vous-mêmes.

L'opposition est la force qui tend l'arc ; plus il est tendu, plus le trait, la civilisation, va vite et loin. C'est à vous à veiller à ce qu'il ne blesse personne : votre rôle est assez beau. La faiblesse seule craint le bruit : l'enfant qui vient de naître crie , mais c'est une nécessité

de sa vie ; ses cris développent ses poumons : s'il ne criait pas, il étoufferait. Mais n'allez pas prendre pour cris salutaires, ceux de la souffrance ou de la mutilation : dans ce discernement est votre talent de ministre.

Éducation politique.

L'Emile finit où il a dû finir ; c'est , comme le dit Rousseau , un homme bon à tout : il est venu , il a grandi dans un temps où chacun naissait et mourait en place ; il a été élevé pour être un homme , mais un homme comme il y en avait peu dans son siècle. Je suppose qu'il vient de dormir plus de soixante ans , et qu'il se réveille aussi jeune, que lorsque son maître l'a abandonné à lui-même... « Allons , brave » Emile , il faut être administrateur , orateur , » ministre... » ... Il me regarde avec ses grands yeux spirituels , qui semblent douter de mes paroles... « Eh bien ! tu ne réponds rien ? Je » ne vous comprends pas... Ton maître ne t'a » donc rien appris ? arrêtez ; pas un mot » contre lui ; je l'aime, je l'honore, je l'admire » comme un ami, comme un père, comme un » sage : il m'a pristoût chaud à l'entrée de la vie,

» et ne m'a quitté que quand je me suis marié.»
» Je ne m'étonne plussit tu dormais si bien; mais,
» écoute; je t'ai réveillé, parce qu'il faut ap-
» prendre encore... Pendant ton sommeil, trois
» quarts de siècle ont bientôt passé : trois
» Frances se sont succédées, depuis celle dont
» ton maître désespérait avec son injuste élo-
» quence : l'une, anarchique par la faute pre-
» mière des ministres d'alors; l'autre, despo-
» tique par le génie impérial d'un conqué-
» rant; la troisième, sage et constituée par la
» volonté d'un roi : sous l'anarchie on parve-
» nait par l'anarchie, sous l'empire par les
» armes, sous les constitutions on parvient par
» l'intelligence : l'éloquence n'est que la haute
» intelligence parlée, ou écrite. Ton maître
» ne t'a guère appris qu'à vivre pour être
» homme; je veux t'enseigner à être citoyen,
» je veux faire de toi un homme d'état, un
» homme capable de gouverner des hommes :
» les beaux jours d'Athènes et de Rome vont
» refleurir dans la civilisation nouvelle ! l'élo-
» quence des vieilles républiques s'en va dé-
» sormais faire l'honneur des monarchies neu-
» velles : les causes, les changemens qui ont
» opéré l'alliance de choses si cruellement en-

» nemies jusqu'à ce jour ; je vais te les expli-
» quer ; quand tu les connaîtras , tu seras au-
» tre ; tu auras grandi de dix pieds en raison »...

Et ce panyre Émile croyait rêver , ou que je me jouais de lui.... Mais lorsque, après lui avoir déroulé le long tableau des événemens du dernier siècle , dont chaque année fut presque un siècle , je fus arrivé à notre époque , au jour même où nous vivons , et que par le passé , lui démontrant le présent , lui faisant pressentir l'avenir , je l'eus initié aux secrets de nos institutions , à leurs bienfaits , à leurs espérances , ému , transporté comme aux jours de sa chaleureuse adolescence. « O tems , ô siècle
» de grandeur qui s'avancent , et que je ne fais
» qu'entrevoir encore , puissé-je être bientôt
» digne de vous , et prendre place à votre destinée ! Je vous salue de loin , et déjà je me
» sens nouveau ; je sens ma dignité , je relève
» de moi-même ; j'étais né pour végéter , maintenant je vais exister et marcher dans l'entier développement de moi-même... Maître,
» guidez-moi ; je commence à naître encore
» une fois... ».

Rousseau a fait un livre en avant de son époque ; ce livre n'est plus que la préface d'une

œuvre plus difficile.... il s'est arrêté où son siècle pouvait prétendre, et des tems inspirateurs ont manqué au génie, comme aujourd'hui c'est l'époque qui semble manquer à comprendre son prodigieux avancement. Nous avons, il est vrai, des écoles pour les arts, pour les lettres, pour les sciences; nous avons des académies de musique, de danse, et même de déclamation, digne nom d'un stupide enseignement! Mais pour la politique, la première des sciences actuelles, nous n'avons rien, presque rien; à peine si l'on paraît s'en douter (1) : on dirait que les hommes d'état naissent tout faits; on dirait que la connaissance et la discussion de nos droits politiques, qui sont l'ame des gouvernemens constitués, s'octroient encore par ordonnance, et sont le privilège obligé de tout ce qui monte aux places. Et ces droits, ces discussions où voulez-vous qu'on les apprenne? Sans les journaux depuis seize ans, à peine si nous les connaîtrions encore : et leur politique d'emportemens et de

(1) On vient de créer une académie, c'est bien; mais c'est commencer par la fin : fondez d'abord des écoles.

passions est loin d'être suffisante ; à côté de grandes vérités , sont souvent de grandes erreurs. Où voulez-vous ensuite qu'on se façonne à parler en public , à devenir éloquent ? voyez ce qui se passe : il faut d'abord se faire avocat , puis l'on vous donne des escrocs , des voleurs , des filles perdues à défendre d'office , à soustraire à une juste punition : si c'est par forme , c'est aussi par forme qu'on parle , et l'éloquence est au niveau du sujet. D'un autre côté , la première Charte en fixant à quarante ans l'âge où l'on peut arriver à la tribune , avait sagement agi pour faire des législateurs , et c'était peut-être en songeant à Barnave et à Saint-Just , que son auteur avait voulu d'un âge où l'on ne risque plus son avenir. Les trente ans d'aujourd'hui ont encore plus d'un péril ; on bouillonne peut-être trop d'ardeur et de nouveauté , et encore jusqu'à trente ans , il faut pouvoir se former et attendre. Autre difficulté ; en prenant les députés parmi les plus imposés , parmi ceux que leurs intérêts fixent le plus au sol , la Charte est profondément sage ; elle lie la tribune au trône. Mais parmi ceux qui possèdent , qu'on nomme députés , la connaissance de nos droits et sur-tout le talent de la pa-

role ne peuvent-être qu'accidentels ; il ne suffit pas d'être animé des plus nobles sentimens , il faut encore être sûr de son droit, pouvoir le défendre vite et bien , être prêt enfin à monter à chaque instant à la tribune : un député muet n'est qu'un demi-député ; les discours écrits ne sont que des sermons ; il faut encore savoir les lire sans regarder le papier ; c'est un art tout entier que l'art de la parole ; un seul geste n'est pas indifférent. Il faut sur-tout profiter des incidens, et rendre vivement les impressions vives et soudaines ; l'étude prépare un discours, l'à-propos le fait tonner. Parler est donc plus difficile qu'on ne pense : on naît député , on se façonne orateur. Dernier obstacle enfin : ceux que la fortune ne favorise pas, seraient condamnés à un éternel silence , malgré le plus beau génie, s'il ne restait la faculté d'écrire.

Il est aisé de résoudre toutes ces difficultés , de concilier des intérêts si opposés , et même de les faire tourner au profit des tems nouveaux. A notre époque toute politique , donnez une institution nécessaire à ses besoins , créez une grande école politique. En voici le plan général.

Je voudrais que cette école , ce véritable

institut politique fût une chambre législative, seulement pour la jeunesse ; qu'on ne pût y être admis que de dix-huit à trente ans ; que le nombre de ses membres ne dépassât pas cinquante , et que les élections s'y fissent comme dans les corps savans , à la majorité des suffrages.

Je voudrais que, pour être reçu dans ce corps d'élite, il fallût avoir publié sur une des sciences morales, politiques ou économiques, un ouvrage constaté par le succès ; que cette chambre nouvelle ne fût ouverte que dans l'intervalle d'une session à l'autre ; qu'elle eût des séances publiques et qu'on envoyât discuter là d'avance les lois ou les projets de lois qui, dans les sessions suivantes, doivent être présentées aux chambres.

Telle est l'idée générale : les détails seraient réglés conformément à cet esprit, et voici les principales conséquences d'une telle création.

Au commencement de la vie, vous indiquez un but à ceux qui se sentent portés vers les affaires : vous tournez les jeunes intelligences vers les choses utiles et grandes ; vous y gagnez beaucoup de mauvaises pièces de théâtre et de romans de moins, et beaucoup de

recherches instructives de plus ; voilà les esprits sensés et solides étudiant , approfondissant quelque sujet utile à la cause commune , à nos institutions nouvelles , qu'on aimera d'autant plus qu'on les connaîtra mieux. Voyez ensuite quel avantage pour les chambres et pour le gouvernement que des lois déjà discutées, peut être avec chaleur, mais sans autre influence que plus de lumières ; car on apprend autant par les erreurs que par les vérités d'une discussion. Voyez parmi ces jeunes citoyens, le monarque , les ministres , les oppositions , choisir, désigner, adopter ceux qui leur conviendront, les doter, s'ils sont pauvres, les marier à tribune s'ils sont éloquens, les appeler aux postes de l'État.

Là, ils seront en scène et se montreront tels qu'ils sont ; vous n'aurez plus qu'à choisir : voilà le gouvernement représentatif en permanence et plus tranquille ; il faut du mouvement, de l'agitation à notre époque ; c'est sa vie, sa nécessité. Voilà une généreuse émulation excitée, encouragée, et entrant dès à présent dans tous les bienfaits de notre révolution : vous voilà enfin fondateurs d'une institution qui a manqué à tous les peuples , et préparant l'avenir

des monarchies légales : une telle création serait l'honneur du siècle : et comme la France est la mère-patrie de toutes les générosités , réservez dans cette noble enceinte quelques places pour des membres étrangers : qu'ils viennent aussi se former et s'instruire à cette école de la civilisation européenne , et qu'ils remportent en leurs pays le souvenir et l'exemple d'un grand peuple, se gouvernant par l'intelligence.

Je voudrais même que l'emplacement de cet institut ne fût pas indifférent : je le voudrais s'élevant à l'entrée des Champs-Élysées, en regard du vieux palais des rois , en regard de la tribune nationale , et de ce temple destiné d'abord à la gloire militaire , qu'il faudrait dédier à la liberté légale, et que, dans le lointain , au sommet de Montmartre je voudrais voir dominer par un temple nouveau, dédié à la Liberté du monde. Je voudrais cet institut près et en regard d'une statue qu'il faut se hâter de finir , que la liberté, dont il fut le premier martyr, doit rendre enfin à sa vraie gloire , près et en regard de la statue du seizième Louis. Noble et royal martyr d'une liberté que tu voulais , que tu portais au cœur, dans laquelle

tu aidas l'Amérique , les tems sont venus de nommer les hommes et les choses par leur nom ! Ils t'ont dit roi faible ! Ah ! sans doute qu'ils t'eussent nommé grand roi , si moins avare d'un sang qui devait t'être si funeste , tu eusses préféré ta vie à celle des hommes qui s'avancaient si menaçans ! Noble et royal martyr de la liberté !!! C'est aux générations pures et nouvelles , à t'apprendre , à te connaître , à te proclamer tel que tu as été ! Que l'on me trouve dans l'histoire beaucoup de rois aimant mieux s'immoler à eux-mêmes que de verser une goutte d'un sang rebelle , acceptant la perspective d'une mort infâme , plutôt que de manquer au cri de la plus généreuse des consciences , mourant enfin martyrs d'eux-mêmes , et je consentirai à révoquer mes paroles !! Noble et royal martyr de la liberté ! puisse le cri de justice et de douleur d'un fils de la nouvelle France retentir jusqu'à toi , et faire descendre quelque consolation dans ce cœur généreux , que les hommes et les événemens se sont plu à ne pas vouloir comprendre , et à nâvrer de si cruelles , de si terribles amertumes.

Imperfection de la Charte.

Malgré les heureux changemens faits à l'ancienne Charte, la nouvelle renferme encore des clauses dangereuses, qui compromettent notre avenir. Ici ce n'est question ni d'intérêt, ni de passion, c'est question de logique. Mais comme toute amélioration ne saurait être instantanée, et qu'il faut d'abord des institutions fixes, pour consolider un gouvernement nouveau, sachons attendre du temps seul, ces importantes modifications.

La Charte est faite pour rendre sacrés les droits de la nation et les droits du trône : or, toute clause qui met en péril l'un ou l'autre, est contre-sens à la Charte, et par conséquent danger pour la liberté. Cette faute existe dans l'imprévoyance de l'article relatif à la nécessité de la sanction législative pour le vote de l'impôt.

Le faire voter par ceux qui le paient, est une justice, un honneur, une idée grande. Mais donner le pouvoir de l'accorder, c'est donner le droit de le refuser : et en cas de refus, la Charte ne songe pas à garantir le gou-

vernement de si graves conséquences : cette clause peut devenir une arme terrible dans des mains ambitieuses : le lendemain du refus de l'impôt, vous aurez l'anarchie, et l'anarchie, comme on ne l'a jamais vue, l'anarchie légale. On aurait dû se rappeler que des constitutions, postérieures à notre première Charte, avaient été plus prévoyantes ; ainsi, dans un petit État d'Allemagne, dans le duché de Hesse, une constitution de 1820 veut, qu'en cas de refus de l'impôt, le budget de l'année précédente ait force de loi pour un an. C'est une grande prévoyance : dans un an, on a le temps de réfléchir.

Un autre article me semble profondément contraire à l'esprit entier de la Charte ; c'est celui qui veut que certains cultes religieux reçoivent des traitemens du Trésor public. Payez-les, si vous voulez ; mais n'en faites pas une loi de privilège : c'est un contre-sens à la liberté, à l'égalité, deux bases fondamentales de notre pacte social. Loin de calmer les passions, c'est les irriter, en leur donnant appui : et le gouvernement ne doit être qu'exécution des lois, et non investigation des consciences.

Payer *légalement* un culte , c'est faire privilège de ce culte , l'imposer comme le meilleur , ou du moins le reconnaître tel : notre Charte n'est pas une affaire de dogme , mais un fait positif , le respect et la liberté de l'homme.

Enfin , l'âge de trente ans , fixé pour l'éligibilité parlementaire , ne me paraît pas une modification bien heureuse : il fallait laisser les quarante ans , ou ne pas fixer d'âge ; dès que l'homme est majeur , il est citoyen de fait et de droit : vous lui laissez le droit de nommer à vingt-cinq ans , et vous ne voulez pas qu'il soit nommé ! C'est niaiserie politique , si ce n'est pas insulte.

ARTICLE III.

Droits des Nations. — Politique générale.

Les nations ont aussi besoin d'une charte souveraine , qui règle et assure leurs droits et leurs devoirs mutuels : il est digne du siècle de faire pour les nations ce que notre charte a fait pour les individus ; et , suivant le vœu

d'un illustre maître (1), c'est aux pieds de la statue de Montesquieu qu'il faudra signer ce pacte légal et fédératif de la législation des peuples.

Dans ce sujet tout est nouveau : les droits des nations entre elles n'ont été, jusqu'à ce jour, que la force ou l'astuce ; le canon a été l'argument de leur morale, et des phrases ambiguës, fécondes en interprétations, ont fait leurs sermens et leur générosité.

Le raisonnement qui met la justice d'un peuple à la bouche du canon, et qui, au jour de bataille, attend sa décision d'une pluie, d'un brouillard, ou d'une charge de cavalerie, est le plus sanglant outrage que l'homme ait jamais fait à sa raison : en le voyant encore si stupide aujourd'hui, on serait tenté d'en déses-

(1) M. Villemain, *Éloge de Montesquieu*. Il était déjà professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, lorsqu'en 1813 je me suis trouvé sous lui : cette année m'a laissé de doux et nobles souvenirs. M. Villemain préludait déjà dans ses chauds et savans commentaires à cette réputation, qu'il a si bien justifiée : qu'il reçoive ma reconnaissance ; si je peux quelque chose, c'est à lui que je le dois.

pérer , s'il ne valait mieux l'éclairer que le maudire.

Les nations , comme les individus , ont leur morale , leur conscience , et ce n'est pas impunément qu'elles la violent ou la méconnaissent : elles aussi n'échappent pas à leur destinée.

Interrogez les guerres , analysez les causes et les résultats de ces sanglantes dérisions de justice , d'honneur , de patrie : qu'ont-elles produit depuis trois mille ans ? Une guerre veut une guerre , parce qu'il y a toujours un vaincu : la paix obtenue par les armes , n'est que préparation à la vengeance ; ce sentiment d'humiliation est profond dans l'homme qui se sent blessé dans tout ce que sa vie a de plus sensible. La paix n'est qu'impuissance de guerre : elle est force imposée à la place de justice ; elle est insulte triomphante , se vantant encore de modération. C'est avec cette pitié de logique , avec cette monstruosité de justice qu'on règle les destinées des peuples : la force , à la place de la raison , et la force stupide , organisée en machines tuantes : celui qui tue le plus , et le plus vite , à le plus raison , et court en bénir Dieu !

Au moins dans les combats de la Chevalerie il y avait une noblesse religieuse qui pouvait excuser l'action : cette confiance de justicé en la divinité qu'elle prenait pour arbitre , était noble et heureuse espérance , en ce qu'elle commençait la punition du pervers , et faisait , malgré lui , trembler sa main. Mais aujourd'hui , qui excusera la stupidité de la guerre ? Il est tems de signaler la cause de cette criante injure faite à la raison humaine.

Le despotisme seul a pu réunir les hommes en troupeaux bardés de fer , et les envoyer se tuer réciproquement , pour venir , sur leurs cadavres , recueillir le fruit du combat. Si jamais ces hommes eussent été instruits à se demander pourquoi ils marchaient , ils eussent à l'instant jeté leurs armes pour retourner chez eux : mais c'est parce qu'ils n'ont pas encore su se demander ce pourquoi , qu'ils ont marché , qu'ils marchent encore , et qu'ils sont des instrumens sans réflexion.

Du jour où les soldats connaîtront leurs devoirs d'hommes et de citoyens , il n'y aura plus de guerre , parce que tous seront citoyens avant d'être soldats : un siècle de la nouvelle civilisation désarmera toute l'Europe.

Les guerres de l'Empire ont violemment précipité ce résultat.

Pour avoir l'obéissance aveugle, le chef avait tué la pensée : de l'enfance à la vieillesse, tout respirait militaire : du collège à l'arrière-ban, tout était dressé pour les armes : telle était sa nécessité, parce qu'il n'était fort que par le sabre.

Cette monstrueuse mutilation d'un peuple généreux, il l'a expiée assez cruellement : tant de grandeur dans la puissance, tant de noblesse dans l'infortune, voudront toujours des égards ; mais le jour de l'histoire va venir bientôt pour lui, et elle fera sortir de cet armement insensé d'un peuple en permanence sous les armes, la plus grande leçon des nations actuelles : elle leur apprendra que la force, même aux mains du génie, est impuissante contre la justice, et que ses sanglans et passagers triomphes se changent, d'un jour à l'autre, en revers, en humiliations : trop heureux les peuples, si l'abrutissement ne vient pas les finir !

Voyons maintenant ce qu'on nommé politi-

que entre les nations : des notes amphygouriques ; des phrases mesquines , étroites , coléreuses ; des secrets de coulisse ; des disputes de mots ; des principes aussi versatiles que les événemens et se traînant à leur suite ; du marivaudage diplomatique : voilà ce qu'on nomme rapports des nations entre elles. Rien de clair, de noble, de fort, de constant, parce que rien n'est juste, parce que les droits des peuples ne sont pas encore fixés par une législation digne d'eux. Il faut le dire aussi, les cabinets européens ne comprennent guère leur tems : depuis quinze ans, un siècle de raison a passé sur la terre : les peuples ont grandi, et eux veulent rester à leur ancien niveau : aussi ce sont les peuples qui regardent aujourd'hui du haut en bas ceux qui les administrent.

Que les droits des états deviennent enfin certains et sacrés ? un siècle auguste, plein d'avenir commence, et demande un code des peuples, digne et grand produit de la civilisation actuelle. Ce code devra reposer sur les mêmes bases que la législation des individus, sur les éternels sentimens de justice et de morale. Alors seulement la politique sera science certaine, parce qu'elle sera pratique aisée :

alors seront fixés à jamais les droits et les rapports les plus élevés des hommes entre eux : il est tems que les nations, comme les particuliers, aient leur arbitrage légal ; car se battre et plaider ne profite qu'à ceux qui font plaider et battre.

ARTICLE IV.

De l'Europe.

Après l'invasion de Mahomet II, l'Orient ébranlé est venu rouler en débris au nord et à l'occident de l'Europe : sa chute a réveillé des nations nouvelles ; la Russie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre.

Malgré les inégalités d'âge, et les rivalités de terrains et d'intérêts, tous ces états marchent vers la même civilisation : les uns vont vite, d'autres lentement : quelques-uns ferment les yeux pour ne pas voir marcher les autres ; ils se croient stationnaires, et ne sont qu'immobiles dans un vaisseau qui va toujours.

La tendance générale de l'Europe, est vers

les institutions légales : l'expérience des tems anciens et sur-tout des tems modernes, apprend que dans les monarchies, il n'y a pas de liberté plus assurée, que celle fondée sur les droits des citoyens : cette vérité, encore toute jeune, est le dix-neuvième siècle en action.

L'Angleterre avait depuis long - tems donné l'exemple : mais, comme tout ce qu'elle a de bien, elle l'a gardé tant qu'elle a pu, il a fallu lui voler son secret. Elle n'a toujours été féconde et habile qu'en maux pour les peuples : cette funeste habileté est une nécessité de son existence. Le jour où elle sera une puissance morale, elle ne sera plus puissance.

L'Occident et le Nord de l'Europe sont travaillés de la même civilisation, le Midi s'éteint faute de vie : la Grèce, l'Italie, l'Espagne ont passé : l'Amérique est trop jeune encore ; l'Asie ne compte plus ; l'Afrique est éteinte. Annibal, Carthage, et son empire dorment au fond des mers : les bords Africains (1) ne ré-

(1) Notre expédition d'Alger n'est qu'une confirmation de ce fait ; cependant elle doit le modifier beaucoup.

cèlent plus que quelques brigands , comme on voit aux vieux monumens se nicher les oiseaux de proie.

L'Europe nouvelle est donc le foyer du monde : chacune de ses parties tend vers le même but ; mais chacune s'avance avec son originalité spéciale,

De la Russie.

En commençant par l'État le plus éloigné , nous trouvons la Russie , un des empires modernes , venu le dernier. Il s'est réveillé en sursaut , farouchement secoué par le bras nerveux de Pierre : en un siècle , il a grandi plus que les autres en mille ans : c'était un enfant de six pieds ; auquel on apprenait à lire ; il a marché , il a parlé avant de comprendre ; il s'est levé du berceau homme fait : en se mettant sur ses pieds , il s'est trouvé le plus haut de l'Europe.

Cette rapidité de croissance sera pour l'avenir cause d'un déclin rapide : plante poussée forcément , fleurit et passe vite. L'exemple des anciens peuples apprend que les grands empires périssent de leur étendue , et finissent en raison de leur développement.

Voulez-vous un contraste vivant ? voyez la France : quatorze siècles d'aggrandissemens lents et continuels ; son développement moral suivant pas à pas son développement physique ; ses mœurs , ses lois , sa langue ; ses institutions arrivant à leur perfectionnement , quand son terrain arrivait à ses limites naturelles : quatorze siècles de lutttes , de progrès , de forces morales et physiques toujours croissantes ; et à toutes ces forces , aujourd'hui la plus indomptable de toutes , celle de la civilisation. Aussi sommes-nous arrivés à la virilité , dans toute la force d'un développement naturel : vieille de quatorze siècles , la France est plus certaine d'avenir , que la Russie , jeune de deux cents ans.

Nul doute qu'un gouvernement sage saurait reconnaître ce vice originaire , et reculer le moment fatal d'une décadence , plus prochaine qu'on ne pense : mais la Russie n'a été qu'un empire militaire , et le tems des empires militaires touche à sa fin.

On ne peut y méconnaître encore l'imminence d'une révolution qui la travaille sourdement , et dont les explosions , comprimées à grand'peine , finiront par la bouleverser : l'in-

vasion de 1814 a perdu le despotisme en Europe. Napoléon seul avait pu , en la caressant d'abord , faire avorter la révolution en Monarchie absolue. En le renversant, l'Europe a relevé la révolution légale , et, plus encore , elle en a emporté les idées et les espérances : la Russie sur-tout , dans ce qu'elle avait d'éclairé , s'y est pénétrée d'une sympathie , qu'on force vainement à se cacher et à se taire , mais à laquelle l'occasion donnera son entier développement.

Ou ceux qui gouvernent sauront prévoir ce qui est inévitable , et en profiter pour se mettre à la tête d'un mouvement gradué et régénérateur ; ou ils voudront s'obstiner contre lui , le repousser , et alors ses débordemens seront terribles , engloutiront la Russie , et à sa place vous verrez surgir cinquante républiques demi-sauvages.

En attendant cette fin prématurée, inexorable comme la providence , dont elle est l'exécution , la Russie s'examine en tremblant elle-même, et voudrait conquérir pour pouvoir exister : elle voudrait se déplacer, et venir s'asseoir autour de la Mer noire, espérant trouver là, place et vie nouvelles. Cette tendance

du Nord vers le Midi , a de tout temps été générale et forcée. Pierre ne pouvait avoir d'autre port de mer que sur la Baltique , et il lui a imposé sa capitale : aujourd'hui la Russie se retourne et espère au Bosphore un avenir qui n'est pas pour elle.

De toute l'Europe , c'était la seule puissance ayant intérêt à la force , à la grandeur de la France : sa politique était à comprendre cette vérité, et sur-tout à la mettre à profit : la civilisation à l'Occident , la puissance à l'Orient , auraient été toute l'Europe ; le reste aurait attendu et regardé : c'était si simple , et si grand !

Et puis l'histoire est là , lui montrant l'exemple des Romains : ils n'ont été forts que tant qu'ils ont eu à conquérir ; ils ont fini , lorsque les conquêtes leur ont manqué , et pourtant ils portaient la civilisation Romaine à des peuples ignorans. Les empires de soldats ne vivent que par la guerre, et la paix les tue et les désorganise ; les empires de citoyens, les peuples constitués , s'affermisent et s'étendent par eux-mêmes : telle est la leçon du passé : grande et forte leçon , qui retombe bien vite sur qui ne veut la comprendre.

De l'Allemagne.

D'une rive du Rhin à l'autre, il y a un siècle, un peuple entier de différence; de la France on entre dans un air nouveau : d'un monde vivant, trop agité peut-être, si cette agitation n'était pas création en tous genres, on entre dans un monde calme et dormant. La première impression est indéfinissable : des routes, des villes superbes, à chaque pas les souvenirs du moyen âge, les éloquens débris des monumens gothiques, une végétation, une fécondité de sol puissantes, et au milieu de tous ces élémens d'excitation, une monotonie d'existence qui ressemble à de l'assoupissement. Là, aussi, quelques penseurs veulent la civilisation nouvelle; là, vous la retrouvez dans quelques endroits, non pas raisonneuse, éloquente, sophiste comme en France, mais sourde, calme et s'organisant dans le silence et la lenteur. Là, aussi, se font des révolutions, mais des révolutions à la glace : le désordre s'y fait ordre. Dans un de ces États, en 1820, des citoyens reconnaissent la nécessité d'institutions légales, ils s'assemblent, s'échauffent, vont au palais sou-

verain demander une constitution. Le prince descend, s'explique, leur promet une nouvelle forme de gouvernement, et ils s'en retournent chez eux paisibles : depuis dix ans, ils ont des institutions représentatives : ce qui serait convulsion en France, n'est là que promenade d'insurrection.

Dans d'autres États, le pouvoir absolu organise lui-même les constitutions, et ces deux modes de gouvernement vivent cordialement réunis. Presque dans tous, sous les habits de la civilisation nouvelle, se retrouvent les habitudes, les croyances, les idées du quinzième siècle.

En Allemagne, l'instruction est plus populaire qu'en France ; dans quelques États, les institutions municipales peuvent servir de modèles ; mais à côté de cette instruction générale, mais superficielle, se trouvent les superstitions, le fanatisme religieux : à côté d'institutions libérales, sont les caprices du bon plaisir, ou la volonté d'un maître. Car cette terre classique de la féodalité en porte encore la profonde empreinte ; elle en a conservé l'écriture gothique, ainsi que les préjugés. C'est à l'esclavage de la presse périodique qu'est due cette trop longue

enfance des droits de la pensée : cette oppression jette dans le vapoureux, le mysticisme et le bizarre, une littérature qui deviendrait bientôt positive dans la science de l'homme et du citoyen. Que l'Allemagne sache obtenir l'accomplissement des promesses qui lui doivent la liberté, et alors elle pourra préluder aux destinées d'une nation !

C'est au contre-coup de notre révolution qu'elle a dû ses modernes penseurs ; et c'est aux invasions de l'Empire qu'elle doit avoir appris à se sentir. Il a fallu que le conquérant rapide l'écrasât pendant dix ans, pour lui arracher un cri de douleur. Là, comme en France, son despotisme a réveillé la liberté ; mais là elle est retombée sous ce premier effort, et cependant le souvenir du grand homme y est profond : pas une chaumière qui n'ait son image ; il y est le représentant du nom français qu'il fait encore saluer avec respect, parce que ce nom de France porte avec lui je ne sais quel prestige du peuple civilisateur.

Depuis quinze ans, l'Allemagne suit de loin le mouvement régénérateur de la France : elle aura aussi ses libertés ; mais comme il faudra les arracher pour les obtenir, ce sera

long : tout effort violent est contre sa nature.

Au servage de la presse périodique, se joint un autre obstacle à sa civilisation, la multiplicité des États qui la divisent : aussi, pas d'esprit national, parce qu'il n'y a pas de nation, et que chaque État vit pour lui-même. Le jour approche pourtant où ses destinées l'appelleront à former une seule et même nation, libre par les mêmes lois, forte par les mêmes institutions. C'est un beau rêve qui se réalisera pour l'honneur du siècle, que de s'imaginer, dans une cinquantaine d'années, la France à l'occident, l'Allemagne au milieu, à l'orient la Russie, et ces trois grandes puissances, s'appuyant sur des constitutions uniformes, étroitement liées par les bienfaits d'une civilisation qui, d'ici là, leur apprendra leurs devoirs et leurs intérêts, et ne faisant plus de l'Europe qu'une seule et même terre intelligente, soumise à cette haute morale des peuples, qu'il est tems de créer enfin.

Pour arriver là, la civilisation nouvelle suffit, sans violence, et par les seules idées dont à leur insu elle pénètre les peuples. L'Allemagne, sur-tout, a profondément besoin de réformer son moral. Sur son théâtre, les pro-

phéties, les songes réalisés, l'attirail mystérieux des jours diaboliques, les esprits infernaux, les idées du cinquième siècle, à côté des sévères compositions de Schiller et des dramatiques inégalités de Goëthe; l'enfance superstitieuse à côté de la virilité; les crédulités absurdes à côté de sciences exactes. La philosophie lui a long-tems tenu lieu d'esprit national; c'est du moins un des sujets, dont l'uniformité domine ce pays. Mais cette abstraite philosophie, ces rêves fatigans d'une imagination qui ne sait où mettre l'homme, ce kantisme, si chaudement exalté par une femme qui ne s'y connaissait guères, si froidement commenté de nos jours, qu'est-il au fond? œuvre immense, mais absurde d'un mâle génie; abstraction superstitieuse; croyance au lieu de science, rêve au lieu de réalité, force inutile se perdant au ciel, divaguant dans les nuages et méconnaissant l'homme, que pour son honneur Dieu avait placé devant elle; philosophie digne du moyen âge, fantasmagorie de spiritualisme, à laquelle il ne manque que la foi aux apparitions, aux revenans; étrange et gothique philosophie, que notre siècle regarde sans comprendre, parce qu'elle est à la vérité, ce

que la croyance est à un fait, ce qu'une exaltation délirante est à une raison claire et positive.

L'Allemagne subira une grande réforme et c'est par celle des institutions politiques que ce travail commencera : viendront ensuite les sciences exactes, seule et solide base des sciences générales et élevées. C'est un pays profondément mal connu en France : de là , l'enthousiasme des uns et le dénigrement des autres : l'Allemagne est destinée à un grand et prochain avenir ; c'est un peuple dont l'âge de virilité approche ; il dépend de lui d'en hâter le moment.

Au milieu des nombreux États allemands , deux se distinguent en puissance et en étendue , la Prusse et l'Autriche.

La Prusse, militaire par nécessité, toujours sous les armes, parce qu'elle n'a ni centre, ni frontières, offre un heureux et rare mélange de l'autorité toute militaire, et des plus justes égards dus aux citoyens. Ses institutions municipales sont excellentes, ses libertés sont grandes ; la justice est pleine, entière, indépendante ; mais ces bienfaits sont dus à la seule volonté de son roi, auquel la postérité doit le

nom de Juste ; il leur manque d'être constitués : c'est essayer heureusement un peuple et le préparer à des libertés définitives. La Prusse , de caractère et de figure est la France allemande ; là on raisonne juste , et se forme pour l'avenir le foyer de l'Allemagne.

L'Autriche est son vivant contraste : la féodalité n'y a rien perdu de sa fraîcheur : le droit d'aînesse , la vénalité des charges , la propriété des régimens , l'obéissance profonde des peuples en font un empire distinct. Du reste , qu'on ne s'y trompe pas ; là le peuple est heureux de servir ; n'ayant pas d'autre idée , il s'y complaît , parce quelle lui laisse son calme : et le despotisme y est bonté vraiment paternelle : il y a dans ce pays une bonhomie de tyrannie , une simplicité d'arbitraire , qui désarment à voir de près. Quand on connaît l'Autrichien , on s'y attache comme à un animal dévoué à vous servir ; ni froid , ni chaud , ni gai , ni triste , il est immobile de nature , de sol et d'éducation : il va où on le pousse , s'arrête quand on l'arrête , avance ou recule au gré de la volonté : il n'y a pas jusqu'à ses chants qui ne soient des hurlémens cadencés.

De l'Angleterre.

En Angleterre, il y a deux peuples bien différens, la nation et les individus : il faut rendre justice au caractère anglais, et reconnaître dans chaque individu pris isolément, de hautes vertus sociales. Mais après cette déclaration, qui sur-tout en ce moment était un devoir, il y aurait lâcheté à ne pas leur dire également leurs vérités comme nation.

Ce pays fut le premier qui donna au monde l'exemple d'un peuple constitué, d'un gouvernement fondé sur les droits légaux du roi et des citoyens : il fut le premier à raisonner et à mettre en pratique les droits de tous. L'Angleterre prit dans de telles institutions la conscience d'une dignité dominatrice, qui, pendant un siècle, en fit une puissance toujours croissante, en raison des obstacles qu'elle savait se créer : aujourd'hui elle s'arrête, parce que d'autres peuples la dépassent déjà en conscience de dignité.

L'énergie morale dut suppléer chez un tel peuple à la force physique qui lui manquait ; n'ayant pas assez de sol, il s'empara des mers,

qui lui donnèrent le sol de l'Univers : cette domination maritime était une nécessité vitale : entre vivre ou mourir , il n'y a pas de choix ; alors il n'y a pas d'obstacles ; on réussit , ou l'on meurt vite.

Il est à peine croyable , que durant un siècle, l'Europe l'ait regardée sans songer à elle-même. L'étouffement de la pensée sur le continent n'explique que trop ce long servage aux habitudes. Enfin la jeune Amérique donna le signal , et bientôt un cri de réveil partit , terrible de la France. C'était l'affranchissement du monde, dont chaque coin, allait monter en dignité au niveau et au-dessus de l'Angleterre. Elle en calcula la portée et les suites, avec une effrayante prévision, et dès lors tous ses efforts furent employés à se débattre contre cet affranchissement des peuples, qui doit un jour , et ce jour est bien proche, la réduire à elle-même, à sa propre force, c'est-à-dire, à peu de chose. Depuis cinquante ans, tel fut son but constant , tel il est encore : elle ne désavoue que son impuissance : tous les moyens lui ont été , lui sont encore bons pour parvenir à ses fins : sa morale a été dérision profonde à la morale des

peuples ; elle a mis l'égoïsme en système et en mécanique ; elle , elle d'abord , n'importe par quelles voies, n'importe avec quels hommes : c'est là tout le fond de sa politique , s'il faut nommer ainsi la science profonde de mal faire , et l'aveuglement qui ne voit pas , qu'au bout de quelques succès violens et forcés , arrive l'inévitable chute.

L'Angleterre est le contre-sens d'une nation : une nation existe par son sol ; elle , existe par le sol des autres ; elle a donc une nécessité continuelle de besoins opposés à ceux des autres peuples : pour ceux-ci la paix , la prospérité , l'abondance sont des élémens de bien être : pour l'Angleterre , ils sont cause de malaise , de faiblesse , de dépérissement : elle ne peut vivre que des discordes et des malheurs des autres peuples , et c'est dans cette fatale science qu'elle a excellé ! en vain elle a couvert ses actions de belles paroles ; les tems sont arrivés de faire parler les faits , et d'évoquer leur impitoyable accusation : le jour de la grande justice est arrivé , et le peuple anglais lui-même a de sévères comptes à demander à son gouvernement.

Par quels moyens a-t-il pu se soutenir de-

puis un demi-siècle ? Voyez-le sans cesse animé à diviser les nations , à les exciter les unes contre les autres , pour intervenir seulement aux jours de la réconciliation et faire profit de leurs sanglantes discordes : s'aidant de tout , vengeances , générosité , passions , crimes , ou superstitions ; dans la guerre de l'indépendance , donnant une guinée aux sauvages pour chaque crâne américain ; dans notre révolution , vomissant sur nos côtes , comme au-dedans , tout ce qu'il pouvait de guerre civile ; accueillant alors , ou repoussant les rois exilés , suivant le profit des évènements , hospitalière envers eux par haine d'un soldat , devenu souverain de l'Europe ; irritant sans cesse cet empereur formidable , bien sûr de l'épuiser en convulsions de guerre , coalisant enfin toutes les nations contre lui , et ne paraissant sur notre sol , qu'au jour de sa chute , pour ramasser ses dépouilles.

Et lorsque ce grand vaincu , se confiant au roi britannique , vint lui remettre son épée , comme *au plus généreux de ses ennemis* , vous savez l'hospitalité qu'il en a reçue !... On a cru peut-être que la distance ferait oublier l'infamie , en le garottant au fond d'un monde

désert , qu'il est allé remplir de sa misère et de sa grandeur.

Si jamais outrage à la morale , à la justice , aux droits les plus saints des hommes fut politique , le gouvernement anglais peut se vanter d'une supériorité , dont aucun peuple civilisé n'eût voulue au prix de son sang. Ces principes démoralisateurs sont descendus jusque dans sa représentation nationale , et vous avez pu entendre un membre des communes , intrépide apologiste de cette honteuse politique , dire du haut de la tribune, qu'en traités, l'Angleterre ne connaît que son intérêt, et qu'un gouvernement quel qu'il soit, est bon, dès qu'il est bon pour elle (1). S'il est une justice vengeresse pour les peuples, comme pour les individus (et il en est une inflexible), quelle eût été à la fin la digne récompense d'un tel système ! heureusement, pour l'Angleterre, qu'il est désormais impossible : notre dernier affranchissement va la sauver d'elle même , et

(1) Ceci s'est passé dans une des séances du parlement du mois de mai 1832 , où il était question des rapports de l'Angleterre avec le Portugal.

l'enthousiasme dont elle a su l'accueillir, est la plus amère satire de son gouvernement. Rendons-lui son ancien honneur pour prix de tous ses modernes méfaits : la noble France ne doit plus se venger qu'en générosité !

De la France.

Il y a plus de deux siècles, que Montaigne disait, dans son chaud et naïf parler : « Je ne » mutine jamais tant contre la France, que je » ne regarde Paris de bon œil ; elle a mon » cœur dès mon enfance, et m'en est advenu » des choses comme excellentes ; plus j'ai vu » d'autres villes belles, plus la beauté de celle- » ci a de pouvoir et gagne sur mon affection ; » je l'aime par elle-même, plus en son être » seul, que rechargée de pompe étrangère ; » je l'aime tendrement, jusqu'à ses verrues et » à ses taches, et je ne suis Français que par » cette grande cité, grande en peuple, grande » en félicité de son assiette, mais sur-tout » grande et incomparable en variété et diver- » sité de commodités, gloire de la France, et » un des plus beaux ornemens du monde... »

Ce jugement d'un de nos penseurs les plus

profonds, cette prophétique observation au milieu d'un siècle à peine formé, signale déjà cette domination de vie et d'intelligence par laquelle s'annonçaient l'avenir et les destinées du peuple créateur.

Ce principe de supériorité remonte à la chute de l'Empire romain : César en conquérant les Gaules, leur avait déjà appris à se connaître ; et plus tard, Julien, transportant aux rives de la Seine quelques débris du vieil empire, vint donner un nouvel éclat à la ville et au foyer qui s'y formaient. Après plusieurs siècles de luttes, de revers, et de triomphes, ce centre, d'abord obscur, finit par dominer les Gaules. Sous Louis XIV, il devint grande et puissante monarchie ; sous l'Empire, il envahit l'Europe.

Là fut donc un continuel développement de forces toujours croissantes ; quinze années de repos les ont encore augmentées ; la force physique a peine à se contenir ; le moindre choc la ferait encore déborder indomptable ; la force morale a pris d'énormes accroissemens, elle est devenue civilisation du monde intellectuel.

Notre révolution, à son début, ne pouvait être ce qu'elle a été, que chez une telle nation,

et dans un tel brasier. Depuis on l'a vue, impuissance et langueur en Espagne et en Italie ; on eût dit une débile convulsion d'agonie. Chez nous elle fut extravagance et fureur, parce que là, il y a excès de vie et de force. Ce privilège d'organisation devint exaltation en tous genres ; aussi, sublime, terreur, crimes et gloire, il n'a rien fait à demi. Il devait produire un peuple irritable, vivant, pensant, agissant comme nul autre.

Et si ce peuple se résume dans un seul centre, dans une seule capitale, on ne s'étonnera pas que la vie soit là ce qu'elle n'est nulle part. Là, elle est succession rapide d'émotions continues, tourbillon étourdissant qui entraîne, énièvre, précipite ; là, elle brûle et dévore ; foyer des extrémités sociales, elle s'y croisent, s'y heurtent, s'y exaltent : c'est une serre-chaude (1) où tout pousse, fleurit et passe vite ; une géné-

(1) L'esprit y court les rues, parce que les rues sont une instruction continuelle : de même à Rome, le langage populaire est resté poétique, parce qu'il vit au milieu des ruines poétiques : c'est affaire de sol : le même terrain qui fait le vin de Champagne, fait la domination intellectuelle ; quoique bien différens, ces résultats procèdent du même fond.

ration est usée en dix ans ; vivre et mourir dans ce foyer, sans en être jamais sorti, c'est ne pas savoir comment on a vécu : chez les hommes c'est frottement continuuel d'amour-propre, de rivalités, de passions presque toujours basses et jalouses, sous de séduisans dehors ; chez les femmes, c'est excès d'irritabilité, s'exhalant en sentimens forcenés ou sublimes. Cette susceptibilité d'organes est avide d'émotions fortes, d'ébranlemens, et féconde en intelligence.

Ce n'est ni engouement, ni préjugé national ; c'est un fait aisé à constater : il faut reconnaître que de ce foyer partent presque tous ces livres, toutes ces feuilles journalières qui sillonnent le monde en l'éclairant. Supposez, par un de ces bouleversemens inexplicables, mais possibles, par une catastrophe terrestre et soudaine, Paris anéanti en un instant : le voilà tout-à-coup disparu de la surface de la terre. Pourquoi ce regard hébété des nations ? Vers quel centre sont-elles ainsi tournées ? On dirait l'univers veuf d'intelligence. Que désormais il la demande à d'autres peuples, à d'autres cités ! mais les plus instruits, les plus grandes vivent pour eux seuls, et peuvent à peine se suffire.

Au moment où j'écrivais ces lignes, cette noble terre de création et d'intelligence justifiait son privilège, légalisait sa suprématie ! Salut encore une fois au grand peuple ; encore une fois salut à la grande cité, qui pouvait seule conquérir la liberté du monde ! Dans cette même ville, il y a quarante ans, se passait une scène imposante et magnifique ! Un peuple entier s'embrassait, confondu dans les mêmes sentimens de fraternité ; un peuple entier, ivre de liberté, allait faire un gouvernement, des éternelles vérités de justice, sorties victorieuses d'un siècle qui venait de passer, trop petit pour tant et de si hardis penseurs. S'il a fallu quarante années d'expérience pour acquérir la science de cette liberté si belle, si forte de ses fautes et de ses erreurs, au moins la reconnaissance des peuples ne saurait manquer à la nation qui la première l'avait annoncée, et qui vient enfin de la rendre à la terre. (1)

(1) Tout ce dernier chapitre, relatif à l'analyse de la politique, a été composé vers la fin de 1830. Ayant été depuis en Allemagne et en Pologne, je l'avais complètement oublié : je l'ai revu à

L'histoire politique de la France est celle de l'Europe, peut-être du monde : il n'est guère de fait important qui ne dérive d'elle, ou qui ne lui appartienne en entier. Cette influence, cette suprématie sont incontestables ; et je vais essayer de démontrer que cette supériorité ne peut être que celle du sol.

ARTICLE V.

Influence du sol sur les peuples.

Faire l'histoire des peuples par celle de leur sol, serait grand et nouveau tableau.

Ce sol si dédaigné est le cœur des nations ; par lui elles commencent , par lui elles grandissent, par lui on les voit finir : comme tout ce qui est, ce sol s'use, et entraîne avec lui les empires, qui ne sont eux-mêmes que le sol animé et remuant.....

mon retour, comme on retrouve un ami bien changé ; mais je le laisse tel qu'il était : je donne cette explication pour qu'on excuse ses vieilleries.

Qu'est devenu le pays des Phéniciens? poussière et néant : eux-mêmes , à peine si mémoire d'homme garde leur souvenir... Qu'est devenue cette terre Égyptienne sur laquelle fleurirent de grandes nations , sur laquelle restent encore debout ces colosses de pierre , squelettes énormes d'une grandeur éteinte ? poussière et néant : des tombeaux , des sables brûlans , un fleuve bientôt (1) stérile , voilà sa vie.... c'est large et profonde mort.... Qu'est aujourd'hui cette généreuse terre de la Grèce , qui fit jadis Platon , Epaminondas , Thémistocle , Miltiade , Socrate ? poussière , et bientôt néant : vous voulez refaire la Grèce... ce n'est plus qu'ombre plaintive , errante encore sur un sol desséché et flétri.... commencez par retrouver cette terre vierge , qui est allée où vont toutes choses ; son sol manquera à vos généreuses inspirations... Trois cents fils de cette terre nouvelle arrêteront un million d'hommes , et leurs ombres épouvantèrent l'Asie... Un coin de cette terre nouvelle suffit , sous Alexandre , pour dompter le monde connu.... Toute la surface

(1) Les sables finiront par envahir le Nil. Ce fait est sur-tout remarquable dans la Haute-Égypte.

de cette terre décrépité peut à peine aujourd'hui produire un homme.... la Grèce est morte de son sol.

Qu'est devenue cette terre Romaine, enfantant les conquérans du monde ? bientôt poussière.... bientôt néant.... son sol ingrat n'enfante plus que des marionnettes... Ces gens qui faisaient trembler la terre , sont à peine bons à l'amuser.... (1) Digne sort des choses d'ici-bas... tout change... tout s'en va ailleurs.... et ces perpétuels changemens sont le tems, sont l'éternité.

Le sol s'altère à la longue des âges, et dénature ses productions. Végétaux et êtres animés suivent ses vicissitudes. Tout le midi de l'Europe penche aujourd'hui vers sa ruine : le sol y languit frappé de mort. La Grèce, l'Italie, l'Espagne sont à leur agonie, ou à une dé-

(1) Leur langue a subi les mêmes vicissitudes que le sol : âpre et terrible sous la république , puissante et harmonieuse sous les empereurs , dégénérée en doux parler au moyen âge , elle n'est plus que gazouillement enfantin.... La langue du Dante n'est déjà plus la langue d'aujourd'hui : les consonnes encore viriles, sont remplacées par de puériles prononciations.... C'est l'enfance de la vieillesse.... Après, la décrépitude ; enfin , la mort....

cadence plus douloureuse , en ce qu'elles se sentent mourir : leurs cris de détresse, entendus ou non , n'arrêteront pas la marche des siècles.... le pouvoir humain ne peut pas refaire les vieillards décrépits ; il peut leur donner des béquilles... les faire espérer un instant encore dans le désespoir... mais, à l'heure , il faut que tout parte..... et cette heure-là est marquée dans un livre , où il n'est pas donné à l'homme de lire.....

La Phénicie a passé en Egypte , l'Egypte en Grèce, la Grèce en Italie, l'Italie un instant en Orient... aujourd'hui la vie est à l'occident de l'Europe.

Les empires n'ont donc guère que trois mille ans à vivre.... Après trois mille ans, leur sol est usé.... Regardez ce sol.... quelques pieds de terre végétale... au-dessous , la terre aride , la terre morte... la terre éternelle..... le vent a-t-il donc tant de peine à balayer les empires ?..... mille ans de poussière lui ont suffi pour ensevelir la roche tarpéienne..., le vent emporte nations et feuilles.... Après trois mille ans , elles se retrouvent et grandissent ailleurs.

Les Romains sont morts avant terme ; ils

sont morts de leur grandeur ; bornés à l'Italie seule , ils seraient peut-être encore Romains : si petit tronc ne pouvait long-tems porter membres si énormes : en retombant sur lui, ils l'ont violemment écrasé. Voyez par contraste la mort lente et sénile de la Chine ? à l'abri de grandes catastrophes , elle est destinée à périr de vieillesse , quand son sol sera usé , à moins que la grande muraille n'appelle encore des flots de Tartares....

C'est le sol qui fait les peuples , et non les peuples qui font le sol : physique et morale en sont le produit... Supposez une colonie africaine , transportée dans nos climats , et forcée même de reproduire entre elle ; à la douzième génération , elle serait européenne de peau et de caractère. Supposez une colonie européenne transportée en Afrique ; quand même elle ne reproduirait qu'entre elle , à la douzième génération elle aurait peau et caractère africains. Tous les hommes sont nés pareils , sur un seul type ; mais les régions qu'ils sont allés habiter, les ont modifiés. Partie de l'Asie, se répandant en Europe, et sans doute en Amérique par le nord de l'Europe , envahissant l'Afrique , l'espèce humaine a

pris l'influence des terres qui l'ont reçue : cette influence l'a faite ce que nous la voyons.

Il est un peuple curieux à observer dans ses rapports avec le sol, c'est le peuple juif ; chez nous, on fait peu attention à lui ; mais à l'étranger, un chrétien fuit un juif comme s'il voyait encore ses mains teintes du sang du Christ. Aussi, isolés et forcés de vivre, de reproduire entre eux, ils ont conservé leur allure primitive ; il y a dans leurs traits quelque chose de sauvage et d'éthiopien : leurs yeux, leurs nez, sur-tout la lèvre inférieure en font une race étrange au milieu des autres races. Ce peuple un des plus vieux du monde et d'où peut-être sont sortis tous les autres, a traversé les civilisations sans y participer ; il n'a pris que leurs habits, le dessous est resté le même ; en Pologne et au midi de l'Europe on a peine à croire à son abrutissement : dès qu'il habite un climat plus fécond, il devient plus industriel plus productif lui-même ; en Allemagne, on ne le distingue plus qu'à ses habitudes antiques, en France, à peine si on reconnaît sa trace. La nécessité de s'allier entre eux a eu de tristes conséquences : débiles et contrefaits de corps et d'esprit, ils ont quelque chose de

l'allure du singe : le développement intellectuel est resté de niveau avec le développement physique, et l'on ne doit pas s'étonner qu'un peuple si vieux ait produit en tous genres si peu d'hommes remarquables.

Aujourd'hui toute la force productrice du sol est sur-tout à l'occident de l'Europe ; la force physique et morale est aussi là : la France est le cœur de cette vie nouvelle. Ces régions ont pour quelques mille ans d'existence, et cela malgré les institutions : quelque bonnes qu'on les fasse, elles ne sont pas de force contre les siècles. Il suffit qu'un peuple commence, pour qu'il soit forcé de finir : il faut que tout périsse, pour que tout se renouvelle... L'Amérique est au début de sa vie : c'est elle qui assistera aux funérailles de l'Europe, et recevra sa civilisation, ses arts, ses sciences, pour les transmettre, quelques mille ans après, à un peuple plus nouveau : d'où sortira-t-il ? je ne sais : mais l'Amérique est un monde neuf de végétation comme d'espérance..... Il renferme plus d'une grande destinée...

Ainsi vont les choses de la terre... Ainsi roulent les nations... Un peuple qui est aujourd'hui

d'hui, ne sera plus demain : et que ce demain arrive dans dix mille ans , il arrivera , il est nécessaire, il est forcé ; il est l'éternité, l'inconcevable éternité !

Le dix-neuvième siècle.

C'est donc le sol qui est la vie des nations , et c'est à sa surface que se retrouvent écrites en débris , les éternelles vérités des siècles !!

Chaque coin de la terre a eu , à son tour , son enfance , sa vigueur , son déclin et sa mort.

Mais dans ce grand et mobile passage du monde , l'intelligence humaine s'est formée à ses vicissitudes , s'est agrandie à ses ruines , et chaque âge a monté , grossi de l'âge qui l'a précédé : toujours le souvenir d'un peuple a été la leçon du peuple qui l'a suivi. C'est ainsi que, d'avancemens en avancemens, nous voilà parvenus à des tems tellement nouveaux , que nul ne peut dire les connaître , et tellement rapides , que l'œil a peine à les suivre.

Déjà le dix-huitième siècle avait tout préparé : qu'on lui oppose , si l'on veut , toutes les civilisations passées ? Devant lui , que sont leurs restes ? En derniers résultats , les beaux-

arts , et quelques sciences ; pour l'homme , peu de chose , pour le citoyen , moins encore. Ce siècle fut donc la maturité de l'univers ; il ne pouvait venir ni plus tôt , ni plus tard : il a fait ce qu'aucun temps ne pouvait oser ; il a discuté , reconnu et proclamé les droits de l'homme (1).

Si ces immortelles inspirations ont été d'abord chez nous applications absurdes et contraires , la faute en est seule aux passions humaines. Ces principes régénérateurs ont fini , et finiront par tout vaincre : chez nous ils veulent enfin s'organiser légalement ; c'est là le grand travail de l'époque , travail immense qui l'ébranle aujourd'hui , mais la fera stable bientôt.

Étonnez-vous alors qu'en religion , langage , sciences et mœurs , un présent qu'on ne peut définir , s'avance grave et impitoyable , chassant devant lui les vieux temps , et foulant ses débris , qui pourront fumer encore , mais qu'aucun pouvoir humain ne saurait relever.

Ce temps , ce nouveau , cet avenir , sont des

(1) Sous ce rapport , la Convention a été admirable , et a vu bien loin devant elle.

plus beaux à prédire : c'est pour la condition humaine, certitude d'amélioration, d'agrandissement, de dignité sociale.

Dans cette rapide décomposition des idées anciennes, la littérature, expression de la pensée dominante, devait la première se sentir étonnée et incertaine d'elle-même, parce que, ne pouvant plus invoquer les règles anciennes, elle ne doit plus subir que celles qu'elle saura se faire. Le siècle de Louis XIV n'a été, il faut le dire, que la perfection du siècle d'Aristote : c'est l'antiquité habillée et parée en français immortel; mais ce siècle n'est plus que sujet de comparaison.

Au théâtre sur-tout, c'est amère douleur de voir les grands hommes d'alors, enchaînés et mutilés par le joug antique, de voir notre Corneille se débattre de tout son génie, contre ces règles qu'il se croyait forcé de suivre, et sans lesquelles il eût été Corneille tout entier, aussi grand, aussi nouveau d'invention dramatique, que de pensées et de style. Nous n'avons guère encore que le théâtre des anciens; celui du dix-neuvième siècle reste à trouver et à faire, et dans ce périlleux sujet, les grandes erreurs sont encore de grandes leçons.

En politique , la littérature nouvelle a dû se former vite et fort , parce que là étaient des besoins pressans et de vives passions en présence : elle doit prétendre à tous les mérites , sur-tout à la plus haute éloquence , à l'éloquence politique, qui sera la grandeur de notre âge , comme l'éloquence philosophique a fait celle du siècle précédent.

L'histoire , le roman , la chanson même , ont dû tenter de nouveaux essors en présence de ces temps , de ces besoins nouveaux : et si la science de l'homme n'avait pas encore subi leur influence , il y a peut-être quelque courage à venir essayer enfin son affranchissement.

Ceux qui ne voudraient ni marcher , ni comprendre , affectent de répéter que tout a été dit. Ces mots n'ont point de sens : l'intelligence s'épuisera quand la nature deviendra muette et stérile ; croyons plutôt que ce sont eux qui n'ont rien à dire.

EIN.

TABLE ANALYTIQUE.

CHAPITRE PREMIER. Page. 1

EXPOSITION.

Du sujet considéré dans ses rapports avec l'époque et avec les doctrines philosophiques.

CHAPITRE II. 12

DE L'INTELLIGENCE ET DE SON DÉVELOPPEMENT
DANS LES ANIMAUX : FACULTÉS PROPRES À L'HOMME
SEUL.

L'ancienne philosophie ne convient plus à
notre siècle. — Il lui en faut une positive,

mais noble. — Ce que nous entendons par le mot âme. — De la nécessité de s'arrêter là où l'on finit de comprendre. — Du sentiment qui en résulte. — De l'intelligence et de son développement dans les diverses classes animales. — Il est proportionné au développement de l'organe cérébral. — La multiplicité des organes est un abus de mots. — Il y a deux espèces de génie. — Facultés qui sépare l'homme des animaux. — Il est aisé d'imaginer des êtres supérieurs à l'homme.

CHAPITRE III.

26

ANALYSE DE L'INTELLIGENCE PAR SES DÉSORDRES.

Résumé des observations faites sur les individus en démence : échelle morbide et ascendante des phénomènes intellectuels, dans leurs désordres.

1^o Abrutissement; 2^o Stupidité; 3^o Bêtise; 4^o Imbécillité; 5^o Démence; 6^o Monomanie; 7^o Manie; 8^o Dérailonnement; 9^o Raison, volonté saine et en action.

Tableau analytique, formant une échelle ascendante de la folie, ou descendante de la raison.

CHAPITRE IV.

48.

QUELQUES CONSÉQUENCES DE CETTE ANALYSE, POUR
LA MÉTAPHYSIQUE.

L'observation tue la métaphysique, le spiritualisme : les facultés et les sentimens ne sont sains et naturels, que lorsque les organes sont sains : l'indépendance de l'intelligence est mot vide, défaut de raisonnement, outrage à la divinité... Développement de ces vérités — Analyse de ces facultés par les maladies. — Objection et réfutations.

CHAPITRE V.

63.

LES INFIRMITÉS HUMAINES SONT FÉCONDES EN
LEÇONS.

Esquisse d'une philosophie des travers humains. — Analyse de Don-Quichote : c'est par la peinture des idées fixes qu'on fait rire les hommes. — Les Plaideurs. — Le Malade imaginaire. — C'est par celle de leurs caractères qu'on les corrige. — Le Misanthrope, Tartuffe. — Ce qu'on peut tenter aujourd'hui.

On peut faire l'histoire des peuples par celle de leurs travers et de leurs folies. — De la Grèce. — De Rome. — Du Christianisme. — Influence de la civilisation sur la folie. — Conséquences et conclusions.

CHAPITRE VI.

75

CAUSES PHYSIQUES QUI PRODUISENT LES TROUBLES INTELLECTUELS. (Anatomie morbide.)

Recherches exactes sur les cerveaux d'aliénés.
— Traits généraux de leurs altérations.

ARTICLE 1^{er}. — Marche aiguë de la folie. — Observations et réflexions.

ART. II. — Marche chronique de la folie. — Observations et réflexions. — Réunion de la folie aiguë et chronique chez le même individu. — Observations.

ART. III. — Caractères anatomiques de l'irritation cérébrale, dans les diverses parties du cerveau. — Marche, nature et développement de cette maladie.

ART. IV. — Résumé de ce chapitre. — On ne peut plus admettre les anciennes divi-

sions de la folie : son nom doit changer aussi, comme sa classification.

CHAPITRE VII.

116

NOUVELLE CLASSIFICATION DES DÉSORDRES INTEL- LECTUELS.

Sur quelles bases elles doivent poser. — Nous en proposons deux : une fondée sur la nature de la maladie du cerveau; l'autre sur les troubles de la conscience cérébrale. — Exposition de la première : la seconde sera l'analyse de la conscience.

ART. I^{er}. — Cérébrie aiguë. — Manie. — *Delirium furens*.

ART. II. — Cérébrie chronique. — Démence. Mélancolie. — Imbécillité.

ART. III. — Cérébrie partielle. — Monomanie, suicide, manie sans délire (Note sur la peine de mort.)

ART. IV. — Cérébrie symptomatique. — Chez l'homme (Hypochondrie.) Chez la femme (Hystérie). Analyse de Phèdre.

CHAPITRE VIII.

140

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES FONCTIONS HUMAINES.

— SUR LEUR DIVISION. — SUR LEURS INFLUENCES
PHYSIQUES. — QUELQUES-UNES DE LEURS CONSÉ-
QUENCES MORALES.

Division générale des fonctions humaines. —
Leurs caractères principaux : elles font la vie
intérieure et l'existence des rapports. — Vues
générales. — Du système nerveux interne. —
Aperçu sur l'instinct et ses attributs : Son
influence sur l'intelligence. — Sa connais-
sance est l'homme moral et profond : elle
donne plus de certitude et d'élévation aux
vues psychologiques. — Influences des vis-
cères sur le cerveau, dites physiologiques.
— Des poumons. — Du cœur. — De l'ap-
pareil digestif. — Des organes reproduc-
teurs.

CHAPITRE IX.

162

ANALYSE DES PASSIONS.

Opinions diverses. — En dernier résultat, le cer-
veau et le cœur, ou en style figuré, la vanité,

et l'amour, sont les deux grands mobiles des passions humaines.

ART. I^{er}. — Passions de vanité, ou cérébrales.

Le cerveau n'est que vanité. — Vanité dans l'état sauvage. — Vanité sous les monarchies. — Vanité sous les constitutions. — Ses blessures font l'envie, la jalousie, la colère, la dissimulation, et enfin toutes les lâchetés de sa colère. — Vanité chez les fous; elle se montre à nu.

L'homme peut et doit faire un noble usage de cette vanité. — L'intelligence peut devenir passion. — Note sur Rousseau.

ART. II. — Passions de sentiments. — Ou viscérales.

L'amour du vivre est la source de tous les autres amours. — On peut faire grand profit de cette vérité, profanée par Helvétius. — Développement des affections. — Dans beaucoup de classes animales, l'amour n'est qu'un avec l'amour de soi : chez l'homme les sens et l'amour s'exaltent mutuellement. — Amour sublime. — Amour maternel. — La vanité vient se mêler à toutes ces manières d'aimer.

ART. III. — Passions de vanité et de sentiments dans leur influence mutuelle. —

Exemple et analyse de la jalousie : il y a des jalousies de vanité et des jalousies de sentiment, et le plus souvent de vanité et de sentiment à la fois : cette analyse s'applique à toutes les passions, qui proviennent de l'une de ces deux causes, ou de toutes deux au même instant.

CHAPITRE X.

193

ANALYSE DE LA CONSCIENCE.

Il y a une conscience de cerveau, d'intelligence ; il y a une conscience de cœur, de sentiment : cette distinction est le fondement de l'homme moral et social. — Le reste de l'ouvrage n'est que le développement pratique de cette vérité.

ART. I^{er}. — Conscience de cœur.

Le cœur sent physiquement les impressions de bien ou de mal. — Il en a conscience. — Il en conserve le souvenir physique. — Cette conscience est une des grandes sagesse de la providence. — Elle fait la morale naturelle ; elle fait l'Évangile, la morale chrétienne : par le cœur on souffre ou on est heureux du mal ou du bien d'autrui ; telle est l'impression première : ensuite

l'intelligence la modifie à sa vanité; c'est du cœur que viennent les grandes pensées. — Les grandes actions sont aussi l'éloquence du cœur.

ART. II.—Conscience de cerveau. (Intellectuelle.)

Le cerveau sent qu'il pense : il a la conscience de lui-même. — Cette conscience est sottise. — ou sublime raison. . . Bossuet, Racine, Fénelon etc.—Développemens.

ART. III.—Classification des désordres intellectuels d'après la conscience.
Analyse de la conscience cérébrale.

On peut classer tous les délires d'après la présence ou l'absence de la conscience : cette classification est la plus sûre analyse qu'on puisse faire de cette faculté.—Considérations préliminaires. — Éprouver des sensations. — En avoir conscience. — Les exprimer par la volonté. — Conscience des sensations. — — Dans toutes les folies la conscience est détruite, ou plus ou moins pervertie : de là, deux grandes divisions. — Les folies sans conscience, sont les plus graves, l'idiotisme, l'imbécillité, la stupidité, etc. Les folies avec conscience sont les plus nombreuses et se rapportent à ces quatre points

principaux : 1° désaccord de la conscience avec les sensations. — 2° avec la mémoire. — 3° avec le jugement. — 4° avec la volonté. — Exposé de ces quatre ordres avec leurs caractères propres, et avec les maladies auxquelles ils correspondent.

ART. IV. — Résumé de cette analyse morbide de la conscience.

ART. V. — De la volonté. — Elle échappe à l'analyse. — Elle est ou n'est pas. — Elle fait la destinée de l'homme, parce qu'elle est libre; elle est la cause de ses misères, de ses grandeurs.

ART. VI. — Parallèle entre la conscience du cerveau et la conscience du cœur : conséquences morales.

La conscience du cœur est sentiment, est morale, est religion. — La conscience du cerveau est sensation, est aussi morale et religion. Il y a une morale, une religion de sentiment, une morale, une religion d'intelligence. — L'une se sent, l'autre s'apprend. — La politique n'est que la morale des droits de l'homme et des droits des nations. Comme la morale, dont elle est la plus haute application, elle repose sur les sentimens et l'intelligence. Développement de ces vérités entrevues par Pascal, Montaigne et Bossuet.

CHAPITRE XI.

245

ANALYSE DE LA MORALE.

ART. I^{er}. — Elle n'est mot vague que dans les livres des moralistes. — Elle est la pratique de la conscience du cœur. — L'homme naît bon, par cela seul qu'il naît pour vivre. — C'est la seule intelligence qui le dénature ou le perfectionne. — L'homme sent ou apprend ses devoirs : de là deux morales, une de sentiment, une d'intelligence. — Aperçus et vérités générales sur les fondemens de la législation et de la politique.

ART. II. — Morale de sentiment.

Elle consiste à faire aux autres ce qui nous fait bien : cette vérité a été indignement mutilée par Helvétius. — Cette obscure et naturelle morale se sent continuellement et fait l'homme vertueux à son insu. — Pour lui obéir il n'a pas besoin d'intelligence. — La violation de cette morale est injustice dans les familles, esclavage dans les états. — Développement. — De la féodalité. — Aperçus généraux sur les causes et les effets de cette morale naturelle.

ART. III. — Morale d'intelligence.

Dès que l'intelligence organisa les sociétés, il fallut une nouvelle morale pour garantir les institutions. — Il fallut une morale factice, de convention, comme les nouveaux besoins qu'elle devait garantir. — La morale de la civilisation est contresens nécessaire à la morale de la nature. — La propriété est le fond de toute civilisation : la propriété n'est que convention factice. — La morale qui la rend sacrée ne peut donc être aussi que convention factice : loin de s'affliger de ces contradictions, il faut les pénétrer, les expliquer : c'est apprendre à faire respecter leurs nécessités sociales : nécessité d'une logique morale.

CHAPITRE XII.

291

ANALYSE DE LA MORALE ÉVANGÉLIQUE.

Difficultés du sujet. — La première était horrible. — Sa solution fait retrouver la morale évangélique reposant aux profondeurs de l'homme, dans la conscience de cœur ou de sentiment, dont elle est la pratique, l'enseignement. — Citations et preuves. — Elle adopte le cœur rejette, l'intelligence, parce que celle-

ci est libre.—Religion d'intelligence. — Elle est douteuse, incertaine, et ne s'apprend qu'avec peine.—L'Évangile est ici profondément conséquent avec lui-même. — Il faut cependant cultiver son esprit; en être sobre en jugement; développement intellectuel profondément tracé.

La religion du cœur, la morale chrétienne est contre-sens sublime aux passions intellectuelles : c'est là la grande et majestueuse figure du christianisme. — Cette adoption du cœur au préjudice de l'intelligence est basée sur la physiologie, sur la connaissance profonde de l'homme physique : par elle l'Évangile rachète physiquement l'homme de lui-même.

Maximes et conséquences générales. — L'Évangile proclame la liberté, l'égalité, la justice : la civilisation nouvelle est donc tout entière dans l'Évangile.—Il faut savoir l'y trouver, la faire parler.—Cause de la décadence de l'éloquence sacrée. — Vérités éternelles. — De l'âme immortelle. — Vérités de chaque jour. — Pratiques sublimes.

CHAPITRE XIII.

350

ANALYSE DE LA POLITIQUE.

ART. I^{er}. — La politique est la science du

citoyen. — Elle est la morale des droits des hommes et des droits des sociétés : elle est nouvelle et est née des autres sciences : elle est spéciale si elle traite des droits des citoyens, générale, si elle s'applique aux rapports des nations entre elles. Tacite et Montesquieu ont créé cette science. — Notre époque est sa pratique vivante et journalière. — Donc notre époque ne ressemble à rien. Où commence le 19^e siècle. — Pourquoi. — La charte l'a commencé. — Le 19^e siècle est celui des applications politiques. Esquisse rapide de 89 à 1830.

ART. II. — Politique des citoyens. — Commenter chaque article de la Charte serait faire un traité pratique de politique. — Résultats généraux — Aperçus sur la légitimité, les ministres, l'opposition. — Sur l'éducation politique. — Quelques imperfections de la Charte.

ART. III. — Politique des nations. — Tout est est à faire. — elles ont besoin d'une charte souveraine qui assure et fixe leurs droits, comme notre charte assure les droits des individus. — Des guerres et de la diplomatie. — Les nations ont besoin d'une morale, d'un arbitrage légal, qui règle leurs contentions. — Se battre est injuste, donc absurde.

ART. IV. — De l'Europe. — De sa tendance. —

De la Russie.— De l'Allemagne. — De l'Angleterre de la France.

ART. V.—Influence du sol sur le sort des Nations. — Elle s'usent par le sol. — Leur durée; leurs destinées communes.

Traits généraux du 19^e siècle.—Son présent, son avenir.

ERRATA.

Page 89, ligne 1^{re}, au lieu de est fait, *lisez* : est faite.

Page 186, ligne 8, au lieu de amour maternel, *lisez* : amour des enfans.

APPENDICE.

La nature de ce livre n'a pas permis à l'auteur d'entrer dans aucun détail pour n'embrasser que des généralités ; cependant il doit réparer une omission involontaire, au sujet des recherches faites sur les cerveaux des aliénés. Dès 1823, M. Falret avait démontré, dans deux Mémoires, consignés en extraits dans les Bulletins de la Société Médicale d'accumulation, que les lésions méningiennes et cérébrales, regardées jusqu'alors comme effets, étaient causes de la folie, et suffisaient à expliquer ses symptômes ; et que ces lésions consistaient, le plus souvent, dans l'engorgement des vaisseaux de la pie-mère du cerveau.

Cette opinion est remarquable pour l'époque où elle a été publiée ; il en est encore une autre du même auteur, qui paraîtra fort sin-

gulière, mais qu'il a souvent émise à la Salpêtrière, dont il est un des médecins : c'est qu'il n'y a pas de monomanie, de délire sur un seul sujet, ou borné à une seule série d'idées, s'appuyant sur l'analyse même des observations de monomanie, rapportées par les auteurs les plus distingués, et par l'examen attentif des malades dits monomanes.

Quel que soit l'avenir de cette opinion, qui, si elle était juste, serait d'une certaine influence sur la médecine légale, il n'en restera pas moins à M. Falret le mérite d'avoir publié un bon traité sur le *Suicide* et l'*Hypochondrie*, d'avoir fondé à Vanvres, près Paris, avec le docteur Voisin, honorablement connu par plusieurs travaux sur les maladies mentales, un vaste et magnifique établissement pour le traitement des aliénés.

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

DE JUST-ROUVIER,

ANCIEN COMMIS DE LA MAISON GABON,

RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N 8.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

JUILLET 1855.

ALMANACH GÉNÉRAL DE MÉDECINE pour la ville de Paris, 1833; par *Dômange-Hubert*, secrétaire du bureau de la Faculté et du Jury médical. 1 vol. in-18. 3 fr 50 c.

ANNUAIRE MÉDICO-CHIRURGICAL, ou Répertoire général de Clinique, se composant de notes, d'analyses ou d'extraits de ce que les journaux de médecine français et étrangers renferment d'intéressant sous le rapport pratique; contenant un résumé des travaux de l'Institut, de l'Académie royale de Médecine, et des Notices nécrologiques sur les Médecins français et étrangers marquans morts dans l'année; rédigé par *Ch.-F.-J. Carron du Villards*, docteur en Médecine et en Chirurgie, membre de plusieurs sociétés savantes nationales et étrangères.

Ouvrage utile aux élèves en Médecine et en Chirurgie, aux praticiens de provinces, et aux officiers de santé des armées de terre et de mer qui désirent se tenir au courant des progrès de la Médecine et de la Chirurgie pratiques; année 1832. Un gros vol. in-8. 8 fr.

L'ANNUAIRE MÉDICO-CHIRURGICAL, dont la première publication remonte à l'année 1827, a obtenu le succès le plus encourageant. Les nombreuses souscriptions qu'il a eues et les demandes journalières qui arrivent des départemens et de l'étranger, prouvent d'une manière évidente le besoin qu'on avait, en médecine, d'un recueil qui offrît le tableau fidèle et complet des connaissances purement *pratiques* contenues dans les annales de la science, d'un ouvrage qui représentât toutes les nuances des différentes opinions des doctrines régnantes, d'un livre enfin qui ménagât le temps et la bourse du lecteur.

LE RÉPERTOIRE GÉNÉRAL DE CLINIQUE a tous ces avantages. En effet, il se compose d'analyses ou d'extraits de tous les faits intéressans de pathologie et de thérapeutique, qu'on trouve disséminés et confondus dans les écrits périodiques, parmi une foule d'objets étrangers, en quelque sorte, à la pratique de l'art. Il fait connaître les diverses méthodes de traitement, nouvelles et perfectionnées, et les observations qui les étayent, le tout classé par ordre d'analogie, ce qui met le praticien à même de juger sainement de leur mérite respectif et du fruit qu'il peut en tirer. Cet ouvrage enfin présente, dans un seul volume, autant de documens pratiques qu'en renferment les douze ou quinze journaux qui se publient par an en France.

L'ANNUAIRE MÉDICO-CHIRURGICAL est divisé en deux parties : la première, consacrée à la clinique interne ou médicale; la deuxième, à la clinique externe ou chirurgicale. A commencer de l'année 1832, que nous annonçons, trois additions importantes ont été faites; la première, destinée à faire connaître le perfectionnement de l'*Ophthalmologie*, cultivée avec tant de soin par nos voisins les savans d'Allemagne et d'Angleterre; la deuxième, les utiles modifications apportées aux machines et procédés *orthopédiques*, heureusement pour la science, rentrés dans le domaine de la médecine, après avoir été si long-temps la proie du

plus honteux charlatanisme; la troisième se compose de notices nécrologiques sur les principaux médecins français et étrangers morts dans l'année.

Une table analytique des matières, par ordre alphabétique, donne la plus grande facilité pour trouver sur-le-champ les objets dont il est traité dans l'ouvrage. Ce recueil est composé d'un volume in-8° d'environ 700 pages. Il se publie tous les ans au mois d'avril ou mai, et rend compte des journaux publiés dans le cours de l'année écoulée.

ART (L') D'ÉLEVER LES ENFANS, considérations sur l'éducation physique et morale, dédié aux pères et aux mères; par M. *Frois-sent*, professeur, auteur de plusieurs ouvrages. 1 vol. in-8. 5 fr.

ART DE FORMULER (L'), ou Tableaux synoptiques des doses des médicamens et des formes pharmaceutiques sous lesquelles ils doivent être administrés; ouvrage utile aux jeunes praticiens et aux élèves qui se disposent à subir leur quatrième examen de médecine. 1 vol. in-18, br. 3 fr.

Le jeune praticien est souvent arrêté par la difficulté de rédiger une formule d'une manière conforme aux règles de l'art; lui frayer une route facile à suivre, tel est le but que nous nous sommes proposé d'atteindre en publiant ce travail.

Nous l'avons divisé en quatre parties. Nous donnons dans la *première* quelques généralités sur le médicament et sur les différentes formes pharmaceutiques, des règles sur l'art de formuler, et nous y expliquons le mode d'emploi de nos tableaux synoptiques. Ces tableaux constituent la *seconde partie*. La *troisième* contient les *formules consacrées*, c'est-à-dire celles qui indiquent la composition des médicamens journellement employés dans les hôpitaux, etc. Enfin la *quatrième partie*, ou Vocabulaire, est destinée à quelques particularités sur les agens thérapeutiques mentionnés dans les tableaux, telles que leurs noms latins, les dénominations diverses sous lesquelles plusieurs d'entre eux sont connus, les principes actifs de certaines substances, la composition des principaux sirops, des principales teintures, etc.

Lorsque, dans le cours de nos études médicales, nous eûmes à nous occuper de l'art de formuler, quelques essais suffirent pour nous convaincre que la posologie exigeait seule un travail long et pénible. C'est alors que nous imaginâmes des tableaux synoptiques. Les avantages nombreux qu'ils nous ont procurés nous autorisent à regarder cette manière de présenter les doses comme plus simple que celles qui ont été adoptées par les auteurs. Probablement notre ouvrage serait toujours resté inconnu, si plusieurs de nos condisciples, à qui il fut communiqué, ne nous eussent assuré de son utilité incontestable. C'est sur leur invitation et celle de quelques médecins qui furent nos maîtres, qu'aujourd'hui nous publions cet opuscule. Si les jeunes praticiens peuvent retirer quelque utilité du travail que nous leur offrons, nous serons dédommagés des peines qu'il nous a coûtées.

(*Préface de l'ouvrage.*)

COURS DE CHIMIE, professé à la Faculté des sciences, comprenant l'histoire des sels, la Chimie végétale et animale; par M. *Gay-Lussac*, membre de l'Institut. 2 vol in-8, br. 15 fr.

La Chimie est devenue de nos jours une science si importante, on peut même dire si indispensable pour la plupart des professions, que les efforts faits pour en propager la connaissance ne pouvaient rester sans succès; aussi le cours d'un professeur aussi illustre que M. Gay-Lussac en obtient-il un bien mérité. Cet ouvrage est traité avec une étendue et une perfection qui ne laissent rien à désirer.

Toutes les découvertes faites récemment par les savans étrangers y sont surtout détaillées avec le plus grand soin; et l'on possède ainsi un tableau complet des parties les plus importantes de la Chimie en Europe.

COURS DE CHIMIE GÉNÉRALE, par M. *Laugier*, professeur de Chimie à l'Ecole de Pharmacie de Paris et au Jardin du Roi. 3 vol. in-8 et atlas. 18 fr.

Cet ouvrage, reproduction fidèle des leçons faites par M. Laugier au Jardin du Roi, forme un traité élémentaire de Chimie des plus complets. La clarté et la méthode adoptée dans cette publication la rendent éminemment utile aux élèves qui fréquentent les écoles de Médecine et de Pharmacie, et à toutes les personnes qui, par leur profession, doivent avoir quelques notions de la Chimie.

Ce traité est encore utile à ceux qui ont étudié cette science, et qui veulent se tenir au niveau des nouvelles découvertes; ils y trouveront la description des substances connues depuis peu de temps. Cette description est faite avec toute la clarté et l'exactitude désirables, ce qui fera adopter ce cours comme ouvrage classique. (*Chevallier*, chimiste, membre de l'Académie royale de Médecine.)

COURS DE L'HISTOIRE NATURELLE DES MAMMIFÈRES, partie comprenant quelques vues préliminaires de philosophie naturelle, et l'histoire des singes, des makis, des chauve-souris et de la taupe; servant de complément à l'Histoire naturelle des quadrupèdes de Buffon; par M. *Geoffroy Saint-Hilaire*, membre de l'Institut, et professeur de Zoologie et d'Anatomie au Jardin du Roi et à la Faculté des Sciences. 1 gros vol. in-8, avec fig. 7 fr.

Aucun cours de science n'est susceptible de présenter plus d'intérêt que celui que fait au Jardin du Roi M. Geoffroy Saint-Hilaire. La nature du sujet, si propre à intéresser même les moins doctes, la manière vraiment neuve dont il est traité, nous paraissent devoir assurer le succès des Leçons de l'*Histoire naturelle des Mammifères*. Les savans s'instruiront en prenant connaissance des vues d'un des premiers zoologistes de l'Europe, et les gens du monde pourront se faire une idée des progrès qu'a faits la science depuis Buffon.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE MÉDICALE.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première traite des corps bruts; la seconde, des corps organisés.

PREMIÈRE PARTIE.

Corps bruts.

On décrit successivement : 1^o les propriétés générales de la matière et les propriétés secondaires des corps; ces propriétés, envisagées dans leurs rapports avec l'économie animale, constituent une des branches de l'Histoire naturelle qui porte le nom de *Physique médicale*.

2^o Les propriétés médicamenteuses, vénéneuses et alimentaires des corps, considérées d'une manière générale; on établit la classification de ces différentes propriétés d'après leur mode d'action sur l'économie animale; on décrit les différentes formes magistrales et officielles des médicamens et on pose les préceptes généraux de l'art de formuler: c'est la *Pharmacologie générale*.

3^o On passe alors à la description des propriétés particulières des corps bruts, propriétés fondées sur leurs actions moléculaires. Quoiqu'il soit impossible d'établir une ligne de démarcation bien tranchée entre les corps simples non métalliques et les métaux, on adopte cependant cette division, parce qu'elle règne encore généralement dans les écoles. Après avoir fait l'histoire de chaque corps simple, on décrit immédiatement, parmi les composés auxquels il donne naissance par sa combinaison avec les autres corps précédemment étudiés, ceux dont la connaissance est indispensable à l'étudiant pour subir ses examens, et au praticien dans l'exercice de son art.

Enfin, cette première partie est terminée par l'histoire des substances chimiques tirées du règne végétal et du règne animal; on a rangé ces substances dans la classe des corps bruts, parce qu'en entrant dans le domaine de la Chimie, elles perdent aussitôt leur caractère d'organisation vivante et tombent sans partage sous l'empire des lois physiques. C'est la *Chimie médicale*.

SECONDE PARTIE.

Corps organisés.

1^o On décrit les élémens générateurs de l'organisation; on fait l'anatomie et la physiologie des plantes, l'histoire des familles du règne végétal qui contiennent des médicamens,

des poisons et des alimens, et l'histoire particulière de chacun de ces corps. C'est la *Botanique médicale*.

2^o On passe alors à une organisation plus compliquée : l'organisation animale. On prend chaque système organique à sa naissance dans le règne animal, et on le suit dans l'échelle zoologique jusqu'à l'homme ; puis on décrit les familles du règne animal, ainsi que les médicamens et les poisons qu'elles fournissent. C'est la *Zoologie médicale*.

Dans l'histoire de chaque substance voici la méthode que l'on suit : on donne ses noms scientifiques et vulgaires ; on fait son historique, on décrit son mode ou ses différens modes de préparation ; ses caractères physiques, chimiques, botaniques ou zoologiques ; son mode d'action sur l'économie animale comme médicament ou comme poison ; ses différentes sophistications commerciales et les moyens de les constater ; enfin, ses diverses préparations magistrales et officinales, et les doses auxquelles on doit les administrer.

Cet ouvrage sera publié en huit livraisons, formant chacune un volume in-8 de 300 à 350 pag, avec planches. Prix de la livraison : 5 fr., et par la poste, 6 fr.

La première livraison paraîtra le 15 juillet 1833, la seconde à la fin d'août, et les autres successivement de six semaines en six semaines.

DE LA VRAIE MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT, Considérations préliminaires du Traité complet d'Anatomie descriptive et raisonnée ;
par le docteur *Broc*. 1 vol. in-8, 1833. 1 fr. 50 c.

Cette méthode, entièrement puisée dans la nature, et par là applicable à l'exposition de toutes les sciences, est principalement caractérisée par l'exactitude du rapport qu'elle établit entre l'état intellectuel de celui qui étudie et la nature des connaissances transmises. Ce rapport, auquel on ne s'est encore jamais attaché, est tel que l'étude se complique dans la même proportion que l'esprit se développe en s'exerçant, et il donne lieu à des avantages dont voici les principaux : la facilité du travail, l'intérêt qu'il ne cesse d'inspirer, l'élargissement de la manière dont l'esprit voit et considère les choses, son aptitude à saisir ce qu'elles offrent de plus important ; la netteté, la persévérance des idées acquises, et la plus grande conformité entre le système qu'elles constituent et celui que forment les objets étudiés.

ESSAI TOPOGRAPHIQUE ET MÉDICAL sur la régence d'Alger,
par *J. Fouqueron*, chirurgien sous-aide-major, employé à l'armée d'Afrique ; in-8, br. 3 fr.

Ce mémoire est un résumé méthodique de ce que l'on possède de plus positif et de plus utile à connaître sur le climat, le sol, les productions et les maladies propres à la régence d'Alger. Nous pouvons assurer d'avance que le travail de M. Fouqueron sera lu avec intérêt par toutes les personnes curieuses de connaître la statistique physique et morale d'un pays autrefois si barbare et qui commence à devenir l'égal des mieux civilisés. Cet essai, extrait des Mémoires de médecine et de chirurgie militaires, dont l'impression est ordonnée par le ministre de la guerre, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, et la lecture fait regretter qu'il soit aussi concis.

MÉMOIRE SUR L'HYPONARTHECIE ou sur le traitement des fractures par la planchette, avec une nouvelle manière de la suspendre et d'y assujétir les membres, et la description d'un appareil particulier ; par *Mathias Mayor*, D. M. chirurgien de l'hôpital du canton de Vaud, etc. In-8, avec planches. 2 fr. 50 c.

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ALIÉNÉ, appliquée à l'analyse de l'homme social ; par *Scipion Pinel*, médecin surveillant des aliénés de la Salpêtrière, chevalier de l'ordre militaire de Pologne, membre de la Société médicale d'émulation In-8. 6 fr.

TRAITÉ COMPLET DE PHARMACIE THÉORIQUE ET PRATIQUE, contenant les élémens, l'analyse et les formules de tous les médicamens, leurs préparations chimique et pharmaceutique, classée méthodiquement suivant la Chimie moderne, avec l'explication des phénomènes, les propriétés, les doses, les usages, les détails relatifs aux arts qui se rapportent à celui de la Pharmacie et à toutes les opérations; on a joint partout des comparaisons des nouveaux poids et mesures, toutes les prescriptions du nouveau *Codex* de Paris, et un très-grand nombre d'autres préparations, des figures explicatives, avec beaucoup de tableaux;

Par *J.-J. Virey*, docteur en Médecine, membre de l'Académie royale de Médecine, membre de la chambre des Députés, ancien pharmacien en chef du Val-de-Grâce, etc., etc. Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée de toutes les découvertes les plus modernes. 2 vol. in-8, avec plusieurs planches. 16 fr.

L'auteur, l'un des plus anciens rédacteurs du *Journal de Pharmacie*, long-temps secrétaire de la Section de Pharmacie, de l'Académie royale de Médecine, ex-président de la Société des pharmaciens de Paris, et concourant sans cesse, par ses nombreux travaux, aux progrès des sciences exactes, ne pouvait rien négliger pour élever cette quatrième édition de son *Traité de pharmacie*, à la hauteur des connaissances les plus modernes. Placé au centre des correspondances pharmaceutiques par ses relations étendues, soit en France, soit dans les pays étrangers, il a puisé à la source des *journaux scientifiques* et des *ouvrages nouveaux* publiés en différentes langues, et a su profiter des avantages de cette position favorable pour améliorer et pour compléter son livre. Il s'est efforcé d'atteindre enfin ce perfectionnement graduel, mieux que dans tout autre traité du même genre, par les fruits de l'expérience et des précieux renseignemens qu'il a recueillis avec des soins judicieux, comme pharmacien et comme médecin.

CONJECTURES SUR LA NATURE DU MIASME PRODUCTEUR DU CHOLÉRA ASIATIQUE, par *M. B. Mojon*, professeur d'Anatomie et de Physiologie à l'université de Gênes, membre de plusieurs sociétés, etc.; traduit de l'italien par *M. Julia de Fontenelle*, professeur de Chimie médicale, membre de plusieurs sociétés. In-8. 2 fr.

COURS OU ÉLÉMENS DE MÉDECINE THÉORIQUE ET PRATIQUE, précédé d'un Abrégé de l'histoire de la Médecine depuis son origine jusqu'à nos jours; par *A. Bompard*, médecin du bureau de bienfaisance du cinquième arrondissement, membre de plusieurs sociétés, etc., etc.

Les *Éléments de Médecine théorique et pratique* se composent de 5 vol. in-8°; ils paraîtront par livraison de dix à douze feuilles.

Le prix de la souscription est de 3 fr., et de 3 fr. 50 c., franc de port, par la poste.

La première livraison, qui donne le commencement de l'histoire de la Médecine, est en vente: les autres se succéderont de six semaines en six semaines.

On peut souscrire séparément pour l'*Abrégé de l'histoire de la Médecine*, qui formera un gros volume de 800 pages environ, en payant 9 fr. en recevant la première livraison.

DESCRIPTION DU FORCEPS INDICATEUR, ou l'instrument mousse, présentant sur ses branches d'une manière claire et précise, un petit manuel d'accouchement anormal; par *M. Audibert*,

de Vins (Var), docteur en médecine de la Faculté de M. Montpellier, etc. In-8, avec planches. 1 fr. 50 c.

ESSAI DE THÉRAPEUTIQUE, basée sur la méthode analytique, suivi d'une Notice sur le choléra-morbus, et ses méthodes curatives, et d'un coup-d'œil sur l'emploi des antiphlogistiques; par *Poujol*, docteur-médecin, de la Faculté de Médecine de Montpellier; in-8, br. 6 fr.

ESSAI SUR UN NOUVEAU MODE DE DILATATION, particulièrement appliqué aux rétrécissemens du rectum, avec une lithographie représentant l'appareil instrumental; par *A. Costallat*. 1 vol. in-8. 4 fr. 50

ESSAI MÉDICO-LÉGAL SUR LES DIVERSES ESPÈCES DE FOLIE, vraie, simulée et raisonnée; sur leurs causes et les moyens de les distinguer, sur leurs effets excusans ou atténuans devant les tribunaux, et sur leur association avec les penchans au crime et plusieurs maladies physiques et morales; par M. le professeur *Fodéré*. 1 vol. in-8. 5 fr.

ESSAI SUR LA LITHOTRITIE, par *A. Benvenuti*; mémoire présenté à l'Institut. In-8, avec planches. 1 fr. 50 c.

EXPOSITION D'UNE LOI A LAQUELLE SONT SOUMISES TOUTES LES COMBINAISONS DE LA CHIMIE INORGANIQUE, ou Nouvelle doctrine chimique de M. *Longchamp*. In-8. 1 fr.

LETTRES TOPOGRAPHIQUES ET MÉDICALES SUR VICHY, ses eaux minérales et leur action thérapeutique sur nos organes; par *Noyer (Victor)*, docteur en Médecine, chirurgien de l'hospice de Vichy, membre de plusieurs sociétés savantes. In-8. 4 fr.

MÉDECINE PRATIQUE. — Traité de Pathologie méthodique ou philosophique basé sur l'expérience, par *J.-P. Batigne*, docteur agrégé et chef des travaux anatomiques à la Faculté de Médecine de Montpellier, ex-premier chirurgien, chef interne à l'Hôtel-Dieu de la même ville, professeur particulier d'Anatomie et de Clinique médicale, etc. 2 vol. in-8. 12 fr.

MÉMOIRE SUR LE TRAITEMENT DE LA MALADIE SCROFULEUSE, ou Compte rendu des moyens mis en usage et des résultats obtenus à l'hôpital des Enfans, division des filles, pendant le printemps et l'été de l'année 1830; par *Baudelocque (A.-C.)*, médecin de l'hôpital des Enfans, agrégé de la Faculté de Médecine de Paris, membre-adjoint de l'Académie royale de Médecine, etc. In-8, br. 3 fr. 50 c.

MÉMOIRE SUR LES BOUTS DE SEINS ou Mamelons artificiels et les Biberons, lu à l'Académie royale de Médecine de Paris, dans les séances des 12 et 19 février 1833; par *L.-C. Deneux*, membre titulaire de cette Académie, etc., etc. In-8. 1 fr. 75 c.

MÉMOIRES ET RÉSUMÉS DE MÉDECINE PRATIQUE, D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE ET DE LITTÉRATURE MÉDICALE, par *H. Chauffard*, médecin de l'hôpital, des prisons et du collège d'Avignon, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs sociétés. 2 vol. in 8. br. 12 fr.

NOUVEAU MANUEL COMPLET DES ASPIRANS AU DOCTORAT EN MÉDECINE, ou Résumé analytique de toutes les connaissances nécessaires aux élèves pour subir les cinq examens exigés par les Facultés de Médecine; par des professeurs agrégés et des docteurs de la Faculté de Paris, publié sous la direction de M. le docteur *Vavas seur*. 5 vol. grand in-18. Prix de chaque: 5 fr. 60 c.

RÉFLEXIONS PRATIQUES SUR LES MALADIES DE LA PEAU appelées Dartres, sur leurs causes, leur siège, les moyens de guérison employés jusqu'à ce jour, et sur une nouvelle méthode de traitement appelé traitement par absorption cutanée; par *Bidou*; cinquième édition, publiée par *de Morainville*, médecin. In 8, br. 2 fr. 50 c.

SUR LES PRODUITS DE LA COMBUSTION DU SOUFRE, sur les combinaisons de l'oxygène avec le radical du chlore; par *M. Longchamp*. In-8. 1 fr. 25 c.

SOUS PRESSE, POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

ART D'EMBAUMER LES CADAVRES chez les peuples anciens et modernes; par *Julia de Fontenelle*, professeur de Chimie médicale, membre de plusieurs sociétés savantes. 1 vol. in-8 d'environ 300 pages.

DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE, considérée dans ses vrais rapports avec la science des maladies; par *Ribes*, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Tome 2^e, in-8.

Le tome 1^{er}, publié en 1828, a obtenu un succès bien mérité. Tout fait espérer que le deuxième volume obtiendra le même accueil.

DICTIONNAIRE COMPLÉMENTAIRE DE CHIMIE, servant de supplément au Dictionnaire de Chimie de M. le professeur *Pelletan*, ainsi qu'aux divers ouvrages de Chimie qui ont paru jusqu'à nos jours; par *M. Julia de Fontenelle*, professeur de Chimie médicale, membre de plusieurs sociétés savantes, etc. Un vol. in-8.

ESSAI HISTORIQUE ET PRATIQUE SUR LES MALADIES DE L'UTÉRUS qui se terminent ordinairement par le cancer de cet organe; par *P.-F.-A. Bazin*, docteur en Médecine, membre de la Société médicale d'Émulation. Un vol. in-8.

FORMULAIRE GÉNÉRAL DES PRÉPARATIONS CHIMIQUES MODERNES employées en Médecine ou susceptibles de l'être; contenant leur histoire, la manière de les préparer, leurs proprié-

tés médicales et leurs effets toxicologiques; suivi d'un Essai d'analyse chimique propre à constater et à reconnaître la nature des poisons, avec un Tableau servant à indiquer les changemens qu'ils éprouvent par les réactifs; par *Julia de Fontenelle*, professeur de Chimie médicale, membre de plusieurs sociétés savantes, etc. Un fort vol. in-12.

RECHERCHES SUR LES CAUSES qui font le plus souvent échouer l'opération de la cataracte, selon les divers procédés; par *Carron du Villards*, docteur en Médecine et en Chirurgie, élève du docteur Scarpa, oculiste de S. M^e le roi de Sardaigne, membre de plusieurs sociétés savantes, etc. 1 vol. in-8 d'environ 150 pages, avec planches.

TRAITÉ COMPLET D'ANATOMIE DESCRIPTIVE ET RAISONNÉE, par M. *P.-P. Broc*, docteur en Médecine de la Faculté de Paris, professeur d'Anatomie et de Physiologie. 4 vol in-8, de 600 pages chacun environ.

Le 1^{er} volume renfermera l'examen en grand de l'homme considéré dans ses appareils et ses fonctions.

Le 2^e volume sera consacré à l'exposition en grand des organes, ainsi qu'aux considérations générales relatives aux divers tissus.

Les 3^e et 4^e volumes comprendront la description détaillée des organes et les actes qui résultent de leur exercice.

La science ainsi présentée sera en rapport avec les divers degrés du besoin qu'on a de la connaître. Ainsi les gens du monde trouveront dans le 1^{er} volume des connaissances indispensables à tout homme qui pense et qui devraient faire partie de l'éducation première; le 2^e volume offrira au médecin ce qu'il lui importe le plus de connaître; enfin, dans les deux derniers, le chirurgien apprendra ou reverra tout ce qui rend nécessaire l'exercice de son art et principalement la pratique des opérations.

Le 1^{er} volume, qui contiendra des planches, paraîtra dans le courant de juillet et pourra être acheté séparément. Les autres volumes seront publiés de trois mois en trois mois.

TRAITÉ COMPLET DE L'ART DU DENTISTE, d'après l'état actuel de nos connaissances; par *F. Maury*, dentiste de l'école royale polytechnique. Nouvelle édition; 2 vol. in-8, dont un de planches.

TRAITÉ DES EAUX MINÉRALES NATURELLES, considérées sous les rapports topographique, chimique et thérapeutique; contenant l'analyse de la plus grande partie des eaux minérales connues soit en France, soit à l'étranger, par MM. *A. Chevallier*, chimiste, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre du Conseil de salubrité et de l'Académie royale de Médecine; *P.-L. Cottureau*, docteur en Médecine, agrégé près la Faculté de Médecine de Paris, membre de la Société de Chimie médicale, etc.; *G. Trevet*, chimiste, membre de la Société de Chimie médicale, de la Société des Sciences physiques, chimiques, arts agricoles et industriels de Paris; de la Société hygiénique de la même ville, etc. 2 vol. in-8.

ADDITIONS

AU CATALOGUE PUBLIÉ EN JANVIER DERNIER.

- ABERCROMBIE, Recherches pathologiques et pratiques sur les maladies de l'encéphale et de la moelle épinière; trad. de l'anglais par *Gendrin*. Deuxième édition, 1832. In-8, br. 8 fr.
- AMONDIEU, la Minéralogie enseignée en 24 leçons. 1826, in-12, br., avec planches. 7 fr.
- ANDRY, de la Génération des vers dans le corps de l'homme; de la nature et des espèces de cette maladie. 2 vol. in-12, fig. 6 fr.
- L'Orthopédie, ou l'art de prévenir, corriger dans les enfans les difformités du corps. 2 vol. in-12, fig. 6 fr.
- BELLIOL, Mémoire sur un mode nouveau de traitement pour la guérison des dartres. 1832; in-8, avec planches color. 4 fr.
- BÉRAL, Nomenclature et Classification pharmaceutiques, accompagnées d'une nouvelle Méthode de formuler, etc. 1830; in-4°, broch. 12 fr.
- BÉRLIOZ, Mémoires sur les maladies chroniques, les évacuations sanguines et l'acupuncture 1816; in-8. 4 fr. 50 c.
- BERTRAND (Alex.), Lettres sur la Physique 1824; 2 vol. in-8 et planches. 12 fr.
- BOIVIN, Recherches sur une des causes les plus fréquentes et les moins connues de l'avortement, etc. 1828; in-8. 4 fr.
- BONNEFOY, Tableau chimique contenant les corps inorganiques et organiques. Feuille in-fol.; 1832. 1 fr. 50 c.
- BONNET (A.), Traité des maladies du foie. 1828; in-8, br. 4 fr. 50 c.
- BOURDET, Recherches sur l'art du dentiste. 2 vol. in-12, avec planches. 5 fr.
- BOURDON, Lettres à Camille sur la Physiologie de l'homme; Exposition précise des phénomènes de la vie. 1830; in-18. 2 fr. 50 c.
- BRACY-CLARK, Pharmacopée vétérinaire, ou Nouvelle Pharmacie hippiatrice, etc. 1829; in-12, br. 2 fr.
- BRESCHET, Études anatomiques, physiologiques et pathologiques de l'œuf dans l'espèce humaine et dans quelques-unes des principales familles des animaux vertébrés. 1832; in-4°, avec planches. 16 fr.
- BRONGNIART, Essai d'une classification naturelle des champignons. 1824; in-8, fig. noires. 5 fr.
Fig. color. 12 fr.

- Tableau des terrains qui composent l'écorce du globe, ou Essai sur la structure de la partie connue de la terre. 1829; in-8, avec des tableaux. 10 fr.
- Introduction à la Minéralogie, ou Exposé des principes de cette science et de certaines propriétés des minéraux. 1825; in-8, avec planches. 4 fr. 50 c.
- BULLIARD, Dictionnaire élémentaire de Botanique, revu par L.-C. Richard. 1800; in-8, fig. 6 fr.
- Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France. 2^e édit. 1798; in-8. 4 fr. 50 c.
- CAMPET, Traité pratique des maladies graves des pays chauds. 1802; in-8. 5 fr. 50 c.
- CASSINI, Opuscles phytologiques. 1826; 2 vol. in-8, fig. 15 fr.
- CAYOL, Clinique médicale, suivie d'un Traité des maladies cancéreuses. 1833; in-8, br. 7 fr.
- CHARPENTIER, Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées. 1833; in-8, avec planches. 4 fr. 30 c.
- De la Nature du traitement de la maladie hydrocéphale aiguë (méningo-éphalite des enfans). 1829; in-8, br. 6 fr.
- CHARVET, De l'Action comparée de l'opium et de ses principes constitutans sur l'économie animale. 1826; in-8, br. 5 fr.
- CHAUBARD, Éléments de Géologie mis à la portée de tout le monde, et offrant la concordance des faits historiques avec les faits géologiques. In-8, avec des planches. 5 fr.
- CHEVREUL, Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications. 1824; in-8. 5 fr.
- CLARION, Abrégé de Médecine pratique, ou Manuel rédigé d'après les principes de Médecine physiologique. 1851; in-8, br. 8 fr.
- COURS (Nouveau) complet d'Agriculture théorique et pratique, ou Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture, Nouv. édit. 1822. 16 vol. avec figures. 120 fr.
- CUVIER, Recueil des Éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France. 3 vol. in-8. 18 fr.
- CUVIER (F.), Des Dents des mammifères, considérées comme caractères zoologiques. 1825; in-8, cart. avec 103 planches. 40 fr.
- CUISINIÈRE (la) de la campagne et de la ville, ou la Nouvelle cuisine économique, etc. 13^e édit. 1833; in-12, avec figures. 3 fr.
- D'AUBUISSON DE VOISINS, Traité de Géognosie. 2^e édit. 1828, tome 1^{er}, in-8, br. 7 fr.
- DAUSSE, Nouvelle théorie sur la formation des dartres, des causes

- qui les produisent, et nouveau traitement curatif, etc. 1833; in-8, avec planches coloriées. 4 fr. 50 c.
- DEFRANCE, Tableau des corps organisés fossiles 1824; in-8, br. 3 fr. 50 c.
- DELABÈRE-BLAINE, Pathologie canine, ou Traité des maladies des chiens, contenant une dissertation très-détaillée sur la rage, etc.; traduit de l'anglais par *Delaguet* 1829; in-8, avec planches, br. 6 fr.
- DE LA ROCHE, Analyses des fonctions du système nerveux. 1778; 2 vol. in-8. 7 fr.
- DELEUZE, Histoire et description du Muséum d'histoire naturelle. 1813; 2 vol. in-8, avec planches. 12 fr.
- DEMANGEON, Physiologie intellectuelle, ou Développement du système de Gall. 2^e édit. 1808; in 8. 8 fr.
- DESHAYES, Description des coquilles caractéristiques des terrains. 1831; in-8, avec planches. 7 fr.
- DEVERGIE, Clinique de la maladie siphilitique, avec des observations de MM. Cullerier, Gama, etc. 2 vol. gr. in-4^o, etc. 200 fr.
- DICTIONNAIRE D'AGRICULTURE PRATIQUE, contenant la grande et la petite cultures, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc.; par *François de Neufchâteau, Poiteau*, etc. 1827; 2^e gros vol. in-8, avec des planches. 16 fr.
- DICTIONNAIRE DES SCIENCES NATURELLES, suivi d'une Biographie des plus célèbres naturalistes. Nouvelle publication.
- L'ouvrage entier, 61 volumes de texte et 61 cahiers de planches, sera publié en 30 livraisons. Chaque livraison est composée de 2 vol. et de 2 livr. de planches.
- Prix du volume. . . . 6 fr.
- Prix des planches. . . . 5 fr.
- DUFOUR, Essai sur l'étude de l'homme considéré sous le double point de vue de la vie animale et de la vie intellectuelle. 2 vol. in-8, sur pap. fin satiné. 12 fr.
- DUGÈS, Mémoire sur la conformité organique dans l'échelle animale. 1833; in-4^o, avec planches. 6 fr.
- DUPUYTREN, Leçons orales de Clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris. 1833; tomes 3 et 4. 16 fr.
- L'ouvrage complet, 4 vol. in-8. 34 fr.
- ENTOMOLOGIE, ou l'Histoire naturelle des insectes enseignée en quinze leçons. Ouvrage contenant les principes élémentaires de cette science, l'histoire des mœurs et des métamorphoses des insectes, la méthode de classification de Geoffroy, et une méthode analytique à l'aide de laquelle on peut seul, et en quelques minutes, connaître le nom générique de tous les insectes connus, etc. Un vol. in-12, orné de 75 gravures en taille douce. 8 fr.

- FALRET**, de l'Hypochondrie et du Suicide, considérations sur les causes, sur le siège et le traitement de ces maladies, sur les moyens d'en arrêter les progrès et d'en prévenir le développement. 1822; in-8. 10 fr.
- FODÉRE**, Manuel des gardes-malades, des gardes des femmes en couches, sages-femmes, etc. 2^e édit. 1827; in-18, br. 2 fr.
- FORGET**, Médecine navale, ou Nouveaux élémens d'Hygiène, de Pathologie, et de Thérapeutique (Médecine chirurgicale), etc. 1832; 2 vol. in 8. 14 fr.
- FRANÇOIS**, Essai sur les gangrènes spontanées. 1833; in-8 6 f. 50 c.
- GALL** (Histoire des penchans et des tentations de l'homme, d'après la doctrine de); ouvrage orné de 20 portraits. 1823; in-8, 4 fr.
- GALL ET SPURZHEIM**, Recherches sur le système nerveux en général, et sur celui du cerveau en particulier. 1809; in-4^o, avec planches, br. 15 fr.
- GENSOUL**, Lettre chirurgicale sur quelques maladies graves du sinus maxillaire et de l'os maxillaire inférieur. 1833; in-8, avec atlas in-fol. de 8 planches. 7 fr.
- GRAY**, Traité pratique de Chimie appliqué aux arts, aux manufactures, à l'hygiène et à l'économie domestique; trad. de l'anglais par Richard. 1823; 3 vol. in-8, avec un atlas de 100 planches. 33 fr.
- GUERRY**, Essai sur la statistique morale de la France. Grand in-4^o, cart. avec planches color. 18 fr.
- GUILLOUD**, Traité de Chimie appliquée aux arts et métiers, et principalement à la fabrication des acides sulfurique, nitrique, etc. 2 vol. in-12, avec planches. 10 fr.
- Traité de Physique appliquée aux arts et métiers et principalement à la construction des fourneaux, etc. 1 gros vol. in-12, avec planches. 5 fr. 50 c.
- HATIN**, Chirurgie pratique, ou Choix d'observations cliniques recueillies à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans le service de M. Dupuytren. 1832; in-8, br. 6 fr.
- HERVÉ**, Chimie du fer d'après Berzélius, trad. de l'allemand. 1826; in-8. 3 fr. 50 c.
- HUMBERT**, Manuel pratique des maladies de la peau appelées syphylides, d'après les leçons cliniques de M. Bielt. 1833; in-18. 2 fr.
- HUMBOLDT**, Essai géognostique sur le gisement des rochers dans les deux hémisphères. 2^e édit. 1823; in-8. 7 fr.
- JOBERT**, Plaies d'armes à feu, Mémoire sur la cautérisation et Description d'un speculum à bascule. 1833; in-8, fig. 7 fr. 50 c.
- JUVILLE**, Traité des bandages herniaires. 1786; in-8, avec planches coloriées. 7 fr.

- KUNTH, Synopsis plantarum quas in itinere ad plagam æquinoctialem orbis novi collegerunt Al. de Humboldt et A. Bompland. 1823-24. 4 vol. in-8, br. 40 fr.
- LAFOSSE, Guide du maréchal. In-8, avec planches, br. 6 fr.
- LAUTH, Nouveau manuel de l'anatomiste. 1829; 1 gros vol. in-8, avec planches. 10 fr.
- LEBLANC, Précis d'opérations de Chirurgie. 1775, 2 vol. in-8, avec planches. 12 fr.
- LECOQ ET JUILLET, Dictionnaire raisonné des termes de Botanique et des familles naturelles, etc. 1831; in-8, br. 9 fr.
- LESSON, Traité d'Ornithologie, ou Description des oiseaux réunis dans les principales collections de France. 1831; 2 vol. in-8, dont un de planches. Figures noires. 40 fr.
- Figures coloriées. 120 fr.
- LOBSTEIN, Essai sur la nutrition du fœtus. 1802, avec planches in-4°. 5 fr.
- Traité d'Anatomie pathologique. 1829; 3 vol. in-8. Le tome 1^{er} est publié. 7 fr. 50 c.
- Planches color. 12 liv. in-fol. de publ. 1, 2, 3. Prix de chaque: 12 f.
- LOMBARD, Clinique chirurgicale des plaies faites par les armes à feu. In 8, 4 fr.
- Clinique chirurgicale relative aux plaies. In-8, br. 4 fr.
- Clinique des plaies récentes où la suture est utile, de celles où elle est abusive. In-8, br. 4 fr.
- LONGCHAMP, Analyse des eaux minérales et thermales de Vichy, faite par ordre du gouvernement. 1825; in-8. 3 fr. 50 c.
- Analyse de l'eau minérale sulfurique d'Enghien, faite par ordre du gouvernement. 1825; in-8. 3 fr. 50 c.
- LORRY, de Melancholia et morbis melancholicis. 2 vol. in-8. 15 fr.
- Essais sur les alimens. 2 vol. in-12. 6 fr.
- MAGENDIE, Précis élémentaire de Physiologie. Troisième édit. 1833; 2 vol. in-8, avec planches. 16 fr.
- MARTINI, Elementa Physiologiæ ad usum prælectionum academiarum. Editio altera Taurini 1827 et 1828; 2 vol. in-8. 10 fr.
- MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS. Tome 2^e, publié en 4 fascicules in-4°, avec planches. 20 fr.
- MÉMOIRES DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE de la Société d'Arcueil. 1807 à 1817; 3 vol. in-8, br. 27 fr.
- MÉRAY, Recherches géologiques et philosophiques sur le refroidissement animal improprement appelé choléra-morbus; sa cause essentielle, ses effets, son traitement 1833; in-8. 2 fr. 50 c.

- MILLAR, Éléments de Chimie pratique appliquée aux arts et manufactures; trad. de l'anglais par Coulier. 1832; in-8, avec des planches. 6 fr.
- MIRBEL, Éléments de Physiologie végétale et de Botanique. 1815; 3 vol. in-8, avec planches. 25 fr.
- MOIROU, Traité élémentaire de matière végétale vétérinaire, suivi d'un formulaire pharmaceutique raisonné, etc. 1830; in-8. 8 fr.
- MONDAT, de la Stérilité de l'homme et de la femme, et des moyens d'y remédier. 1833; 4^e édit. in-8, fig. 5 fr. 50 c.
- MOUTON-FONTENILLE, Traité élémentaire d'Ornithologie, suivi de l'Art d'empailler les oiseaux. 1811; 3 vol. in-8, avec planches. 8 fr.
- L'Art d'empailler les oiseaux, contenant des principes de théorie nouveaux, etc. 1811; in-8, fig. 2 fr. 50 c.
- OMALIUS D'HALLOY, Éléments de Géologie. 1831; in-8, fig. 7 f. 50 c.
- PAILLARD, Relation chirurgicale du siège de la citadelle d'Anvers. 1833; in-8. 3 fr. 50 c.
- PARISSET, Éloges lus aux séances de l'Académie royale de Médecine, et Histoire médicale de la fièvre jaune qui a régné en Catalogne en 1821. 1826; in-8. 7 fr.
- PARKES, Chimie des gens du monde; ouvrage traduit de l'anglais sur la neuvième édition, par *Rifaut*, 2 vol. in-8. 10 fr.
- PARMENTIER ET DEYEUX, Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait. In-8, br. 4 fr.
- PIORRY, Du procédé opératoire à suivre dans l'exploration des organes par la percussion médiate, etc. 1831; in-8. 6 fr.
- Clinique médicale de l'hôpital de la Pitié et de l'hospice de la Salpêtrière, en 1852. In-8, br. 7 fr.
- POUJOL, Essai de Thérapeutique, basé sur la méthode analytique; suivi d'une Notice sur le choléra-morbus et ses méthodes curatives, etc. 1832; in-8. 6 fr.
- PUGNET, Mémoire sur les fièvres de mauvais caractère du Levant et des Antilles, etc. In-8, fig. 4 fr.
- RASPAIL, Nouveau système de Chimie organique, fondé sur des méthodes nouvelles d'observations. 1833; in-8, avec 12 planches, dont 6 coloriées. 10 fr.
- RIGBY ET DUNCAN, Nouveau traité sur les hémorrhagies de l'utérus; trad. de l'anglais par M. *Boivin*. 1818; in-8, br. 6 fr. 50 c.
- RISSO (A.), Histoire naturelle des principales productions de l'Europe méridionale et particulièrement de celles des environs de Nice et

- des Alpes maritimes. 5 vol. in-8, ornés de 46 planches et de deux cartes géologiques Planches noires. 67 fr. 50 c.
Planches coloriées 135 fr.
- ROBERT, Recherches et considérations critiques sur le magnétisme animal. 1824; in-8, br. 6 fr.
- ROGER, Traité des effets de la musique sur le corps humain; traduit du latin par *E. Sainte-Marie*. 1803; in-8. 4 fr. 50 c.
- SALMADE, Précis d'observations pratiques sur les maladies de la lymphe ou affections scrofuleuses et rachitiques, etc. 2^e édit. 1810; in-8, br. 4 fr.
- SCHWILGUÉ, Traité de matière médicale. 3^e édit. 1818; 2 vol. in-8, br. 12 fr.
- SMYSTÈRE, Tables synoptiques de l'histoire naturelle pharmaceutique et médicale. 2^e édit. gr. in-8, avec beaucoup de planches. 9 f.
- STEIN, L'art d'accoucher, suivi d'une Dissertation sur la fièvre puerpérale, par *Gasc*. 1804; 2 vol. in-8, avec planches. 9 fr.
- SYDENHAM, OEuvres de Médecine pratique. Nouv. édit. revue par Bâumes; 1816; 2 vol. in-8, br. 12 fr.
- TEMMINCK, Manuel d'Ornithologie, ou Tableau systématique des oiseaux qui se trouvent en Europe, etc. 2^e édit.; 2 vol. in-8, br. 15 fr.
- VAUCHER, Histoire des conserves d'eau douce, contenant leurs différents modes de reproduction et la description de leurs espèces. 1803; in-4^e, avec planches. 12 fr.
- VELPEAU, Embryologie ou Ovologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain. 1833; in-fol., avec 15 planches. 25 fr.
- VICQ-D'AZYR, Traité d'Anatomie et de Physiologie. 1786; in-fol. fig. color. 120 fr.
- (OEuvres de), recueillies et publiées par *Moreau*. 1805; 6 vol. in-8^o et atlas, br. 48 fr.
- WILDENOW, Historia amaranthorum, cum tabulis XII æneis pictis 1805; in-fol. 36 fr.

JOURNAL

DE LA SOCIÉTÉ

DES SCIENCES PHYSIQUES, CHIMIQUES,

ET

ARTS AGRICOLES ET INDUSTRIELS,

OFFRANT UN RÉSUMÉ

Des découvertes, perfectionnemens et progrès de toutes les connaissances utiles et usuelles propres à améliorer les besoins de la vie et à utiliser les diverses productions de la nature.

L'accroissement rapide qu'a pris la Société des sciences physiques, chimiques et arts industriels de Paris, et les prix nombreux qu'elle décerne annuellement aux divers travaux qui lui sont adressés, ont placé cette savante réunion parmi celles de la capitale qui exercent la plus grande influence sur les progrès des sciences et des arts. Riche de tous ces envois, la Société a pensé que leur publication ne pourrait tourner qu'au profit de la science, et remplir les vues de ses collaborateurs. Ce journal embrasse les diverses branches de la médecine et de l'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'agriculture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, l'hydrographie, la géographie physique, la statistique et les arts chimiques et industriels. L'on y rend compte également des travaux des sociétés savantes et des ouvrages nouveaux.

L'on voit, d'après cet exposé, que ce recueil, mis à la portée de toutes les classes de la société, présente un résumé de toutes les connaissances usuelles et utiles propres à améliorer les divers besoins de la vie, et à utiliser toutes les productions de la nature, comme son titre l'indique.

Le *Journal des Sciences physiques, chimiques, etc.*, paraît tous les mois par cahiers de deux feuilles à deux feuilles et demie en petit-texte, de manière à offrir le plus grand nombre d'articles dans le minimum de pages : *multa paucis*.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

10 francs par an, franc de port pour toute la France,
12 francs pour l'étranger.

Les lettres, mémoires et observations, ainsi que toutes les demandes pour les instrumens et appareils de physique, chimie, agriculture, réactifs, médicamens dits chimiques, enfin pour tous les documens scientifiques ou industriels, doivent être adressés, franc de port, à M. JULIA DE FONTENELLE, rue Saint-André-des-Arts, 58, rédacteur en chef du journal.

Imprimerie de DUCESSEIS, quai des Augustins, 55.